
Les représentations que les jeunes Verviétois ont de leurs manières de gérer la diversité culturelle dans leurs relations interculturelles quotidiennes

Auteur : Dethier, Mégane

Promoteur(s) : Martiniello, Marco

Faculté : Faculté des Sciences Sociales

Diplôme : Master en sociologie, à finalité spécialisée en Immigration Studies

Année académique : 2015-2016

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/1767>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

**Les représentations que les jeunes Verviétois ont
de leurs manières de gérer la diversité culturelle
dans leurs relations interculturelles quotidiennes**

Mémorant : **DETHIER Mégane**

Promoteur : MARTINIELLO Marco



Mémoire de fin d'études présenté en vue de
l'obtention du titre de Master en sociologie,
à finalité spécialisée en Immigration Studies

**Les représentations que les jeunes Verviétois ont
de leurs manières de gérer la diversité culturelle
dans leurs relations interculturelles quotidiennes**

Mémorant : **DETHIER Mégane**

Promoteur : MARTINIELLO Marco



Mémoire de fin d'études présenté en vue de
l'obtention du titre de Master en sociologie,
à finalité spécialisée en Immigration Studies

Remerciements

Je tiens à exprimer ma reconnaissance et ma gratitude à toutes les personnes qui m'ont aidée dans la réalisation de ce mémoire.

J'adresse, tout d'abord, mes remerciements à mon promoteur, Marco Martiniello, pour avoir accepté de suivre ce travail ainsi que pour l'encadrement et les précieux conseils qu'il m'a apportés.

Je remercie ensuite mes lecteurs, Hassan Bousetta et Jérémy Mandin, pour les conseils qu'ils m'ont donnés et pour l'attention qu'ils porteront à la lecture de ce mémoire.

Je souhaite également remercier mes collègues, pour le temps d'un stage, du Centre Régional de Verviers pour l'Intégration des personnes étrangères, de m'avoir permis de rencontrer des jeunes Verviétois mais aussi pour le soutien qu'ils m'ont prodigué lors de la réalisation de ce travail.

Je terminerai par remercier celles et ceux qui, par leur présence et leurs mots, ont pu permettre que je continue à persévérer et à dépasser les crises de doute ; en premier lieu ma maman, évidemment, mais aussi mon papa qui me regarde de là-haut. Enfin, merci à Loïc, Noémie, Alissia, Roxane, Zina.

Table des matières

1	<u>INTRODUCTION</u>	4
1.1	LA PROBLÉMATIQUE	5
1.2	LA MÉTHODOLOGIE	13
1.3	LA CONTEXTUALISATION	16
1.3.1	L'IMMIGRATION À VERVIERS : DÉBUT DU 20 ^{ÈME} SIÈCLE À NOS JOURS	16
1.3.2	LA RÉPARTITION DE LA POPULATION À VERVIERS	17
1.3.3	L'IMAGE ACTUELLE DE VERVIERS	18
1.4	LE CADRE THÉORIQUE	18
2	<u>LES RELATIONS INTERCULTURELLES</u>	21
2.1	LES REPRÉSENTATIONS DES JEUNES DES RELATIONS INTERCULTURELLES DANS LE CONTEXTE DE LA VILLE DE VERVIERS	22
2.1.1	LES REPRÉSENTATIONS DE LA VILLE DE VERVIERS	23
2.1.2	LE CONSENSUS COMMUNAUTAIRE	26
2.1.3	LES ENDROITS PROPICES AUX RELATIONS INTERCULTURELLES	30
2.2	LES REPRÉSENTATIONS DES JEUNES DE LA DIVERSITÉ CULTURELLE DANS LES RELATIONS INTERCULTURELLES QUOTIDIENNES QU'ILS DÉVELOPPENT	34
2.2.1	LA DIVERSITÉ CULTURELLE EN TANT QUE BANALITÉ	34
2.2.2	LA DIVERSITÉ CULTURELLE DÉSIRÉE	40
2.2.3	LA DIVERSITÉ CULTURELLE EN TANT QUE RICHESSE	42
2.2.4	L'OUVERTURE À LA DIVERSITÉ CULTURELLE	44
2.2.5	LES CONFLITS LIÉS À LA DIVERSITÉ CULTURELLE	47
2.3	LE GENRE, L'ÂGE ET LA RELIGION COMME VARIABLES INTRIKUÉES DANS LES RELATIONS INTERCULTURELLES	53
2.3.1	LA GÉNÉRATION	53
2.3.2	LA RELIGION MUSULMANE	59
2.3.3	LE GENRE	62
3	<u>CONCLUSION</u>	66

BIBLIOGRAPHIE

ANNEXES

1 Introduction

En commençant les recherches de ce travail, on se rend compte qu'il existe peu de littérature sur les expériences quotidiennes et les négociations de la diversité culturelle au niveau local. La littérature a plutôt tendance à se focaliser sur la question du multiculturalisme à un niveau macrosociologique. Nous allons, dans ce travail, nous concentrer sur la négociation de la diversité culturelle au niveau microsociologique chez les jeunes de Verviers. Cependant, cela ne veut pas dire qu'une approche macrosociologique n'aurait pas sa place, les deux approches restent complémentaires. Par ailleurs, avec l'émergence du terrorisme et des angoisses autour de l'intégration et de la radicalisation des jeunes d'origine étrangère, il est surprenant de ne pas voir plus d'études se centrer sur qui, où, pourquoi et comment les personnes créent des liens dans des espaces multiculturels. La manière dont la diversité culturelle est vécue sur le terrain quotidiennement permettrait de comprendre qu'on est parfois loin de la ségrégation sociale et que les personnes vivant côte à côte sans entretenir de réelles relations ne sont pas la norme (Wise, 2007).

C'est dans cette optique qu'il est apparu intéressant et pertinent de s'interroger sur les manières dont la diversité culturelle est gérée quotidiennement. Nous avons choisi d'analyser les relations interculturelles du point de vue des jeunes entre 17 et 25 ans, étant nous-mêmes dans cette tranche d'âge. Verviers nous est apparu être une ville intéressante pour investiguer les relations interculturelles. En effet, c'est une petite ville qui compte un pourcentage non négligeable de personnes étrangères et d'origines étrangères. De plus, nous n'habitons pas loin de cette ville et il nous arrive parfois d'entendre que Verviers n'est pas une ville très fréquentable, notamment à cause de la surreprésentation des populations étrangères ou d'origines étrangères. C'est cela qui nous a donné l'envie de savoir ce qu'il se passait réellement pour les jeunes habitants de cette ville.

Tout au long de ce travail, nous allons donc analyser les représentations que les jeunes Verviétois ont de leurs relations interculturelles quotidiennes pour appréhender la manière dont ces jeunes gèrent la diversité culturelle au quotidien. Nous allons d'abord expliciter la problématique et la méthodologie utilisée. De plus, nous passerons en revue le contexte socio-économique de Verviers et nous reverrons les définitions des concepts utilisés pour une meilleure compréhension. Ensuite, nous entrerons réellement dans l'analyse des relations interculturelles quotidiennes chez les jeunes. Cette analyse est divisée en deux parties : la première partie se focalise plus sur la diversité culturelle tandis que la deuxième intègre le genre, l'âge et la religion à l'analyse des relations interculturelles.

1.1 La problématique

Dans cette partie, nous allons définir la problématique de ce mémoire. Le sujet de ce travail concerne les relations interculturelles chez les jeunes dans la ville multiculturelle de Verviers. Nous commencerons par énoncer la problématique. Ensuite, nous décrirons la ville de Verviers et sa situation économique et sociale. De plus, nous définirons le concept des « jeunes » au sens où il est appréhendé dans ce travail. Enfin, nous expliquerons ce que signifie et ce qu'implique l'approche du « multiculturalisme quotidien » utilisée dans la réalisation de ce travail.

L'objectif de ce travail est d'examiner les discours, les pratiques et les expériences des jeunes de différentes origines culturelles dans une ville multiculturelle qui est celle de Verviers, pour reconsidérer les manières de vivre ensemble dans la différence chez ces jeunes, dans un monde devenant de plus en plus global. La problématique à la base de ce travail est de voir dans quelle mesure la diversité culturelle a un rôle influent dans les représentations que les jeunes se font de leurs relations quotidiennes interculturelles à Verviers. Il s'agit donc de voir si les jeunes accordent de l'importance à la diversité culturelle dans leurs relations quotidiennes ou s'ils ont plutôt tendance à l'occulter. Il est question d'analyser comment les jeunes de Verviers se représentent et gèrent la diversité culturelle dans leurs relations quotidiennes. Puisque nous nous intéressons aux représentations, nous comparerons ces dernières avec les pratiques observées sur le terrain.

Ce travail s'intéresse aux jeunes de différentes origines, entre 16 et 25 ans, habitant la ville de Verviers au sens large, comptant les anciennes communes fusionnées¹. Verviers compte 55 505 habitants au 1^{er} avril 2016. Il s'agit d'une ville multiculturelle qui, en janvier 2014, comptait 105 nationalités différentes qui représentent 11% de sa population totale (Service des étrangers de Verviers, 2014). Du fait de son histoire, Verviers est depuis longtemps une terre d'immigration. En effet, elle a été une des premières villes à se lancer dans la révolution industrielle grâce à son industrie lainière et a, de ce fait, dû faire appel à la main d'œuvre venue de l'étranger (Morelli & al., 2004). Verviers est aujourd'hui caractérisée par une paupérisation de son centre-ville avec un phénomène de périurbanisation, entraînant une ségrégation sociale et ethnique (Plan local d'intégration Verviers-Dison, 2012). Ces caractéristiques font de Verviers une ville intéressante lorsqu'on étudie les relations interculturelles entre jeunes. A côté de la diversité culturelle présente à Verviers, il est important de prendre en compte d'autres variables. La diversité n'est pas seulement ethnique, mais elle inclut aussi d'autres variables telles que le genre, l'âge, le statut de l'immigré, la langue, l'expérience sur le marché du travail, etc. Vertovec (2007) appelle ces différentes facettes de la diversité, « Super diversité » (Vertovec, 2007, p.1025). C'est pourquoi, dans la réalisation de ce travail, nous avons non seulement

¹ Voir annexe n°3.

pris en compte l'origine culturelle des jeunes, mais également les problèmes de genre, de génération et de religion.

L'objet que sont les jeunes est particulier. En effet, ils se situent à un stade transitoire de leur vie : ils ne sont pas encore des adultes mais ils ne sont plus des enfants. Dans le monde académique, mais aussi dans le discours commun, les jeunes sont souvent vus comme étant à un moment de leur vie où leur identité prend forme et se fige dans un état particulier. Selon Rattansi et Phoenix (1997), cette vision tend à oublier la diversité des contextes et des subjectivités qui influencent les identifications des jeunes. Ils expliquent que les cultures actuelles des jeunes permettent des formes d'identifications globales et transnationales. En effet, les nouvelles technologies offrent la possibilité de se connecter à toutes les cultures présentes dans le monde. Cependant, les différences culturelles et nationales deviennent de plus en plus importantes au niveau local, dans la vie quotidienne des individus. De ce fait, la question de la culture et de l'ethnicité chez les jeunes dans un contexte à la fois local et global devient la problématique de la jeunesse actuelle (Rattansi & Phoenix, 1997). Pour étudier comment la diversité culturelle est gérée au quotidien dans un environnement local, les jeunes représentent un objet intéressant. En effet, ils sont plus souvent enracinés dans leur environnement local que les plus âgés, et ce, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, ils sont obligés de fréquenter quotidiennement certaines institutions comme l'école. D'un autre côté, certains endroits tels que les bars ou les cafés, leur sont interdits par la loi ou parce qu'ils sont considérés comme infréquentables par leurs parents. Tant qu'ils n'ont pas le permis de conduire ou assez d'argent pour s'acheter une voiture, leurs possibilités de se déplacer restent réduites (Harris, 2013). C'est pourquoi, dans ce travail, nous nous attacherons à analyser les relations interculturelles quotidiennes des jeunes dans le contexte local de la ville multiculturelle qu'est Verviers, tout en articulant cette analyse avec les liens internationaux que ces jeunes peuvent créer.

Etudier les relations interculturelles des jeunes dans une ville n'est pas un hasard. Les villes sont en effet des lieux où les jeunes génèrent des inquiétudes au sein de la population. Les jeunes y sont souvent considérés comme des criminels, difficilement intégrables, surtout lorsqu'ils sont d'origines culturelles différentes (Maira, 2009 ; Collins & Reid, 2009). D'une part, les jeunes représentent à la fois le futur de la société, où tous les espoirs sont permis. D'autre part, ils produisent de l'inquiétude car ils sont souvent vus comme ayant des difficultés à s'engager, plus en proie à la criminalité et pouvant alors chambouler l'équilibre de la société. Dans ce contexte, les discours dominants imaginent les jeunes d'origines culturelles différentes comme étant coincés entre deux cultures. De ce fait, et parce qu'ils sont souvent issus d'un milieu défavorisé, ils sont considérés comme encore plus problématiques et requérant davantage plus de surveillance (Harris, 2013 ; Maira, Soep & al., 2005).

Cependant, certaines études montrent que les jeunes ont souvent plus facile de s'accommoder à la diversité culturelle que les plus âgés. En effet, il est plus difficile pour une personne de s'adapter à un nouvel environnement plus divers culturellement, au fur et à mesure qu'elle vieillit. Wise (2010, p.933) explique que les personnes âgées sont plus enclines à la dépression, ces dernières devant faire face à des problèmes physiques, des difficultés pour se déplacer, et voyant aussi leurs réseaux sociaux se restreindre. Leurs souvenirs de temps plus heureux deviennent alors importants et si les endroits qu'elles fréquentaient ont changé, leur nostalgie aura tendance à s'accroître (Wise, 2010). Il ne faut cependant pas essentialiser les générations et leurs capacités à accueillir la différence, mais les jeunes d'aujourd'hui sont indéniablement plus familiers avec la diversité culturelle que les plus âgés ne l'étaient à leur âge. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas de tension, de racisme ou de violence dus à la diversité chez les jeunes, mais « la nécessité de vivre avec la différence culturelle, qui est vécue par beaucoup de personnes âgées comme un changement fondamental et souvent douloureux de l'identité personnelle et nationale, est bien plus prise pour acquise par les jeunes qui n'ont pas vécu avant l'époque de la super diversité² » (Harris, 2009, p.196). Par ailleurs, les jeunes sont moins crispés sur l'idée de nation et d'appartenance. En effet, ils ont tendance à plus apprécier l'ouverture et la mobilité que leur procurent les nouvelles technologies pour créer des liens à travers le monde. Gill et Howard (2001) ont montré dans leur étude sur les jeunes australiens, qu'ils n'étaient pas vraiment préoccupés par le fait d'être Australiens (Gill & Howard, 2001).

Puisque la vie des jeunes est plus souvent centrée sur leurs quartiers et aux alentours, parce ces derniers n'étant pas toujours indépendants financièrement et n'ayant pas forcément le permis de conduire et donc pas de réelles possibilités de voyager, il est plus pertinent d'utiliser une approche centrée sur la vie quotidienne des jeunes (Harris, 2009).

Comme Harris (2013) le fait remarquer, les études sur les sociétés multiculturelles ne se sont pas souvent penchées sur le cas des jeunes et leur construction de la communauté au quotidien. Pour pouvoir mieux appréhender cette construction du vivre ensemble par les jeunes, afin de saisir leurs modes de vie interculturels, il est essentiel de s'intéresser à leurs expériences quotidiennes au sein d'une ville multiculturelle (Nayak, 2003). C'est pourquoi, pour réaliser ce travail, nous avons privilégié ce qu'on appelle en anglais l'approche du « multiculturalisme quotidien » (Amin, 2002, p.959 ; Harris, 2013, p.6 ; Noble, 2009, p1 ; Wise, 2007, p.1), c'est-à-dire s'intéresser à ce qu'il se passe au quotidien, dans la vie de tous les jours. Comme Noble (2009) l'explique, le but est d'analyser les relations interculturelles au quotidien et « les manières dont la différence culturelle est négociée dans les engagements habituels des rencontres ordinaires³ » (Noble, 2009, p.7). Le but ici est donc d'explorer les

² Traduction libre. Version originale : « the need to live with cultural difference that confronts many older people as a fundamental and often painful shift in personal and national identity is far more taken for granted by young people who have not known times before super-diversity ».

³ Traduction libre. Version originale : « the ways cultural differences get negotiated in the habitual engagements

négociations quotidiennes dans une ville multiculturelle en se basant sur le point de vue des jeunes.

Avant d'aborder l'explication de l'approche du multiculturalisme quotidien, nous allons passer en revue les différentes significations du concept du 'multiculturalisme'. Lorsque nous employons le mot multiculturalisme ici, cela ne représente pas un cadre de référence nationale. Cependant, il est intéressant de rappeler que la Belgique se situe plutôt sur un axe assimilationniste interventionniste en ce qui concerne sa politique d'intégration. En effet, avec la mise en œuvre du parcours d'intégration appelé « Inburgering » en Flandre au début des années 2000 et le parcours d'intégration qui vient d'être adopté en Wallonie, les deux entités se situent plutôt dans une politique assimilationniste interventionniste (Adam, 2013). Même s'il n'existe pas de pays parfaitement assimilationniste ou parfaitement multiculturaliste, la politique assimilationniste de la Belgique renvoie à la volonté de l'état de rendre invisibles les différentes identités culturelles vivant sur son territoire. L'individu doit adopter la manière de vivre mais aussi l'identité de la population majoritaire du pays dans lequel il vit. Il s'assimile à la population majoritaire en adoptant l'apparence physique, les comportements, les attitudes – toutes les caractéristiques symboliques – similaires à la population majoritaire. A l'inverse, un pays se situant dans un cadre multiculturaliste adoptera plutôt des mesures qui permettront de favoriser les différences culturelles (Martiniello & Simon, 2005). Il faut relativiser cette définition de l'assimilation puisque comme nous l'avons dit, il n'existe pas de modèle purement assimilationniste, mais le fond idéologique de la Belgique repose sur une telle définition⁴. La Belgique est donc vue comme une entité déterminée dans laquelle les différentes personnes qui arrivent doivent s'intégrer. Les jeunes, dans ce cas, sont souvent vus comme ayant des difficultés à s'intégrer et plus particulièrement les jeunes d'origine étrangère. En effet, l'exclusion sociale, économique et politique, ainsi que le racisme ambiant sont autant de raisons évoquées dans les débats publics et politiques pour expliquer pourquoi les individus de différentes origines ou cultures refusent l'assimilation (Harris, 2013).

Martiniello (2011) nous invite à revoir le concept de multiculturalisme, défini de manière variée en fonction de la discipline ou de l'auteur. A l'heure actuelle, le terme 'multiculturalisme' renvoie à des réalités qui dépassent le simple contexte multiculturel, comme des personnes ayant des cultures différentes et partageant un même espace, un même pays. En effet, il y a 4 niveaux d'analyse du multiculturalisme. En sociologie et en anthropologie d'abord, le multiculturalisme renvoie à l'analyse des pratiques sociales dans un contexte multiculturel. La science politique s'intéresse quant à elle aux politiques publiques qui visent le multiculturalisme et aux mobilisations politiques des minorités que ces politiques publiques facilitent ou entravent. Ensuite, les approches normatives tentent de penser les manières cohérentes de vivre dans une société multiculturelle. Enfin, il existe aussi l'analyse des

of ordinary encounters ».

⁴ A titre d'exemple, une récente proposition de résolution de loi demande l'interdiction du port de signes convictionnels ostentatoires dans la fonction publique (http://nautilus.parlement-wallon.be/Archives/2015_2016/RES/406_1.pdf, consulté le 25/06/2016).

pratiques de consommation multiculturelle. Au sein de ces 4 niveaux, il y a bien entendu des positions différentes sur le multiculturalisme (Martiniello, 2011). Le multiculturalisme quotidien se retrouve dans le premier niveau d'analyse puisque cette approche analyse les pratiques sociales quotidiennes des individus dans leur environnement multiculturel.

Il existe au moins deux formes de multiculturalisme qu'on peut distinguer. Premièrement, le multiculturalisme soft est une célébration de la diversité culturelle via les cuisines, les musiques, les vêtements ou les différentes philosophies de vie. Il est aujourd'hui devenu normal pour beaucoup de consommer cet exotisme pour s'ouvrir à d'autres cultures et exprimer son identité multiculturelle. Cependant, ces pratiques multiculturelles ne remettent pas en question la place des minorités culturelles au sein de la société. Il n'y a pas de réelle réflexion critique quant à l'enjeu du développement de ces minorités et de leurs identités (Martiniello, 2011). La deuxième forme que peut prendre le multiculturalisme est la forme hard. Les débats normatifs relatifs au multiculturalisme se sont penchés depuis plusieurs décennies sur la question de la conciliation des principes libéraux avec les minorités culturelles. Ces philosophes dépassent le multiculturalisme soft, on parle alors de multiculturalisme hard. Dans ce cas-ci, l'identité nationale est envisagée comme une identité qui serait composée de l'identité dominante, mais aussi des groupes culturels minoritaires. On s'intéresse donc ici à la construction de la société, à la fois par la population majoritaire et par les groupes minoritaires. Dans ces débats, il y a deux visions de la société qui s'affrontent : les libéraux avec une vision assimilationniste de la société et les communautariens qui voient la communauté comme l'entité privilégiée pour l'individu. Cependant, aucun compromis n'a pu aboutir entre ces deux visions et au début du 21^{ème} siècle, la pensée normative multiculturaliste n'est plus sur le devant de la scène (Martiniello, 2011).

Que l'on se trouve dans une société qui favorise plutôt le multiculturalisme soft ou le multiculturalisme hard, le concept de multiculturalisme quotidien quant à lui, permet d'analyser ces différentes façons de vivre dans la diversité culturelle au quotidien. Il permet d'explorer la vie quotidienne des jeunes, peu importe leur origine culturelle, pour détricoter chez ces derniers, les différentes manières de construire mais aussi de contester la différence culturelle et l'idéologie dominante. La vision de la nation dans ce travail n'est donc pas celle d'une entité fixe, avec ses valeurs fixes, à laquelle il faut adhérer et s'intégrer. Pour réaliser ce travail, les jeunes ont été pris en compte comme des acteurs capables de négocier, jour après jour, la différence culturelle présente au sein de leur communauté (Harris, 2013 ; Noble, 2009). L'approche du multiculturalisme quotidien permet d'appréhender le concept du multiculturalisme comme : « un champ d'action vivant et dynamique à l'intérieur duquel les acteurs sociaux construisent et déconstruisent les idées de la différence culturelle, de l'appartenance nationale et des lieux de décision⁵ » (Harris, 2013, p.7). Le multiculturalisme

⁵ Traduction libre. Version originale : « a dynamic, lived field of action within which social actors both construct

représente des situations où l'on doit discuter et négocier au sein d'un endroit spécifique et où la différence peut devenir une contrainte ou une ressource (Harris, 2013).

L'approche du multiculturalisme quotidien s'intéresse aux dimensions culturelles considérées comme banales. En effet, ce que l'on mange, nos manières de nous habiller, ce que l'on regarde à la télé etc. sont des instants quotidiens où l'on fait l'expérience de la diversité. « Pour beaucoup de personnes marginalisées, et les jeunes en particulier, la culture populaire est le moyen le plus commun et le plus riche qui conduit aux autres⁶ » (Harris, 2009, p.195). A l'heure de la mondialisation, ce sont les jeunes qui sont au devant de ces échanges interculturels populaires, rendus plus accessibles grâce aux nouvelles technologies et aux moyens de transport. Tous ces symboles de la multiculturalité : la télé, la musique, la mode, les livres, la nourriture etc., sont en réalité des objets concrets qui permettent aux jeunes de construire leur identité à travers ce monde globalisé. C'est d'abord dans le monde de la culture populaire que les jeunes sont confrontés et négocient avec la diversité culturelle. Dans ce cas, l'analyse du quotidien des jeunes est pertinente pour se pencher sur la possibilité de la culture populaire de favoriser l'ouverture à la différence culturelle (Harris, 2009).

Depuis plusieurs années maintenant, en Europe et ailleurs dans le monde, on déclare la faillite du multiculturalisme, comme s'il y avait une frontière facile à franchir entre multiculturalisme et assimilationnisme (Wise, 2014). Pour rappel, les pays se positionnant multiculturalistes auront tendance à adopter des mesures permettant aux différentes minorités culturelles d'exprimer et de valoriser leurs différences tandis que les pays dits assimilationnistes auront tendance à rendre invisibles les différentes identités culturelles (Martiniello & Simon, 2005 ; Martiniello, 2011). L'échec du multiculturalisme est associé au fait que ce type de gestion va favoriser les minorités à se replier sur elles-mêmes et à ne pas s'intégrer à la société. Cependant, la réalité de la diversité vécue au quotidien est souvent absente des débats publics et politiques (Wise, 2014). La littérature est plutôt dominée par des approches macrosociologiques des problématiques multiculturelles. Il subsiste alors un vide dans l'analyse du multiculturalisme tel qu'il est vécu au quotidien par des individus vivant dans des espaces multiculturels (Velayutham & Wise, 2009).

Le concept du multiculturalisme quotidien est apparu dans les années 2000 pour faire de la diversité (Wise, 2014) un objet empirique distinct et pour palier au manque d'analyses du multiculturalisme au niveau micro. Le but ici est de « comprendre les dimensions quotidiennes du multiculturalisme tel qu'il est vécu⁷ » (Wise, 2014, p.1). Ce champ de recherche s'appuie sur la tradition

and deconstruct ideas of cultural difference, national belonging and place making »

⁶ Traduction libre. Version originale : « For many marginalised people, and youth in particular, popular culture is the most common and richest conduit to other cultures ».

⁷ Traduction libre. Version originale : « to understanding the everyday dimensions of multiculturalism as it is lived ».

de la sociologie de la vie quotidienne « qui inclut un focus sur l'ethnométhodologie, la dramaturgie, les rituels et l'ordre social, l'interactionnisme social et la sociologie des émotions⁸ » (Velayutham & Wise, 2009, p.3). Cependant, cette approche dépasse cette sociologie classique en s'intéressant à la diversité culturelle, cette dernière avait tendance à être effacée (Velayutham & Wise, 2009). Le multiculturalisme quotidien permet d'observer et d'appréhender la diversité culturelle telle qu'elle est vécue quotidiennement (Wise, 2014).

Dans la littérature, plusieurs chercheurs étudient depuis quelques années déjà le multiculturalisme quotidien. Certains d'entre eux se sont opposés à la vision du multiculturalisme comme un outil au service de la population majoritaire pour gérer la différence. En effet, la population majoritaire peut apprécier la différence en mangeant des plats exotiques, en admirant d'autres cultures par le biais de documentaires, de musées, etc. sans pour autant être en relation de manière quotidienne avec des individus d'une autre culture. Cela leur permet d'accroître leur capital culturel sans devoir vivre avec la différence au quotidien. L'émergence du multiculturalisme quotidien vient donc s'opposer à cette vision du multiculturalisme en intégrant les pratiques, les négociations et les expériences quotidiennes de la diversité (Velayutham & Wise, 2009).

Au lieu de s'intéresser aux politiques publiques et aux droits qui visent les minorités, on privilégie l'analyse des négociations et des expériences quotidiennes de la diversité culturelle sur le terrain ainsi que la manière dont les identités et les relations sociales sont construites et reconstruites à travers ces situations quotidiennes. L'approche du multiculturalisme quotidien s'intéresse également à l'influence que les discours, les institutions et les structures sociales, politiques et culturelles ont sur les pratiques, les rencontres et les productions de sens au quotidien (Wise, 2014).

Cette approche implique une méthodologie qualitative où il faut replacer les expériences quotidiennes de la diversité culturelle dans un contexte économique, social, politique et culturel particulier. Le champ du multiculturalisme quotidien permet d'explorer toute une série de sous-thèmes liés aux expériences quotidiennes de la diversité culturelle, sans oublier de les replacer dans des enjeux de relations de pouvoir et des discours et politiques publiques particuliers. Les terrains d'investigation incluent tous les domaines de la vie qui impliquent des situations quotidiennes où la rencontre avec la différence peut se produire (Wise, 2014). Dans l'approche du multiculturalisme quotidien, il y a également l'analyse du racisme quotidien. Celle-ci vise à faire le lien entre le racisme vécu dans des situations quotidiennes et le racisme des discours dominants (Velayutham & Wise, 2009).

Par ailleurs, le multiculturalisme quotidien est à différencier du cosmopolisme. Ce dernier est utilisé pour décrire les relations interculturelles harmonieuses avec l'autre. Puisque les relations

⁸ Traduction libre. Version originale : « wich includes a focus on ethno-methodology, dramaturgy, everyday social order and rituals, social interactionism and the sociology of emotions ».

quotidiennes interculturelles ne sont pas que harmonieuses, on préférera l'approche du multiculturalisme quotidien dans ce travail. De plus, le cosmopolisme est parfois décrit comme une approche qui dépasse ou élimine les différences culturelles au profit d'une citoyenneté globale (Harris, 2009). L'approche du cosmopolisme s'intéresse à la cohabitation entre individus et se détourne des catégories culturelles pour ne pas les réifier. Il s'intéresse aux pratiques qui permettent aux individus de devenir ouverts aux autres. Le cosmopolisme représente ces relations interculturelles stables, ces espaces de cohabitation interculturelles locales qui existent grâce aux négociations (Anderson, 2004 ; Noble, 2009). Le but de ce travail est d'analyser les différences, notamment culturelles, qui existent entre les jeunes, ainsi que leurs enjeux. On préférera donc l'approche du multiculturalisme quotidien qui permet de conserver ces différences pour les analyser. Le multiculturalisme quotidien se différencie donc du cosmopolisme quotidien dans le sens où il ne s'intéresse pas qu'aux relations interculturelles stables ou harmonieuses. Après avoir revu la littérature du multiculturalisme quotidien, il apparaît que cette approche ne fait pas l'hypothèse de relations harmonieuses au sein d'une ville multiculturelle. Elle s'intéresse aux différentes manières de vivre dans des espaces multiculturels, en allant du simple contact aux relations interculturelles significatives et en passant par les expressions du racisme (Harris, 2009). Par conséquent, ce travail dépeindra les représentations que les jeunes se font de leurs relations interculturelles sans exalter ou déprécier leurs propos, pour voir dans quelle mesure celles-ci ont de l'importance dans leur vie quotidienne.

Dans ce travail, nous faisons l'hypothèse que la diversité culturelle ne joue pas un rôle très important dans les représentations que se font les jeunes de leurs relations interculturelles quotidiennes. En effet, Noble (2008) a, par exemple, voulu s'intéresser aux différentes manières de reconnaissance quotidienne de l'autre. Il se demandait quel type de rencontres favorisait une reconnaissance positive chez les jeunes de différentes origines. Il s'est rendu compte que c'était le plus souvent une non-reconnaissance qui était vue positivement chez les jeunes, dans le sens où leur origine culturelle et/ou ethnique n'était pas forcément représentative de leur identité. Les jeunes préfèrent rencontrer d'autres personnes et créer des liens sans que leur origine culturelle ne soit mise en avant. De plus, se représenter uniquement en termes d'origine exclut les autres identités comme l'âge, le genre, etc. De cette manière, la reconnaissance quotidienne implique une reconnaissance de l'individu en entier, et pas comme le représentant d'une catégorie spécifique (Noble, 2008). De plus, Harris (2013) a démontré, à travers ses recherches sur les jeunes australiens issus de différentes origines, que ces derniers vivaient leurs relations quotidiennes multiculturelles de manière banale. Il existe bien sûr des relations interculturelles plus problématiques où le racisme émerge, mais pour beaucoup de ces jeunes, la diversité n'est pas remarquée ni remarquable (Harris, 2013). Finalement, il est raisonnable de penser que la diversité culturelle n'a pas une influence importante sur les relations interculturelles quotidiennes des jeunes. Il est donc pertinent de soutenir que dans une ville multiculturelle comme Verviers, les jeunes de différentes cultures doivent vivre quotidiennement avec la diversité culturelle et que les relations

interculturelles ne sont pas source d'importants conflits ou de grande harmonie mais qu'elles sont vécues de manière banale.

1.2 La méthodologie

L'objectif de ce travail est donc d'analyser les relations quotidiennes interculturelles chez les jeunes de différentes cultures de Verviers. La période de collecte des données empiriques s'est étendue de janvier 2016 à mai 2016. Lors de la construction de ce travail, j'ai adopté une démarche inductive. Je suis partie de mes entretiens et observations pour formuler la problématique et mon hypothèse. En effet, c'est en explorant mes données empiriques que j'ai pu dégager ce qui était intéressant à analyser dans ce travail. Nous allons ici revoir comment ce travail s'est construit et quelles démarches ont été entreprises pour le réaliser.

Tout d'abord, ce travail est un travail qualitatif, ce qui a permis d'analyser plus en profondeur l'objet d'étude. Le travail qualitatif permet d'aller au-delà d'un travail quantitatif en approchant les perceptions, les représentations mais aussi les pratiques des personnes étudiées. Un travail qualitatif n'a pas besoin d'être représentatif. Les résultats de cette recherche ne peuvent pas être généralisés mais ils nous fournissent des données sur les manières de gérer la diversité culturelle au quotidien chez les jeunes Verviétois. C'est pour cette raison que j'ai rencontré en tout 17 jeunes à travers mes entretiens. Sur les 17 jeunes, 15 d'entre eux habitent à Verviers, les 2 autres habitent à Pepinster et Dison. J'ai décidé d'inclure ces 2 personnes dans mes données car bien qu'elles n'habitent pas Verviers, elles y passent la plupart de leur temps, notamment parce qu'elles vont à l'école à Verviers. Elles pouvaient donc me fournir des propos intéressants sur leurs vies à Verviers. Les jeunes interrogés ont des origines différentes mais aussi des cultures différentes. Ils proviennent tous d'un milieu socio-économique défavorisé et ont, pour la plupart, un des deux parents qui ne travaille pas. Les jeunes interrogés ont entre 17 et 25 ans, certains sont scolarisés et d'autres travaillent. Dans cet échantillon, il y a 6 garçons et 11 filles. Les noms ont été changés pour garder l'anonymat. Pour plus de précision sur le quartier où ces jeunes vivent, leurs âges et leurs origines, un tableau a été réalisé en annexe⁹. J'ai rencontré 6 de ces jeunes notamment grâce à l'aide de deux écoles verviétoises. J'ai pu rentrer en contact avec les autres jeunes grâce à l'intermédiaire du Centre Régional de Verviers pour l'Intégration des personnes étrangères (CRVI) et du Complexe Educatif et Culturel Islamique de Verviers (CECIV). Le biais principal lorsqu'on entreprend un tel travail, est la difficulté à toucher les personnes plus problématiques, les marginaux. En sociologie, les personnes difficiles à atteindre sont généralement celles qui seraient les plus intéressantes à analyser. Hormis un jeune qui m'a expliqué qu'il faisait des « conneries » étant

⁹ Voir annexe numéro 1.

plus jeune et qui trainait avec des personnes peu fréquentables, tous les autres jeunes semblaient avoir une vie normale.

Les principales méthodes qualitatives utilisées ici sont l'entretien et l'observation. Les entretiens réalisés sont des entretiens semi-directifs, c'est-à-dire que je disposais d'une série de questions à propos desquelles il fallait avoir des informations. Cependant, les questions n'étaient pas exactement les mêmes pour chaque personne et elles n'étaient pas posées dans un ordre bien précis¹⁰. Le but était d'amener la personne à parler de certains sujets d'elle-même et si elle ne le faisait pas, je recadrais de la manière la plus naturelle possible (Quivy & Van Campenhoudt, 2011). Les entretiens ont tous été réalisés dans un endroit calme avec peu ou pas de passage du tout pour mettre les jeunes le plus à l'aise possible. Lors des retranscriptions, ma volonté était d'écrire le discours brut des jeunes, sans corriger leurs éventuelles fautes de français pour garder toute l'intensité de leurs discours. La principale limite de l'entretien est que les propos recueillis ne sont jamais totalement spontanés et que le chercheur n'est jamais totalement neutre (Quivy & Van Campenhoudt, 2011). Il faut donc considérer les informations recueillies avec précaution. Il est certain que le biais de désirabilité ait influencé certaines réponses lors des entretiens. Le biais de désirabilité est le désir, conscient ou inconscient, chez la personne interrogée d'offrir des réponses en adéquation avec ce que le chercheur représente ou recherche. Les questions concernant les relations interculturelles peuvent être délicates car elles touchent à l'identité des personnes et aux sentiments qu'elles ressentent. C'est d'autant plus vrai dans le contexte actuel de tensions dues aux récents attentats. J'ai également réalisé un entretien avec 5 jeunes du CECIV en même temps. Mon objectif était de mieux cerner leur expérience du CECIV, mais aussi du projet citoyen¹¹ qu'ils avaient fondé.

La deuxième méthode qualitative employée a consisté en une série d'observations participantes. Les observations permettent d'appréhender les pratiques des personnes. Cela permet de comparer les discours donnés dans les entretiens avec les comportements effectifs. J'ai réalisé en tout 6 observations, certaines étant participantes et d'autres non. La première a eu lieu le 11 mars 2016 où j'ai participé à la création d'un projet citoyen avec une trentaine d'autres jeunes de Verviers. C'est un projet à l'initiative des jeunes du CECIV qui ont eu l'appui des autorités communales. Cela a duré le temps d'une soirée où l'on a discuté en petits groupes sur l'activité qu'on avait décidé de réaliser. J'étais dans le groupe 'actions flash' qui consistait à trouver des actions à réaliser sur quelques heures pour aller à la rencontre des citoyens de Verviers. La deuxième a eu lieu le 25 mars 2016 où j'ai assisté à un café-débat au CECIV et organisé par les jeunes du CECIV. Le sujet du jour était l'engagement citoyen. La troisième

¹⁰ Voir annexe n°2.

¹¹ Le projet citoyen est un projet à l'initiative des jeunes de la mosquée Assahaba et mis en place avec l'aide des autorités communales. Ils ont décidé de créer un projet citoyen destiné aux jeunes et ouverts à tous. Ils ont pour l'instant eu plusieurs réunions : la première a consisté à apprendre à se connaître. Lors des suivantes, le but a été de créer des activités pour faire des choses ensemble et apprendre à se connaître. Ces activités vont de l'organisation de cafés-débats, à la plantation d'un potager communautaire.

observation s'est déroulée le 13 avril 2016 où j'ai passé une heure à la maison des jeunes des Récollets pour discuter avec les animateurs et écouter les jeunes présents jouer de la guitare et de la batterie. La quatrième observation a eu lieu le 19 avril 2016 où j'ai assisté à la présentation de la maison des jeunes des Récollets à deux classes de rhétoriciens dans une école de Verviers par deux animateurs de la maison des jeunes. Cette présentation était destinée à faire connaître la maison des jeunes et à recueillir les avis des jeunes sur cette dernière. La cinquième observation s'est déroulée le 14 mai 2016. Il s'agissait d'un concours de skateboard organisé par la maison des jeunes des Récollets dans le centre de Verviers. En même temps que ce concours, il y avait des animations musicales jouées par des jeunes de la maison des jeunes. Les rampes de skate avaient été réalisées par et pour les jeunes. J'ai également pu discuter avec quelques jeunes et un skateur plus âgés pour récolter leurs avis sur cette activité. Finalement, la dernière observation s'est déroulée le 27 mai 2016 à la maison des jeunes de Hodimont. J'ai pu assister à un cours de boxe donné aux jeunes et également discuter avec deux animateurs et quelques jeunes dans la salle de vie. Une des difficultés de l'observation est bien entendu la mémoire. Puisque je n'ai pas toujours pu prendre note au moment même, il a fallu écrire les données récoltées juste après. Il faut également noter que le biais de désirabilité est toujours présent dans les situations où les personnes connaissent la raison de ma présence. C'était le cas pour la présentation de la maison des jeunes des Récollets dans une école et pour la visite de la maison des jeunes de Hodimont et des Récollets.

Lors de mes entretiens et de mes observations participantes, une difficulté rencontrée a été d'arriver à poser des questions directes sur l'origine ou la culture des personnes interviewées ou de leurs proches. La plupart des livres et des articles que j'ai lus pour construire ce travail ont été rédigés par des auteurs anglo-saxons. Il fut d'ailleurs courant de lire le mot « race » ou de voir les auteurs ou les individus qu'ils ont interrogés, classer les personnes dans des catégories telles que « les noirs », « les arabes », « les blancs », etc. La vision de la société dans les pays anglo-saxons est plutôt multiculturaliste, c'est-à-dire qu'il y a une valorisation de la différence ethnique et culturelle (Martiniello & Simon, 2005), ce qui expliquerait leur facilité à classer les individus dans des catégories. A l'inverse, en Belgique, la vision de la société est plutôt assimilationniste, c'est-à-dire qu'il y a une tendance à occulter les appartenances ethniques ou culturelles (Martiniello & Simon, 2005). Ceci pourrait en partie expliquer ma difficulté et mon malaise à nommer précisément les individus en fonction de catégories ethniques ou culturelles. J'ai aussi pu remarquer, non pas un malaise mais une interrogation chez les jeunes, lorsque je leur demandais de parler de la diversité culturelle. Ils avaient parfois du mal à comprendre où je voulais en venir, pourquoi je mettais l'accent sur la diversité culturelle alors qu'ils n'en voyaient pas l'intérêt. Comme le dit Harris (2013, p.42) : « enquêter sur la mixité, c'est rendre leur expérience sociale routinière de la diversité exotique, potentiellement problématique et la transformer en un objet de gestion et de surveillance¹² ».

¹² Traduction libre. Version originale : « to inquire into mix is to make their routine social experience of diversity exotic, potentially problematic and an object of surveillance and management ».

Je me suis également rendue à la diffusion d'un reportage sur Verviers, intitulé « Verviers : terre d'eau au-delà du terreau » qui s'est suivi par un débat, au Centre Régional Verviétois de l'Intégration des personnes étrangères. C'était une soirée intéressante car de nombreuses personnes de Verviers y assistaient. Il n'y avait pas forcément beaucoup de jeunes, mais j'ai pu en apprendre beaucoup sur la ville de Verviers et son histoire grâce aux personnes présentes.

Dans ce travail, je m'attache donc à analyser les représentations que les jeunes ont de leurs relations quotidiennes interculturelles grâce aux entretiens réalisés. De plus, les différentes observations que j'ai pu faire vont permettre de comparer ces représentations aux pratiques que j'ai pu observer. Ce travail est le résultat d'une démarche inductive et d'une méthode qualitative et analytique où l'on a prêté attention aux différents biais qui pouvaient émerger. Il est important maintenant de remettre en contexte l'objet de ce travail. Nous allons donc revoir le contexte historique, social et économique de la ville de Verviers dans l'optique de mieux appréhender les relations interculturelles qui s'y déroulent.

1.3 La contextualisation

1.3.1 L'immigration à Verviers : début du 20^{ème} siècle à nos jours

L'arrivée d'immigrés en Belgique varie fortement en fonction du marché de l'emploi, de l'offre de travail. Verviers a été l'une des premières villes à se lancer dans la révolution industrielle, pour le traitement de la laine notamment. Elle n'a donc pas échappé à l'arrivée de travailleurs étrangers. Ainsi, il est certain que des immigrés y résidaient déjà au début du 20^{ème} siècle mais les données sont très difficiles à trouver. On peut noter une hausse de la population de 3,3% dans les années 60 à 11,5% dans les années 70. Cette hausse est plutôt intéressante car il est plus probable de voir là une immigration de masse plutôt qu'un triplement de la population en 10 ans (Morelli & al., 2004). Dans un témoignage du travail de Gsir et Mandin (2012), un ancien travailleur de Verviers raconte qu'il rencontrait déjà des travailleurs étrangers au début du 20^{ème} siècle. Il dit également que les étrangers qu'il rencontrait dans les industries de Verviers occupaient tous des emplois pénibles et/ou subalternes. La situation des travailleurs immigrés à Verviers ne semblait donc pas être différente de celle des travailleurs immigrés dans le reste de la Belgique : des postes souvent pénibles et mal rémunérés, des emplois que les Belges refusent mais qui doivent néanmoins être assurés. Lorsque dans les années 70, les lois sur le recrutement de travailleurs étrangers se durcissent suite à la crise, les étrangers venus travailler en Belgique ne retournent pas chez eux et restent en Belgique. Grâce au droit au regroupement familial, l'immigration liée au travail va alors laisser place à une immigration familiale (Morelli & al., 2004). Enfin, les demandeurs d'asile forment un contingent non négligeable d'immigrés à Verviers : 581 demandes en 2010 (Gsir & Mandin, 2012).

1.3.2 La répartition de la population à Verviers

En janvier 2011, Verviers comptait 11,15% d'étrangers sur sa population totale. Les nationalités les plus représentées étaient les Italiens, les Marocains, les Turcs, les Espagnols et les Français (Service des étrangers de Verviers, 2014). Verviers est constituée d'un centre-ville où les habitations sont très concentrées. Lorsqu'on s'éloigne du centre, on retrouve un habitat moins dense et plus rural, où la plupart des maisons ne sont pas mitoyennes. Lorsqu'on regarde les statistiques de répartition des étrangers dans la ville, on se rend compte que ces derniers sont proportionnellement bien plus concentrés dans le centre-ville que les Belges. Parmi les nationalités les plus représentées en dehors du centre-ville, on retrouve les Italiens et Espagnols, alors que les Marocains et les Turcs sont fortement concentrés dans le centre-ville (entre 80 et 90%) (Gsir & Mandin, 2012).

Lorsqu'on croise ces statistiques avec les données sur les ressources socio-économiques, il apparaît que les étrangers sont surreprésentés dans les quartiers faisant face à des problèmes socio-économiques. Le quartier de Hodimont notamment est un des quartiers possédant le plus de demandeurs d'emploi et où la population étrangère a les revenus moyens parmi les plus faibles. Le schéma inverse est à faire pour les quartiers situés en périphérie : ces derniers sont caractérisés par une faible présence de population étrangère et par une meilleure situation socio-économique. Cependant, ce schéma de la ville de Verviers est fonction de la nationalité de l'étranger. En effet, comme nous l'avons déjà souligné plus haut, les étrangers provenant de l'UE sont plus représentés que ceux hors UE en périphérie, tandis que ces derniers sont surreprésentés dans le centre-ville (Gsir & Mandin, 2012 ; Plan Local d'Intégration Verviers-Dison, 2012).

Le centre-ville de Verviers est caractérisé par sa paupérisation. En effet, les classes moyennes ou supérieures, pour la plupart des Belges, quittent le centre-ville pour s'installer en périphérie. Le centre-ville se retrouve alors avec les populations les plus pauvres. Les quartiers du centre, caractérisés par une architecture dense et ancienne, sont pour la plupart habités par des personnes d'origine étrangère ou des étrangers provenant du pourtour méditerranéen. Il apparaît alors que Verviers fait face à un phénomène de périurbanisation qui conduit à la paupérisation du centre et à une ségrégation sociale et ethnique. Cette ségrégation sociale est accentuée par la non-désirabilité des habitations du centre-ville, faisant chuter les prix de ces logements. Il en résulte que ce sont les familles les plus pauvres qui emménagent alors dans le centre-ville. Le chômage y est également élevé (Plan local d'intégration Verviers-Dison, 2012 ; Gsir & Mandin, 2012).

Il y a donc à Verviers une fracture en lien avec le critère économique. Ce qui est nouveau à l'heure actuelle, c'est que le centre-ville remplit de moins en moins sa fonction, qui est de rassembler les différentes populations qui composent Verviers. Une des conséquences les plus flagrantes est la fermeture de plus en plus fréquente des magasins du centre-ville. La fracture entre le centre-ville et le

pourtour de la ville est sociale et économique : les habitants ne se rendent plus beaucoup dans le centre-ville et les populations résidant dans le centre se paupérisent (Plan Local d'Intégration Verviers-Dison, 2012). Nous le verrons, cette fracture a des répercussions sur le quotidien des jeunes.

1.3.3 L'image actuelle de Verviers

L'image de Verviers s'est ternie l'an dernier, lorsqu'une fusillade a éclaté en janvier 2015 entre les forces de police et quelques jeunes retranchés dans une maison à Verviers. A l'origine, ce ne devait être qu'une perquisition suite aux attentats de Charlie Hebdo, mais les jeunes ont riposté, obligeant la police à faire feu. Déjà quelques années auparavant, en 2008, la Nefa Foundation¹³ avait classé Verviers comme une ville où nombre d'habitants soutenaient le Hamas. Verviers est aussi une des villes de Belgique qui compte le plus de jeunes partis combattre en Syrie. Ces éléments font que Verviers est souvent considérée comme une base arrière des organisations terroristes, ce qui contribue à dévaloriser son image (Dahmen, 2008 ; Grosjean, 2016).

Finalement, Verviers est une ville avec un passé industriel glorieux mais qui aujourd'hui n'est plus. Le centre-ville se paupérise et les quartiers les plus pauvres sont aussi ceux qui comptent une surreprésentation des personnes étrangères. Verviers n'a pas une belle image de l'extérieur, notamment à cause des événements qui se sont produits l'année passée. Verviers est donc une ville multiculturelle avec son histoire propre et un contexte économique et social difficile, qu'il est important de prendre en compte dans les analyses. En effet, lorsqu'on étudie les relations interculturelles entre jeunes, on ne peut pas réduire les problèmes de mixité à une mauvaise communication entre les populations. Le contexte historique, géographique, social et économique joue un rôle dans les relations quotidiennes interculturelles, qu'il ne faut pas occulter (Amin, 2002).

1.4 Le cadre théorique

Il est essentiel ici de définir certains concepts spécifiques à ce travail et à la sociologie des migrations pour mieux appréhender l'analyse qui suit. Expliciter certains concepts permet aussi de différencier le sens scientifique du mot de son sens commun.

Il faut tout d'abord différencier la population majoritaire des personnes étrangères ou d'origine étrangère. La population majoritaire se réfère ici aux habitants belges d'origine belge de Verviers tandis que les personnes d'origines étrangères sont les habitants belges ayant un de leurs parents ou grands-parents nés à l'étranger. Finalement, les étrangers sont les personnes qui ne sont pas nées en Belgique

¹³ Fondation américaine créée après le 11 septembre 2001 pour traquer les terroristes et de potentielles attaques.

mais qui y habitent et sont en situation régulière. Dans le sens commun, les personnes d'origine étrangère et les personnes étrangères sont souvent confondues, rassemblées dans la catégorie des étrangers. Cette manière de désigner les individus semble montrer que l'intégration n'est jamais finie et qu'une personne étrangère ou d'origine étrangère, malgré ses efforts d'adaptation, ne cessera jamais d'être considérée comme étrangère (Ahmad Ali, 2008 ; Harris, 2013).

Même si l'objet de ce travail n'est pas l'intégration, il est important de revoir brièvement ce concept et ce qu'il incarne dans le sens commun. En réalité, il existe toute une série de définitions du concept d'intégration, ce qui le rend difficile à saisir. Dans le sens commun, l'intégration renvoie à une volonté individuelle de s'adapter culturellement. En sociologie des migrations, l'intégration n'est pas seulement affaire de volontés individuelles, la société d'accueil a également un rôle important dans le processus. En effet, les institutions intégratrices comme l'école ou le marché de l'emploi mais aussi les discours et croyances de la population majoritaire, influencent le parcours des immigrés et la trajectoire de leur intégration (Bousetta & Simon, 2015).

Concernant le concept de relations interculturelles, celui-ci désigne les relations où deux ou plusieurs cultures différentes se rencontrent. Il arrive qu'un changement se produise chez les individus engagés dans une relation interculturelle. Les individus en présence vont alors dépasser leurs différences culturelles pour créer ensemble un nouvel espace d'échanges culturels. On arrive donc à un mélange de cultures où le contact est source de changement (Amin, 2002 ; Harris, 2013). Les relations interculturelles qui produisent des changements lors d'un échange sont possibles car les cultures ne sont pas fixes : elles se produisent et se reproduisent en fonction du contexte, elles sont en perpétuelle évolution grâce aux multiples apports culturels venus d'ailleurs. De plus, relation interculturelle ne veut pas dire absence de problèmes ou de tensions. Au contraire, les relations interculturelles posent des difficultés et engendrent des conflits qu'il est intéressant d'analyser pour comprendre ces échanges (Amin, 2002 ; Harris, 2013 ; Valentine, 2008).

Il est important de distinguer le concept de culture et le concept d'ethnicité. Il y a une grande pluralité de définitions du concept d'ethnicité mais Martiniello (2013) en dégage une : « elle repose sur la production et la reproduction de définitions sociales et politiques de la différence physique, psychologique et culturelle entre des groupes dits ethniques qui développent entre eux des relations de différents types (coopération, conflits, compétition, dénomination, exploitation, reconnaissance, etc.) » (Martiniello, 2013, p.29). L'ethnicité fait donc référence à la catégorisation sociale des individus, qu'elle soit revendiquée ou attribuée. Ainsi, elle implique un minimum de contacts entre ces groupes dits ethniques. Elle relève de la croyance en une différence : « ce ne sont pas la différence et la substance culturelles ou biologiques objectives qui fondent l'ethnicité, mais bien la perception de leur importance pour les relations sociales, qu'elles soient 'réelles' ou non » (Martiniello, 2013, p.30). L'ethnicité représente donc les relations sociales entre groupes d'individus qui se pensent différents car ils

s'attribuent et/ou il leur est attribué une caractéristique culturelle et/ou biologique distincte des autres groupes. Cependant, l'ethnicité est une construction sociale. Elle se base, certes, sur des caractéristiques biologiques et culturelles mais elles ne sont pas fixes et immuables. Les catégorisations ethniques sont des catégorisations construites, elles ne sont pas objectives. Dans ce travail, nous ne nous intéresserons pas à l'identité ethnique et aux sentiments d'appartenances chez les jeunes, mais aux représentations que les jeunes ont des relations qu'ils estiment être interculturelles. Il est difficile d'être certain, lorsque les jeunes parlent des relations qu'ils entretiennent avec des personnes ayant une autre culture, que ces autres personnes ont bel et bien une autre culture ou si cela relève d'une croyance et donc de l'ethnicité. En effet, à plusieurs reprises, certains jeunes confondaient culture différente et origine différente. Nous emploierons donc, en fonction de la situation, les mots « culture différente » et « origine culturelle différente ». Cette dernière tournure nous permet d'englober les situations où le jeune fait référence à une différence qu'il estime culturelle, mais qui relève plutôt de l'ethnicité et des catégorisations qui en découlent. Dans ce cas-là, nous serons face à des relations interethniques, c'est-à-dire que les jeunes engagés dans de telles relations vont considérer l'autre comme différent biologiquement et/ou culturellement, peu importe que cette différence soit réelle, supposée, revendiquée ou imputée (Martiniello, 2013). Il est important de spécifier ici que bien que ce soit les relations interculturelles qui sont étudiées dans ce travail, la diversité va au-delà de la culture. En effet, nous vivons dans des sociétés de plus en plus diverses en termes de cultures mais aussi en termes d'âge, de genre, de langue, d'origine, de classe sociale, de religion, d'expérience sur le marché de l'emploi, etc. Toutes ces variables s'influencent réciproquement et c'est ce que Vertovec appelle la « super-diversité » (Vertovec, 2007, p.1025). Noble (2011) va plus loin en parlant même « d'hyperdiversité » : « Ce n'est pas seulement que nous sommes témoins de l'émergence d'une 'super-diversité' [...] mais d'une 'hyper diversité' dans laquelle la prolifération des différences produit une dynamique qui altère le processus d'identification et de connexion ethnique¹⁴ » (Noble, 2011, p.830). Selon Noble (2011), toutes ces variables qui s'influencent mutuellement créent à leur tour encore plus de diversité et encore plus de manières de se définir par rapport aux autres. Par conséquent, de nouvelles formes de relations et de manières de faire communauté sont alors produites (Noble, 2011). C'est pour cela qu'après avoir analysé les différentes relations interculturelles qu'il existe entre jeunes, nous nous intéresserons à d'autres variables qui, entremêlées à la culture, jouent un rôle dans les relations quotidiennes des jeunes de Verviers. Ces variables seront le genre, la génération et la religion.

¹⁴ Traduction libre. Version originale : « it isn't just that we are witnessing the emergence of a 'super-diversity' [...] but a 'hyperdiversity' in which the proliferation of differences produces a dynamism that alters processes of interethnic identification and connection ».

2 Les relations interculturelles

Nous allons, dans cette partie, commencer l'analyse des relations interculturelles entre les jeunes rencontrés à Verviers. Nous nous intéressons aux discours et aux pratiques des jeunes de différentes origines culturelles dans la ville multiculturelle qu'est Verviers, pour tenter de voir si la diversité culturelle est une donnée importante dans les relations interculturelles quotidiennes des jeunes ou si cette dernière est passée sous silence, parce que banale et sans enjeu. Les relations interculturelles sont souvent visées dans le discours public lorsque le « vivre ensemble » est débattu. Le vivre ensemble est souvent promu dans le discours public comme solution à l'exclusion. Dans ces discours, ce concept désigne l'ouverture aux autres dans un respect mutuel, pour permettre de vivre ensemble en partageant les mêmes valeurs de démocratie (Tissot, 2014). Lorsque les politiciens et les médias expriment leurs inquiétudes quant à l'intégration des personnes étrangères ou d'origines étrangères, on met en place des politiques publiques chargées d'améliorer la cohésion sociale (Helga & Matejskova, 2011). Cependant, cette volonté d'une inclusion de tous pour un meilleur vivre ensemble occulte les problèmes socio-économiques qui structurent la vie des gens et les assignent à des places spécifiques (Tissot, 2014).

En réalité, les gens se débrouillent toujours pour vivre ensemble bon gré mal gré. Le véritable problème auquel les habitants de quartiers ou de villes multiculturel(le)s font face ne se situe pas dans la cohabitation quotidienne, mais dans la pauvreté et les politiques d'austérité. Parler du vivre ensemble comme de la solution qui permettrait de régler les problèmes au niveau local, c'est passer sous silence les véritables difficultés structurelles et les problèmes d'inégalités. Ce n'est pas pour cela que des espaces d'échanges ne sont pas nécessaires, au contraire. Mais il est nécessaire que ces espaces d'échanges se produisent entre individus égaux (Amin, 2002 ; Tissot, 2014).

Dans cette partie sur les relations interculturelles, nous verrons comment les jeunes vivent ensemble dans la diversité culturelle. C'est cette représentation de la diversité culturelle chez les jeunes dans leurs relations interculturelles telles qu'elles sont vécues au quotidien qui nous intéresse, en dehors de toute glorification d'une cohabitation harmonieuse et pacifique que l'on peut retrouver dans les discours publics sur le vivre ensemble. Nous allons voir que les représentations des jeunes de leurs relations interculturelles quotidiennes sont loin d'être idéalisées ou glorifiées. Nous allons commencer par analyser la manière dont les jeunes se représentent les relations interculturelles quotidiennes qui prennent place localement dans leur ville et leur quartier. Nous dégagerons ainsi les particularités des relations interculturelles dans le contexte socio-économique propre à la ville de Verviers en se basant sur le point de vue des jeunes. Ensuite, nous nous intéresserons à leurs expériences et leurs

représentations de la diversité culturelle dans leur vie quotidienne sans omettre d'analyser les possibles tensions qui peuvent émerger lors de telles relations interculturelles. Finalement, la troisième partie s'intéressera à l'interaction de la culture avec les variables que sont l'âge, le genre et la religion pour voir comment ces dernières ont un impact sur la vie quotidienne des jeunes.

2.1 Les représentations des jeunes des relations interculturelles dans le contexte de la ville de Verviers

Pour commencer l'analyse de ce travail, il est intéressant de partir du contexte de la ville de Verviers pour voir comment ce dernier va façonner les représentations que les jeunes ont de la cohabitation et des relations entre les différentes communautés culturelles de Verviers. Les meilleurs endroits pour s'ouvrir à l'autre et partager des choses avec une personne d'une origine culturelle différente sont des lieux où l'on peut se parler, négocier, débattre, plutôt que des endroits où règne un consensus général (Amin, 2002 ; Back, 1996 ; Harris, 2013, Valentine, 2008). Il est alors intéressant de voir si les jeunes se représentent Verviers comme un endroit qui leur permet de communiquer et de créer des rencontres significatives avec des personnes d'origines culturelles différentes. Le contexte de Verviers est particulier : il existe en effet un phénomène de périurbanisation et une paupérisation du centre-ville. Les différents quartiers de la ville ne sont pas tous égaux en termes de diversité : les quartiers du centre-ville et de Hodimont sont caractérisés par une surreprésentation de la population étrangère et d'origine étrangère tandis que la population d'origine belge des quartiers du pourtour est surreprésentée (Plan Local d'Intégration Verviers-Dison, 2012). Il s'agit, dans cette partie, d'analyser comment le contexte particulier de Verviers va influencer les représentations des relations interculturelles chez les jeunes.

Dans les médias, l'actualité récente concernant le terrorisme et l'afflux de migrants a provoqué de nombreux questionnements et des craintes quant à la pérennisation de la cohésion sociale (Lamquin, 2016). Depuis 3 décennies et jusqu'à l'heure actuelle, l'intégration reste une problématique centrale en Belgique mais également dans toute l'Europe (Bousetta & Simon, 2015). Cependant, certaines communautés attirent davantage l'attention, notamment celles qui sont économiquement désavantagées et culturellement diverses (Harris, 2013). A ce titre, Verviers est une ville multiculturelle comptant nombre de nationalités différentes. Son centre-ville est caractérisé par une paupérisation et une périurbanisation.

Dans le sens commun, la vision de la communauté est souvent basée sur l'absence de différences et de conflits (Maira, Soep & al., 2005). Comme Harris (2013) le soutient, dans le discours commun, la communauté est souvent idéalisée et vue comme un ensemble homogène où les personnes qui la constituent partagent une même histoire, des mêmes valeurs et ressentent la fierté d'en faire partie.

Même si ce discours peut faire écho chez les jeunes, il n'est pas toujours en adéquation avec ce qu'ils vivent quotidiennement dans une ville multiculturelle (Harris, 2013) comme Verviers. L'attachement d'une population à sa communauté, son engagement et sa participation sont vus comme nécessaires à la cohésion sociale d'une communauté¹⁵. Cependant, cette vision idéale de la société, comme un ensemble homogène partageant un consensus, est remise en question par les jeunes. Ces derniers sont souvent considérés comme n'étant pas assez engagés pour leur communauté, ou alors de la mauvaise manière (ex : s'approprier un territoire, trainer dans les rues). Le but alors est de confiner les jeunes dans des activités préparées pour eux pour éviter qu'ils n'investissent la rue, y traînent et la rendent ainsi infréquentable (Harris, 2013).

Dans cette partie, nous allons d'abord nous intéresser à la vision que les jeunes ont de leur ville. Nous nous intéresserons ensuite à leur vision du consensus au sein d'une ville qui regroupe plusieurs communautés culturelles. Finalement, nous analyserons les endroits propices au développement de relations interculturelles.

2.1.1 Les représentations de la ville de Verviers

Il faut avant tout pouvoir distinguer le concept de communauté du concept de lieu, d'endroit où le jeune vit. Un manque d'attache à l'endroit où l'on vit est souvent considéré comme une incapacité de la communauté à créer un sentiment d'appartenance. Cet échec est généralement attribué aux jeunes, pas assez engagés et attachés à leur communauté locale (Harris, 2013). Cependant, plusieurs chercheurs ont noté qu'à l'époque d'une mondialisation et d'une globalisation croissante, les jeunes restent attachés à l'endroit où ils vivent. En effet, Abbott-Chapman et Robertson (2001) notent que l'émergence des nouvelles technologies qui diffusent des informations en masse et permettent une communication rapide, couplée à la croissance de la société de consommation, ont affecté les jeunes qui sont désormais vus comme très perméables au changement. Cependant, ces derniers ont aussi le besoin de se rattacher à un endroit particulier. Les auteurs ont en effet noté l'importance pour les jeunes d'avoir accès à un espace privé pour se poser, réfléchir et penser le monde (Abbott-Chapman & Robertson, 2001). D'autre part, Nayak (2003) soutient que bien que les jeunes soient nés et vivent dans un monde global qui a donné de nouveaux modes de consommation culturelle, l'endroit où ils vivent reste d'une grande importance dans leur vie.

¹⁵ A titre d'exemple, à Verviers, la quinzaine citoyenne, qui a lieu en mai, a pour but de favoriser les rencontres et les échanges à l'initiative des citoyens des différents quartiers que compte Verviers (pour la vidéo : http://www.televesdre.eu/m/verviers_coup_d_envoi_de_la_quinzaine_de_la_citoyennete-88980-999-89.html, consulté le 05/06/2016).

Harris (2013) explique que les jeunes de la génération actuelle sont perçus comme mobiles, voyageant plus et étant connectés au monde entier grâce aux nouvelles technologies. Il faut cependant nuancer ces propos : la longueur des études et le manque d'opportunités sur le marché du travail poussent les jeunes à rester plus longtemps chez leurs parents. C'est ainsi que des tensions et conflits peuvent naître entre les parents et leurs enfants, ce qui poussent ces derniers à se chercher des endroits privés où ils peuvent se retirer (Abbott-Chapman & Robertson, 2001).

A côté donc de cette culture globale sensée permettre à la génération actuelle des jeunes de voyager, de saisir plus d'opportunités en termes d'études et de travail, il y a aussi la réalité de ces jeunes qui n'ont pas la possibilité de s'affranchir pour des questions d'argent et d'obligations (Harris, 2013). En effet, le quotidien de la plupart des jeunes rencontrés se résumait à leurs familles, leurs écoles ou leur travail et une ou deux activités de loisir à Verviers. Comme Harris (2013) l'explique, les jeunes provenant de familles ou de quartiers défavorisés avec pas ou peu de perspectives hors de leur ville, peuvent développer un sentiment d'appartenance très fort pour leur quartier.

Nous avons pu effectivement relever des sentiments positifs par rapport à Verviers chez certains jeunes. Il faut cependant rester prudent, car comme Harris (2013) l'explique, les jeunes vivant dans des quartiers défavorisés auront tendance à embellir la réalité de leur ville pour développer un sentiment d'appartenance à cette ville, mais aussi pour éviter la honte d'habiter dans un endroit non désirable. En effet, tous les jeunes rencontrés ne vivent pas dans des quartiers défavorisés, mais l'image extérieure de Verviers est plutôt négative. Le chômage est assez élevé et il y a une paupérisation du centre (Plan local d'intégration Verviers-Dison, 2012). En outre, depuis longtemps, Verviers est considérée comme une plaque tournante du terrorisme (Dahmen, 2008; Grosjean, 2016).

En dépit de la mauvaise réputation de Verviers, beaucoup de jeunes ont dépeint Verviers positivement sans toutefois exagérer, conscients des mauvais côtés de leur ville. Premièrement, lorsque les jeunes décrivent leur ville, l'architecture et l'histoire industrielle glorieuse de Verviers reviennent souvent comme étant des points positifs. Verviers est représentée comme étant une belle ville, avec des monuments importants au niveau du patrimoine. La plupart des jeunes ont aussi expliqué qu'ils étaient attachés à cette ville, parce qu'ils y ont grandi et y ont toujours habité. La plupart ont répondu qu'ils se sentaient chez eux à Verviers, que c'était leur ville. Nous pouvons également relever des caractéristiques plutôt banales comme le fait que Verviers soit une ville paisible et calme.

La plupart des jeunes rencontrés sont conscients de la mauvaise réputation que Verviers a, certains voient cette réputation comme juste et d'autres comme erronée. Les jeunes rencontrés à la mosquée étaient conscients de cette réputation, comme Gauthier : « L'image, elle est très loin de l'image qu'on lui donne. C'est une ville très calme et que moi ça m'a jamais posé problème en fait. J'ai toujours

marché sainement dans la rue, sans problème en fait. Mais après voila, c'est juste l'image en fait qui est vraiment à l'opposé pour moi ». Gauthier attribue la mauvaise réputation extérieure de Verviers au fait que ces personnes ne connaissent pas Verviers, ne la fréquentent pas. Clara confirme cette mauvaise réputation par une anecdote : « Ben moi quand j'arrive à l'école, je suis à l'école à Liège, on me dit 'Ah voilà Clara, la dangereuse de Verviers !'. Alors que surtout moi je suis une gentille. C'est l'image que les gens ont. Quand y'a eu le truc rue de la colline, mon dieu les messages que j'ai reçus ... j'ai pas reçu de messages des gens de Verviers, alors que nous sommes les premiers concernés. J'ai reçu des messages des gens de Liège [...]. Franchement, c'est marrant de voir ce que les gens pensent à l'extérieur, alors qu'on est tous ici, on vit bien ».

A côté de ces représentations, la plupart ont identifié une ou plusieurs problématique(s) à Verviers qui ne relève(nt) pas pour eux d'une simple réputation, mais d'une réalité. Le sentiment que Verviers a changé ces dernières années est très présent chez les jeunes rencontrés. Ils parlent d'avant, où Verviers était plus animé avec plus de vie. Aujourd'hui, ils se représentent Verviers comme une ville morte et triste qui se paupérise, où il n'y a plus beaucoup de magasins, où il n'y a pas grand-chose à faire. Le manque d'infrastructures mises à disposition des jeunes est aussi pointé du doigt.

Ce sentiment d'une ville qui se vide, s'appauvrit, où il n'y a plus grand-chose à faire n'est pas qu'un sentiment, c'est une réalité. En effet, comme nous l'avons expliqué plus haut, la ville se paupérise, les magasins ferment dans le centre tandis que de grandes enseignes ont fleuri un peu en retrait, faisant concurrence aux magasins du centre (Dumoulin, 2016 ; Lorent & Padoan, 2016 ; Plan local d'intégration Verviers-Dison, 2012). Aucun des jeunes n'a attribué ce changement à la surreprésentation des personnes étrangères dans le centre-ville (Gsir & Mandin, 2012). Tout au plus, ils déploraient ce constat sans l'associer au changement de Verviers. Il est possible que ce soit dû à un biais de désirabilité et que sachant que leur interlocutrice était étudiante en sociologie des migrations, les jeunes n'osaient pas émettre des critiques négatives à l'encontre des personnes étrangères ou d'origine étrangère. Cependant, il est intéressant de noter que le déclin de la ville n'est pas d'emblée associé aux étrangers, même si c'est quelque chose qui revient souvent dans les conversations de comptoir. En réalité, peu de jeunes ont pu expliquer pourquoi un tel changement s'est produit. Deux d'entre eux seulement ont pointé comme raison une mauvaise gestion politique de la ville.

Finalement, les jeunes restent attachés à Verviers. Cela confirme ce qui a été dit plus haut : malgré l'importance des nouvelles technologies et moyens de communication, les jeunes ont besoin de pouvoir se rattacher à un endroit particulier (Harris, 2013 ; Nayak, 2003 ; Abbott-Chapman & Robertson, 2001). Cependant, certains gardent un ressentiment à voir leur ville peu à peu s'éteindre.

2.1.2 Le consensus communautaire

Après avoir vu l'impact du contexte socio-économique sur la représentation que les jeunes se font de leur ville, penchons-nous maintenant sur l'impact de ce contexte sur les relations interculturelles que les jeunes entretiennent dans la ville.

A. Le consensus au sein de la ville

Il est important de différencier le fait de fréquenter les personnes de son quartier ou de sa ville et le fait de partager, ensemble, les mêmes valeurs et les mêmes objectifs (Harris, 2013). En effet, les jeunes ont rapporté à la fois des anecdotes conflictuelles qu'ils avaient pu vivre ou auxquelles ils avaient assisté, mais ils ont aussi fait part de différentes formes d'expressions identifiables au sein de la ville que ce soit au niveau religieux, artistique, politique ou même civique.

Les différentes activités dans lesquelles les jeunes peuvent s'engager à Verviers confirment la construction de la communauté, non pas comme ensemble cohérent partageant les mêmes valeurs, mais plutôt comme une diversité de formes d'engagement au niveau local (Harris, 2013). Les jeunes de la mosquée Assahaba ont la possibilité de participer à plusieurs activités organisées par le CECIV. Le projet citoyen qui a été créé par les jeunes de la mosquée est ouvert à tous et n'est pas affilié à une religion. Il est divisé en plusieurs projets qui vont du potager communautaire, pour les amoureux de la terre, aux cafés-débats pour une meilleure communication. Il y a également la maison des jeunes des Récollets qui aide les jeunes à créer des rampes de skateboard, à produire leur propre musique, met à disposition une salle pour un groupe de filles qui souhaitent faire du lap dance, etc. La maison des jeunes de Hodimont offre également aux jeunes la possibilité de se réunir, de faire du break dance, de la boxe, etc. Il y a également plusieurs unités scoutes à Verviers, dont une créée récemment, qui est de confession musulmane.

B. Le consensus dans le quartier

Plutôt que de se référer à un consensus supposé être partagé par l'ensemble des communautés culturelles qui existent à Verviers, les exemples donnés par les jeunes quant à leurs communautés s'ancrent dans le réel de leur quotidien : « Si par exemple il y a une personne qui a besoin d'aide, on l'aidera toujours. Maintenant on ne se connaît pas tous. [...] C'est surtout entre voisins, ça marche pas mal. Par exemple, moi, ma voisine, je vais pas être là pendant trois jours, je vais lui dire de promener le chien, elle va promener le chien. Fin c'est des bêtises mais c'est des petits services comme ça. Ou même, je vais marcher, c'est loin à pied parce que y'a jamais de bus. Ils vont me voir marcher, ben ceux de la rue souvent, ils s'arrêtent et me chargent » (Lucie). Un autre exemple nous est donné par Marc : « Fin la plupart du voisinage je veux dire, on s'entend tous bien même si on n'est pas tous ... pour reprendre

le début de la conversation, les nationalités ... fin on est plein de nationalités différentes et on s'entend tous bien. Donc c'est vraiment un quartier que j'aime bien ». Se rendre service, partager des choses entre individus de générations et d'origines culturelles différentes ne requièrent pas pour ces jeunes d'avoir la même vision de la vie. Ces relations permettent de développer un vivre ensemble sans toutefois prétendre à un consensus (Harris, 2013). Comme Wise (2007) l'explique, les dons ou les gestes d'attention sont en quelques sortes une partie inaliénable de l'individu, qui lorsqu'ils sont donnés, sont chargés d'histoire personnelle, de représentation de la relation en jeu, de signification culturelle. Ce type d'échange permet, au fur et à mesure, d'aboutir à des relations sociales équilibrées, peu importe l'âge, la culture, le genre, le milieu socio-économique etc. (Wise, 2007).

Ces relations se jouent à un niveau très local (Harris, 2013), c'est pourquoi ça se passe d'une autre manière pour d'autres jeunes. En effet, il existe dans certains quartiers du centre de Verviers, un phénomène d'exode urbain. Beaucoup de personnes vivant dans ces quartiers de Verviers, qu'elles soient étrangères ou qu'elles fassent partie de la population majoritaire d'origine belge, déménagent vers la périphérie quand elles en ont les moyens (Gsir & Mandin, 2012). Elles sont alors souvent remplacées par des personnes étrangères, nouvellement arrivées sur le territoire. Le problème pour les jeunes habitant ces quartiers, c'est que des liens sociaux amicaux ne peuvent plus s'établir entre les résidents d'un même quartier ou d'une même rue (Harris, 2013). C'est ce que déplore Charline : « Avant, il y avait une forte majorité de familles italiennes, de familles marocaines et je pense que les gens ont toujours bien ... enfin, les gens vivaient toujours bien, c'était un quartier où voilà ... on s'entend bien, les gens, enfin, je parle surtout de ma rue. Les gens s'entendent bien, partagent des choses ... Il y a même des anciens voisins à nous qui ont déménagé il y a 5 ans qui viennent toujours nous rendre visite. Il y a vraiment ... c'est un quartier très chouette, convivial je vais dire. Et mais c'est vrai que le quartier a changé dernièrement là où je vis. Parce que la ville de Verviers a racheté une partie des bâtiments et ils ont fait des logements sociaux. Des logements sociaux où il y a des nouveaux venus et ces logements sociaux sont à durée déterminée, donc c'est souvent ... donc des familles qui arrivent qui doivent rester 2-3 mois et qui repartent. Le fait qu'on voit toujours des gens qu'on ne connaît pas nécessairement arriver dans le quartier, ou plutôt dans ma rue, ben certains de mes voisins le vivent comme de l'insécurité. Parce que ben voilà, ils se disent : « Ben ça change tout le temps, on a à peine le temps de connaître le voisin qu'il y en a d'autres qui arrivent » ».

Les relations d'échange de dons ou de services permettent de créer une certaine confiance entre deux personnes de cultures différentes (Wise, 2007). Sans la possibilité de pouvoir développer des relations sociales multiculturelles équilibrées, les personnes vivant dans ces quartiers peuvent ressentir un manque de confiance et un certain malaise. La même remarque est exprimée par Anne lorsque je lui demande de décrire son quartier : « Il a beaucoup changé, je vais parler plutôt de ma ruelle que d'un quartier puisque c'est le centre-ville ... Euh les populations ont changé, il y a les ancêtres comme nous,

parce que je vis chez ma mère. Donc c'est vraiment là où je vivais depuis que je suis petite depuis l'âge de 2 ans. Il y a les ancêtres de la rue là, on se connaît tous bien et puis ceux qui sont partis, qui ont fait place à de nouvelles personnes et là, par contre, ça change souvent, on ne se connaît plus trop entre voisins. Mais sinon c'est une rue plutôt paisible, c'est un cul-de-sac donc il n'y a pas trop de mouvements et voilà ... ». Elle expliquera ensuite qu'il n'y a plus de voisins réguliers et que ce changement fréquent rend difficile la création de liens. Quand bien même ces deux filles déplorent le fait que les gens de leurs quartiers ne se connaissent plus, elles ne se sentent pas pour autant en insécurité. Elles qualifient leurs quartiers de paisible, « Mais sinon c'est un bon quartier, c'est un chouette quartier » (Charline).

Ces jeunes filles se sentent à l'aise dans leur quartier sans pour autant créer de liens plus profonds avec leurs voisins. Elles mettent l'accent sur l'absence de conflit dans leurs quartiers et à la fois sur la diversité culturelle qui le compose. Cependant, elles reconnaissent que les gens ne se connaissent plus beaucoup, que chacun reste dans son coin et s'occupe de ses affaires sans se mêler les uns aux autres. Pourtant, elles ne perçoivent pas cette situation comme une entrave au vivre ensemble ou génératrice de tensions. C'est ce que Tonkiss (2003) appelle « l'indifférence éthique à la diversité » (Tonkiss, 2003, p.300). Cela signifie que dans la vie quotidienne, les gens vont avoir tendance à être indifférent à la différence et percevoir la diversité culturelle comme banale et ordinaire. Chacun peut alors vaquer à ses activités sans être dérangé par ce qu'il renvoie aux autres : sa différence culturelle. Les gens vivent alors côte à côte, comme dans les quartiers d'Anne et Charline, au lieu de vivre face à face. Charline et Anne expliquent que cette façon de vivre côte à côte n'est pas toujours agréable puisque cela peut générer un certain malaise. Cependant, cela ne les empêche pas de trouver leurs quartiers paisibles. Vivre côte à côte, comme l'explique Tonkiss (2003, p.309) : « si ce n'est pas toujours particulièrement agréable, ce n'est pas nécessairement hostile¹⁶ ». Cette manière de cohabiter sans se mêler les uns aux autres, tout en vivant de manière paisible, peut très bien fonctionner si chacun reconnaît le droit aux autres d'être là sans être dérangé (Tonkiss, 2003). Parfois, vivre avec la différence signifie : « accepter la dissociation comme relation sociale, valoriser la faiblesse même des liens faibles¹⁷ » (Tonkiss, 2003, p.303).

En fonction des quartiers donc, il y a des liens intergénérationnels et interculturels, comme pour Lucie et Marc, sans que l'entière du voisinage ne partage les mêmes valeurs et un même consensus. A côté de cela, il existe aussi des quartiers où les liens s'effritent peu à peu, dû aux fréquents déménagements. Ces deux exemples vont à l'encontre de ce qu'on se représente généralement d'une communauté idéale et pourtant ça fonctionne : « Ce sont des formes de construction d'une communauté non gérées, et dans une certaine mesure ingérables, qui permettent aux gens de partager et de négocier

¹⁶ Traduction libre. Version originale : « if it is not always especially companionable, is not necessarily hostile ».

¹⁷ Traduction libre. Version originale : « accepting dissociation as a social relation, valorizing the very weakness of weak ties ».

l'espace et de reconnaître les uns et les autres comme des membres de cet espace, sans demande d'accord, de proximité ou d'affiliations¹⁸ » (Harris, 2013, p.99).

C. La volonté de communiquer.

Il persiste cependant une volonté de communiquer, de négocier. Les jeunes que j'ai pu rencontrer ont fait part de leur désir de s'ouvrir à la diversité, de partager des avis, sans pour autant être d'accord sur tout. Harris (2013) note que les jeunes vivent positivement leur expérience quotidienne dans leur environnement local lorsqu'ils peuvent discuter, négocier et être traités comme ayant le droit d'être là et cela même si ces échanges aboutissent à de l'indifférence ou des conflits. Quand Clara parle du projet citoyen, elle explique : « Le problème aussi c'est un manque de communication. Et je pense que les speed dating, c'est ça qui fait que tous ensemble à une table on peut parler et se connaître. Je pense qu'on a vraiment besoin de ça dans la société maintenant. Je parle en tant que convertie, je vois bien comment mes parents ne pensent pas comme moi, c'est parce qu'ils ne connaissent pas et y'a un manque de communication et je pense que voilà. Donc si je devais choisir c'était speed dating aussi ». Ce que Clara soulève ici, ce n'est pas d'arriver à un consensus ou une relation sans conflit. Elle explique d'ailleurs par après que tout le monde a un point de vue différent et qu'on ne peut pas être d'accord sur tout. Cependant, elle différencie le point de vue et l'entente : « Mais on peut s'entendre quand même ». L'objectif alors est d'arriver à une situation où chacun arrive à se parler, à débattre de manière productive, à se comprendre sans pour autant être d'accord. Paul confirme lui aussi le manque de communication à Verviers : « Vraiment pour décrire Verviers en une phrase, je dirai plutôt 'c'est le village dont les villageois s'ignorent un petit peu'. C'est-à-dire que tout le monde vit chez soi et personne ne sort pour toquer à la porte de l'autre. Et les seuls espaces que ce soit d'interculturalité ... Et même à ce niveau là, c'est souvent les mêmes personnes qui viennent se rencontrer aux mêmes évènements ».

Pour exemplifier le fait qu'il aimerait avoir plus de possibilités de donner son avis, de le remettre en question, d'argumenter, Louis explique : « Ben simplement ça pourrait être une musique. J'ai un ami, il aime bien un artiste hardcore, par exemple, et il est persuadé que ce DJ-là, c'est le meilleur. Et genre, il veut pas écouter d'autres sons pour pouvoir comparer et même pouvoir critiquer et donner son avis ». Le but pour tous ces jeunes n'est pas d'être d'accord mais d'avoir un esprit ouvert face à la différence. Amin (2002) explique en effet que des échanges interculturels significatifs ne sauraient se produire qu'entre individus qui se considèrent comme égaux. L'égalité, dans ce cas, ne veut pas dire absence de conflit ou création d'un accord. Le but est simplement de pouvoir débattre et échanger, ce qui permettra à chacun de sortir enrichi de cet échange. La difficulté, ici, sera de pouvoir organiser des échanges entre individus qui se considèrent comme égaux :

¹⁸ Traduction libre. Version originale : « They are unmanaged, and to some extent unmanageable, forms of community building that allow people to share and negotiate space and recognise one another as members of that space, with no other demands for agreement, closure or affiliations ».

« Sans une politique effective du racisme, sans des sanctions judiciaires, institutionnelles et informelles contre la haine raciale et culturelle, sans une culture publique qui arrête de considérer les minorités comme des invités [...] et sans une meilleure représentation et une meilleure influence des minorités ethniques dans les organisations dominantes, les inégalités ethniques [...] ne seront pas attaquées¹⁹ » (Amin, 2002, p.973).

Finalement, aucun jeune ne nous a dit se sentir en insécurité dans son quartier, tous le décrivent d'une manière positive, sinon banale. Cependant, beaucoup d'entre eux ont soulevé le fait qu'il y avait un manque de communication, un manque d'ouverture et de connaissance de l'autre culturellement différent. Le but n'est pas le consensus, ils sont conscients que tout le monde ne peut pas être d'accord, le but est simplement de se comprendre. On voit ici comment le contexte de Verviers, avec son centre-ville qui se paupérise et qui ne permet plus de rassembler les individus de toute la ville, influence la représentation que les jeunes ont des relations interculturelles qui se produisent dans leur ville. Pour eux, il n'y a pas assez de possibilité pour créer des relations interculturelles au sein de leur ville. Comme Luc le dit quand il explique ce qu'il faudrait changer : « L'entre connaissance, parce que comme elle disait un petit peu, manque de communication. Il y a beaucoup d'individualisme, forcément avec la société qui évolue maintenant, on nous a ... on est trop dans une idéologie où chacun pour soi et Dieu pour tous, pour le dire. Chacun vit dans son petit cocon, il s'occupe de ses petits problèmes et ... quand tu vois les médias, ben je trouve que ça nous abrutit beaucoup aussi. Dès que t'apportes un peu de nuance, ben les gens ils sont vite 'Attention, il a un double discours, attention à un tel'. Donc c'est pour ça que l'entre connaissance, je pense que ça peut jouer beaucoup dans la société. Se connaître, faire ensemble ».

Ce qui est intéressant ici, c'est que certains jeunes souhaiteraient une meilleure communication entre les différentes communautés culturelles présentes à Verviers quand, d'un autre côté, d'autres jeunes ont développé une indifférence éthique à la diversité (Tonkiss, 2003) qui les amène à expliquer qu'ils ne sont pas vraiment dérangés par le fait de ne pas développer des liens interculturels avec leurs voisins. Il y a donc, à la fois une complaisance dans l'indifférence et une volonté de changement pour arriver à une meilleure communication.

2.1.3 Les endroits propices aux relations interculturelles

Amin (2002) remet en question l'utopie qu'est la cohésion communautaire et les valeurs communes dans des villes qui sont fragmentées et déchirées par les problèmes socio-économiques,

¹⁹ Traduction libre. Version originale : « without effective policing of racism, without string legal, institutional, and informal sanctions against racial and cultural hatred, without a public culture that stops bracketing minorities as guests [...] and without better minority ethnic representation and influence in mainstream organisations, the ethnic inequality [...] will not be tackled ».

comme Verviers. A la place d'essayer de faire d'une ville fragmentée un tout uni, il préconise plutôt les initiatives qui permettent de créer des espaces où différents publics culturels se mélangent et permettent un enrichissement mutuel. Ces espaces permettent une ouverture, des rencontres avec les autres vus comme des égaux et ils remettent en cause l'acceptation répandue que les identités sont fixes (Amin, 2002). Selon Amin (2002), les espaces idéaux pour une meilleure compréhension interculturelle sont des espaces où les négociations sont inévitables et obligatoires comme, par exemple, dans les écoles, les lieux de travail, les clubs de sport etc. Cependant, il n'existe pas de cadre tout fait pour parvenir à des échanges pacifiques et interculturels. En réalité, cela dépend du contexte et de l'esprit des personnes en présence (Amin, 2002).

Il y a plusieurs endroits que les jeunes ont l'habitude de fréquenter et où ils se sentent à l'aise à Verviers. Se promener en ville, faire les magasins, les cafés (principalement les 2 cafés du centre), aller à la Mosquée, les scouts, le cinéma, aller faire du sport au stade, se retrouver à la MJ. Ces lieux rentrent donc dans la définition des espaces propices aux relations interculturelles d'Amin (2002). Cependant, il n'y a pas un réel sentiment d'appartenance chez ces jeunes pour un endroit spécifique de Verviers. Pour ce qui est d'aller faire un tour en ville, faire les magasins ou aller boire un verre dans un café, les jeunes ont expliqué qu'il y avait un manque de choix. Il y a effectivement des magasins, mais le tour est vite fait : « Ouais le shopping qu'on fait en 1 heure que c'est fini quoi » (Carole). D'autres ont rapporté qu'il n'y avait que deux ou trois cafés et que ça limitait le choix. En réalité, pour la plupart de ces jeunes, il n'y a rien à faire en ville, il n'y a plus d'animation, plus de vie et donc pas de possibilité de créer des relations interculturelles.

Ce manque d'endroits à investir fait que peu de jeunes ont expliqué qu'il y avait un endroit spécifique à Verviers qu'ils fréquentaient régulièrement et auquel ils se sentaient appartenir. Plusieurs ont même expliqué qu'ils préféraient passer du temps à Liège ou à Bruxelles. La comparaison de Verviers avec Liège ou Bruxelles est une comparaison récurrente chez les jeunes pour pointer le manque d'endroits dans lesquels ils peuvent se retrouver. Harris (2013) note l'importance chez les jeunes de pouvoir investir un espace, un endroit dans la ville où ils pourraient faire « leurs trucs », sans pour autant être étiquetés comme un danger. Il est intéressant ici de faire le parallèle avec les jeunes skateurs de Verviers. Les plus anciens, dont les éducateurs de la maison des jeunes, ont expliqué qu'avant, les jeunes faisaient du skate sur les parkings ou dans la rue. De ce fait, ils étaient souvent jetés par la police et mal vus par le voisinage. Ces jeunes se sont alors tournés vers la maison des jeunes et ils ont pu construire un skate park. Depuis quelques années maintenant, un contest de skate est organisé par la maison des jeunes, une fois par an, pour permettre à ces jeunes de pratiquer leur sport. Cependant, certains d'entre eux ont expliqué que ce skate park était éphémère puisqu'il n'est mis sur pied qu'une fois l'année et qu'ils se font toujours jeter par la police lorsqu'ils s'entraînent en rue. Ils sont obligés de se déplacer ailleurs s'ils veulent réellement s'entraîner.

Selon Cahill (2000), l'identité des jeunes se construit dans des endroits spécifiques, en fonction des opportunités et des expériences possibles dans le contexte de ces endroits. Les jeunes ont besoin d'endroits à investir, à explorer et découvrir, où ils pourront prendre des risques en toute sécurité. Le manque d'endroits spécifiques à investir pour les jeunes pourrait entraver le développement de leur créativité et de leur identité (Cahill, 2000). Puisque ces jeunes ont un manque d'endroits à investir à Verviers, leur identité ne se construit pas (ou moins bien) dans l'environnement physique de Verviers. On peut lier cela au fait qu'aucun de ces jeunes n'a dit être Verviétois lorsqu'il leur a été demandé de définir leur identité. Verviers n'est donc pas une ville qui offre beaucoup de possibilités aux jeunes d'investir des endroits propices aux relations interculturelles.

Il existe donc plusieurs endroits à Verviers qui peuvent permettre aux jeunes de développer des relations interculturelles, cependant ils se font de plus en plus rares, c'est ce qui fait que de plus en plus de jeunes ont expliqué ne pas sortir beaucoup de chez eux ou alors sortir dans une autre ville que Verviers. À côté des endroits que les jeunes aiment fréquenter, il y a des endroits que les jeunes évitent car ils se sentent en insécurité. Étonnement, peu de personnes ont dit se sentir en insécurité à Verviers et si c'était le cas, ils n'attribuaient pas cette insécurité à Verviers, mais aux villes en général. Ces représentations de peu d'endroits dangereux par les jeunes sont pertinentes avec l'analyse de Cahill (2000) qui explique que les jeunes auront moins tendance à se représenter leur environnement comme dangereux grâce aux « street literacies » (Cahill, 2000, p.2) qu'ils développent. Ces street literacies sont une manière de décoder l'environnement qui nous entoure. Cela permet de développer des pratiques en adéquation avec les individus qui se trouvent dans l'espace que l'on traverse, bien que ces pratiques paraissent inconscientes (Cahill, 2000). Une pratique courante consiste à éviter certains endroits. Les endroits insécurisants que les jeunes évitent, sont associés avec le deal de drogue. L'heure à laquelle les jeunes se déplacent en ville est également importante dans leur sentiment de sécurité, plusieurs ont dit que la nuit ça devenait dangereux.

Plus précisément, 2 quartiers et un endroit (le trou) ont été précisés comme étant dangereux. Les jeunes les qualifiaient de dangereux à cause de la petite criminalité, comme le deal de drogue et les bagarres entre différentes communautés ethniques. Cependant, ces jeunes ont expliqué que quand bien même la réputation de ces 2 quartiers était mauvaise, jamais ils n'avaient eu de problème en y passant. Il y a donc un sentiment d'insécurité dû aux « on-dit », sans que cela ne se justifie dans la réalité.

Avec l'émergence des nouvelles technologies, des moyens de communication en temps réel sont apparus. Cela permet de garder des liens avec des personnes qui vivent parfois très loin de chez nous. À côté de l'importance de pouvoir investir un endroit local, les jeunes sont aussi liés à des proches à travers le monde. Leur sentiment d'appartenance et leurs relations interculturelles ne se résument donc pas toujours à une communauté et à un endroit spécifique (Harris, 2013). Harris (2013) explique que le

monde des jeunes n'est plus seulement réduit aux lieux qu'ils fréquentent quotidiennement, mais qu'il s'étend au-delà, grâce aux médias et réseaux sociaux. Cela facilite alors la construction d'identités plurielles (Harris, 2013). On peut observer cette connexion hors des frontières culturelles belges sur les réseaux sociaux.

Les jeunes ont en effet expliqué qu'ils utilisaient beaucoup Facebook, Whatsapp, Viber, etc. pour garder contact avec des proches vivant dans un autre pays : « Et alors au Maroc j'ai des amis, notamment dans le nord du Maroc parce que j'avais passé quelques mois là-bas dans la famille éloignée de mon mari. Mais j'avais eu tellement des liens forts que toujours maintenant, whatsapp viber, on se parle beaucoup » (Anne). Ces réseaux sociaux permettent à ces jeunes de s'exprimer et de créer des liens sociaux (Harris, Wyn & Younes, 2010). Carole, qui est née en Iran, garde également toujours des contacts grâce à internet avec ses proches en Iran. Charline garde également contact avec sa famille, répartie entre le Maroc, l'Allemagne, la France et l'Espagne. On peut observer sur Facebook que certains jeunes d'origine étrangère postent régulièrement des articles ou des photos sur leur pays d'origine, comme Carole qui vante, par exemple, la manière de s'habiller plus « classe » des femmes iraniennes. Internet est en fait un moyen pour ces jeunes de donner vie aux différentes communautés culturelles auxquelles ils appartiennent parce que dans la vie réelle, ils n'ont pas les moyens de le faire (Harris, Wyn & Younes, 2010). Ce qu'il faut voir à travers ces liens transnationaux, c'est que : « les connexions virtuelles se produisent en même temps que les négociations locales de l'appartenance pour façonner le sens que les jeunes ont de la multiplicité des communautés²⁰ » (Harris, 2013, p.109). Ces liens transnationaux ne remplacent pas les liens à la communauté physique et locale, mais il y a une interaction et une influence réciproque. L'appartenance d'un jeune aux communautés culturelles locales et globales et les liens qu'il y crée sont donc complexes (Harris, 2013). Il n'est donc pas étonnant de voir que certains jeunes ont du mal à se définir, ou répondent qu'ils se voient citoyens du monde avant tout. Ici, les relations interculturelles influencent la manière dont les jeunes vont se définir. Lorsque j'ai demandé à Noémie ce qu'elle rajouterait ou enlèverait de sa carte d'identité : « Ben on vient de Belgique, oui, qu'on soit né ici aussi. Mais qu'on sache aussi d'où ceux avant nous viennent aussi quoi ». Pour ces jeunes, il n'y a pas de contradiction à s'identifier à plusieurs communautés culturelles (Harris, 2013).

²⁰ Traduction libre. Version originale : « virtual connections work alongside local negotiations of belonging to shape young people's sense of the multiplicity of community ».

2.2 Les représentations des jeunes de la diversité culturelle dans les relations interculturelles quotidiennes qu'ils développent

Les relations interculturelles chez les jeunes ne sont pas seulement locales, elles se développent également globalement grâce aux nouvelles technologies. Verviers a un contexte particulier qui provoque une volonté de plus de communication chez les jeunes. En même temps, dans certains quartiers, ce contexte particulier a fini par produire une indifférence éthique à la diversité (Tonkiss, 2003) qui ne permet pas de créer des liens interculturels mais qui n'empêche pas la cohabitation pacifique entre les différentes communautés culturelles. Dans cette partie, nous analyserons les représentations que les jeunes se font des relations interculturelles qu'ils développent pour voir si la différence culturelle joue un rôle influent dans ces relations ou si au contraire, elle passe inaperçue.

La diversité culturelle ne doit pas seulement être considérée comme une série de cultures au sein d'une même société, venant de différents pays et ayant des frontières bien définies entre elles. La diversité culturelle renvoie aussi aux différentes manières de s'adapter et de se mélanger au sein de la population majoritaire, dans des contextes sociaux et économiques particuliers (Noble, 2011). Dans ces contextes particuliers, la différence culturelle sert souvent de base pour l'inclusion ou l'exclusion de certaines catégories de la population et c'est dans les relations locales quotidiennes que l'inclusion et l'exclusion deviennent visibles (Maira, 2009). Dans cette partie, nous verrons comment les jeunes de différentes origines se rencontrent et construisent des relations interculturelles significatives dans leur vie quotidienne et locale. Nous verrons également ce qui ressort de ces relations quotidiennes interculturelles, que ce soit positif ou négatif.

2.2.1. La diversité culturelle en tant que banalité

Dans cette partie, il est question d'investiguer la diversité culturelle dans les relations quotidiennes des jeunes. On s'intéressera à rendre compte de ce qu'il ressort lorsque les jeunes d'origines culturelles différentes se rencontrent dans la vie de tous les jours. Même si dans les médias et dans les discours politiques, la problématique de l'intégration des différentes communautés culturelles est un débat récurrent, on pourrait dire que chez les jeunes, la diversité fait partie de leur quotidien, qu'elle est banale et normale (Harris, 2013). En effet, lors des entretiens, les jeunes ne parlaient pas spontanément de la diversité culturelle qu'ils côtoient pourtant quotidiennement. Pour eux, la diversité est normale si bien qu'ils ne ressentaient pas le besoin de la décrire ou de mettre l'accent dessus. Pour qu'ils en parlent, il fallait poser des questions plus précises afin qu'ils expliquent alors leurs relations interculturelles. Comme Harris (2013) l'explique : « enquêter sur la mixité, c'est rendre leur expérience sociale routinière de la diversité exotique, potentiellement problématique et la transformer en un objet

de gestion et de surveillance²¹ » (Harris, 2013, p.42). On peut clairement identifier cette interrogation et cette incompréhension relatives aux questions sur les relations interculturelles par la réponse d'Ariane :

« Etudiante : Est-ce qu'il y a quelque chose qui est difficile quand on vit, quand on côtoie plein de personnes avec des cultures différentes ?

Ariane : Par rapport à ... ?

Etudiante : Par rapport à leur origine, leur culture ... ?

Ariane : Non, au contraire, moi ça me cultive [...] ».

Alors que la difficulté de vivre avec des personnes de cultures différentes est clairement citée dans la question, Ariane répond spontanément « Par rapport à ... ? », ce qui montre qu'elle ne voit pas, à première vue, ce qui pourrait être difficile quand on vit avec des personnes de cultures différentes et pense donc que la question n'est pas finie. Rencontrer la diversité culturelle fait partie, pour ces jeunes, de leur routine ; ils ne peuvent l'éviter. C'est quelque chose qui leur semble tellement normal, qu'ils ont parfois du mal à saisir le sens et l'objectif de la question. Cette banalité de la différence culturelle a pu également être observée. Quand nous nous sommes rendus au projet citoyen²², une jeune musulmane d'origine étrangère est spontanément venue nous trouver et elle a commencé à discuter sur la raison pour laquelle nous nous trouvions là. Cette jeune fille n'est pas venue nous trouver dans le but d'avoir un échange interculturel. Pendant toute la durée de la conversation, il n'a jamais été question de mettre l'accent sur la différence de nos cultures et lors de cet échange, il n'y avait rien de gênant dans la différence culturelle qu'il y avait entre nous.

Ce qu'il ressort alors, c'est que l'origine culturelle de la personne avec qui les jeunes entretiennent des relations, n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est de pouvoir partager et échanger des idées dans le respect de l'autre. Un échange avec un jeune sur ses activités de loisir reflète bien la banalité de ses relations interculturelles :

« Etudiante : Est-ce que t'as des amis par exemple d'origine différente ?

Louis : Ah qui font du skate ?

Etudiante : Oui

Louis : Oui oui ! Il y a un Vietnamien ... Fin c'est le seul en fait. J'ai jamais ... j'ai jamais fait vraiment attention en fait.

Etudiante : Pour toi ça n'a pas vraiment d'importance en fait ?

Louis : Non ... »

²¹ Traduction libre. Version originale : « To inquire into mix is to make their routine social experience of diversity exotic, potentially problematic and an object of surveillance and management ».

²² Op. cit. p. 14 (note bas de page n°11).

Louis dit qu'il ne fait pas attention à la diversité culturelle lorsqu'il est question de faire du skate avec des amis ou des connaissances. Cet échange montre que la diversité culturelle n'est pas une donnée que les jeunes remarquent, c'est quelque chose de banal, qui fait partie de la routine. Comme Louis l'expliquera plus tard : « Ben en fait, quand je vois la personne ... C'est pas qu'elle soit Belge ou pas Belge, quand je vois que la personne se prend un peu trop haut, s'y croit trop, ben directement ça va me bloquer, donc même pas la peine de parler avec ». Le critère retenu ici pour créer des liens ne serait pas l'origine de la personne, mais bien son caractère et sa personnalité. Cela a été confirmé par d'autres jeunes qui expliquaient qu'ils restaient avec leurs amis avant tout pour passer du bon temps, rigoler et non pour s'enrichir d'une autre culture, même s'ils expliquaient que c'était une des conséquences avantageuses d'avoir des amis de cultures différentes. On pourrait cependant penser que Louis dit cela car il n'est en réalité pas vraiment confronté à la mixité et que de ce fait, il ne peut la remarquer. Lors du concours de skate réalisé par la Maison des jeunes des Récollets le 14 mai 2016, Louis était présent et n'avait effectivement pas menti : il y avait plusieurs jeunes et notamment des jeunes d'origines culturelles différentes rassemblés pour faire du skate ou pour passer du bon temps entre amis. Le principal pour Louis, c'est de venir voir ce concours, faire quelques photos et s'amuser avec ses amis. La diversité culturelle n'est qu'une donnée parmi d'autres qui n'est ni embellie, ni contestée ; elle est là, c'est tout.

Cependant, cette différence occultée par certains jeunes est parfois réifiée lors des activités qui promeuvent le vivre ensemble dans la différence. En effet, plusieurs activités à Verviers sont organisées dans le but de promouvoir les rencontres et les échanges entre personnes de différentes cultures²³. Or, comme l'explique Amin (2002), si l'on veut arriver à des relations d'échange significatives qui permettent de dépasser les préjugés négatifs à l'égard d'un groupe culturel, les personnes de différentes origines doivent tenter d'atteindre un objectif commun sans que la diversité ne soit directement visée dans cet objectif. L'aboutissement à des échanges significatifs entre individus de différentes origines culturelles doit être une des conséquences de ce que les individus vont produire ensemble, mais ça ne doit pas être le but premier. Réunir des personnes pour qu'elles créent quelque chose ensemble doit avoir un autre but que l'aboutissement à des relations pacifiques entre individus de différentes origines culturelles, sinon cela risque justement de ne pas aboutir aux relations souhaitées (Amin, 2002).

Les jeunes sont généralement plus familiers à la diversité culturelle que les plus âgés. Ils vivent dans un monde de plus en plus globalisé où les transports se sont développés et sont devenus peu coûteux, où les nouvelles technologies leur permettent d'avoir accès à des informations qui viennent du

²³ Par exemple, la quinzaine citoyenne, qui se déroule en mai, a pour but de promouvoir les échanges des populations des différents quartiers de Verviers mais aussi d'améliorer le vivre ensemble entre individus de cultures différentes (<http://www.deboutcitoyen.be/programme/quinzaine-de-la-citoyennet%C3%A9>, consulté le 27/07/2016). Il y a également eu le « festival libertad » dont l'objectif était de promouvoir la diversité et de lutter contre le racisme (<http://www.festival-libertad.be/>, consulté le 27/07/2016).

monde entier. Tout cela contribue à diffuser la diversité culturelle et à la rendre plus proche du quotidien des jeunes. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas de tensions ou de conflits liés à cette diversité culturelle, mais sans essentialiser les générations, la diversité culturelle sera moins vite vue comme anormale et indésirable chez les jeunes que chez les plus âgés (Harris, 2013). Les jeunes ne recherchent pas forcément la diversité. Le quotidien des jeunes dans la ville de Verviers est par essence multiculturel, la diversité est là et ils n'ont pas d'autre choix que de vivre avec. Ils ne glorifient pas la diversité, c'est simplement une caractéristique de leur quotidien qui n'a pas plus d'importance qu'une autre : « Mes amis ce qui est très marrant, c'est qu'aucune de nous ne se ressemble et souvent on se fait la réflexion de se demander pourquoi on est amie. C'est des profils complètement différents. Par exemple, moi je suis Musulmane, je suis voilée, je suis la seule du groupe. Il y a une autre une Belge autochtone si je puis dire, une bonne vivante aussi. C'est peut-être cela qui nous relie que l'on soit des bonnes vivantes. Il y a une Espagnole, enfin une d'origine espagnole. Il y a une autre jeune fille à moitié Marocaine, à moitié Belge. Il y en a une qui travaille pas, qui est étudiante, l'autre qui est instit maternelle, moi qui suis formatrice, une autre qui est caissière... Donc voilà, c'est des profils franchement différents, même dans nos caractères ... ». Ce qui relie les jeunes et qui les fait passer au-dessus de la différence, c'est le fait de s'entendre, comme ici, Anne, qui explique que ce qui les relie, c'est le fait d'être de bonnes vivantes. Le fait qu'Anne et son groupe d'amies se demandent pourquoi elles sont devenues amies montre bien que la diversité culturelle n'est pas un critère déterminant pour créer des liens. Ces jeunes n'ont pas besoin de se ressembler et de penser la même chose pour pouvoir être amis.

Amin (2002) explique que les espaces idéaux pour une meilleure compréhension interculturelle sont des espaces où les négociations sont inévitables et obligatoires, comme par exemple, dans les écoles, les lieux de travail, les clubs de sport, etc. Amin (2002) affirme que le simple contact n'est pas suffisant : il faut échanger, discuter et ces interactions doivent être quotidiennes pour dépasser les préjugés négatifs. Il explique qu'un simple contact quotidien entre minorités et majorités n'est pas suffisant pour un échange interculturel et qu'il peut même établir des attitudes et pratiques négatives à l'égard de l'autre qui peuvent être difficiles à changer. Le seul moyen de permettre des échanges interculturels, c'est d'obliger les gens à sortir de leur quotidien de simple contact pour les installer dans un autre quotidien qui implique des négociations et des échanges interculturels. Dans ces espaces, les échanges interculturels fonctionnent car les gens de cultures différentes sont mis dans une nouvelle situation où ils sont contraints d'interagir avec les autres. En réalité, on met les gens dans des situations de « déstabilisation culturelle » (Amin, 2002, p.970) qui leur permettent de casser leurs préjugés et opinions. Il insiste sur le fait que ces échanges interculturels ne doivent pas être organisés dans ce but ; les interactions interculturelles doivent être construites sans que les participants aient conscience qu'ils construisent effectivement ce type d'interactions. Les lieux où ces jeunes d'origines différentes s'engagent, doivent être neutres. À ce titre, les clubs de sport ou de musique sont un bon exemple. En effet, s'ils regroupent des personnes d'origine et de culture différentes, ils peuvent contribuer à créer

des échanges interculturels : les individus doivent collaborer activement pour permettre le succès de ces clubs (Amin, 2002). Cette occultation de la différence culturelle pour arriver à un objectif commun est présente dans le discours de Jean lorsqu'il parle de son ancien club de basket :

« Etudiante : Là, dans tes amis ou dans le groupe d'amis que t'avais dans tes sports et tout ça, est-ce qu'il y a des gens de culture différente ?

Jean : Oui

Etudiante : ça se passait bien ?

Jean : Franchement, comme si y'avait pas de différence. Je sais pas pourquoi, parce qu'on était tous mélangés, et y'avait pas ... chacun n'avait pas ses potes de dehors, on était vraiment une équipe de basket, on faisait pas de différence en fait.

Etudiante : ça n'avait pas d'importance ?

Jean : Franchement non. »

Comme l'explique Jean, ils étaient une équipe de basket avant de percevoir les différences culturelles de chacun. Dans ce cas-ci, la diversité n'est pas source de tensions, mais elle n'est pas non plus glorifiée. En réalité, Jean et les autres jeunes du club de basket vont occulter leurs différences culturelles pour créer une équipe de basket à part entière, sans laisser quelqu'un de côté. S'ils avaient des préjugés négatifs concernant la culture de l'une ou l'autre personne du groupe, ils ont dû les dépasser pour collaborer ensemble à la réussite de l'équipe. Cependant, comme l'explique Amin (2002), il est important que ces clubs soient réellement interculturels et qu'ils ne reproduisent pas une ségrégation entre la population majoritaire et les minorités culturelles. C'est pourtant ce que l'on peut observer à Verviers où les clubs de foot, par exemple, regroupent plus ou moins de personnes de minorités culturelles en fonction du quartier où ils sont établis. Par ailleurs, il y a eu la création d'une unité de scouts musulmans, réservée aux filles, alors qu'il existait déjà plusieurs unités scoutistes sur Verviers ou sur le pourtour. Ces unités scoutistes ne sont pas non plus très diversifiées, à l'image des clubs de foot. Finalement, il existe deux maisons de jeunes à Verviers, et bien que les animateurs expliquent que les activités proposées sont différentes et que chacune attire donc un public différent, on peut observer qu'il n'y a quasi exclusivement que des jeunes d'origine étrangère à celle d'Hodimont, tandis qu'à celle des Récollets, ce sont les jeunes d'origine belge qui sont les plus nombreux.

On peut rapprocher cette représentation banale de la diversité culturelle avec ce que l'on peut appeler une indifférence éthique à la diversité (Harris, 2013 ; Tonkiss, 2003). Cette indifférence à la diversité est le fait que les jeunes peuvent se sentir à l'aise en fréquentant des personnes de culture différente, sans pour autant chercher à découvrir la culture de cette autre personne. Jean exprime bien cette indifférence à la culture des autres et de leurs modes de vie :

« Etudiante : Tu trouves que c'est une richesse d'avoir des amis ... t'apprends à les connaître, leur culture, les manières de penser ?

Jean : Leur culture ... non franchement je connais pas grand-chose. La fille que vous avez vue tantôt, Iranienne, ben sa culture j'en sais presque rien et mes amis marocains non plus.

Etudiante : C'est juste t'es là avec eux pour rigoler et boire un verre ?

Jean : Ouais ... non pas vraiment autre chose plus profond comme leur culture et tout ça. »

Le concept d'indifférence éthique à la diversité est notamment développé par Tonkiss (2003). Cette dernière soutient que dans la vie quotidienne, lorsque les gens se retrouvent au sein d'une communauté (à la fois au niveau social et spatial), ils vont adopter un comportement d'ignorance et d'indifférence face à la diversité. Elle utilise le mot éthique dans le sens où ce comportement a pour objectif le respect de l'autre. En effet, lorsqu'une personne relègue au niveau de l'invisible une autre personne différente ou étrangère, elle lui offre en quelque sorte le droit à la vie privée, le droit d'être seule, de ne pas être dérangée. La diversité rencontrée quotidiennement est alors perçue comme ordinaire, banale ; elle passe inaperçue. Cette indifférence à la différence permet une certaine sécurité et une certaine liberté : « Ne pas interagir avec les autres, dans ce sens, devient une condition primaire à la vie sociale urbaine, assurant le calme individuel avec une relative paix sociale²⁴ » (Tonkiss, 2003, p.300). Même si Tonkiss (2003) parle de l'indifférence à la diversité dans des interactions quotidiennes plus impersonnelles, on peut néanmoins utiliser ce concept à des relations plus intimes. Dans ses fréquentations, Jean préfère reléguer ce qui concerne la culture à la sphère privée. Il ne s'intéresse pas à la culture de ses connaissances car cette différence lui apparaît sans intérêt et elle n'a pas lieu d'être lorsqu'il sort avec ses amis. Cette manière de voir les choses montre une fois de plus que les jeunes ont tendance à occulter la différence culturelle. Cela n'est pas la problématique la plus importante à laquelle ils font face dans leur quotidien. La différence culturelle est secondaire dans leurs relations quotidiennes et leurs discours représentent bien cette banalité de la diversité pour les jeunes. Jean dira plus loin :

« Etudiante : Par rapport aux gens que tu côtoies, si eux sont croyants, ça te pose un problème ou t'en parles pas ?

Jean : Non pas du tout, y'en a certains dont un en particulier qui lui, il abuse trop, il est trop sur ça, donc on le charrie un peu. Mais sinon je crois que la religion, ça doit rester privé, c'est pas quelque chose qu'on doit crier sur tous les toits, ça doit rester privé. »

Cette manière d'accepter la différence en l'ignorant aurait tendance, selon Tonkiss (2003), à favoriser la tolérance et une vision relativiste de la différence. Cette façon de vivre côte à côte et non pas face à face peut ne pas être vue comme agréable, mais elle n'est en tout cas pas nuisible (Tonkiss,

²⁴ Traduction libre. Version originale : « Not interacting with others in this sens becomes a primary condition for urban social life, securing individual calm together with relative social peace ».

2003). Il faut cependant être prudent lorsqu'on parle de tolérance. En effet, favoriser la tolérance, ce n'est pas favoriser le respect. Celui qui tolère est dans une position de force : c'est la population majoritaire qui a le pouvoir de choisir si elle veut tolérer ou pas, autrement dit, si elle facilite ou entrave l'intégration de ces individus considérés comme étrangers (Harris, 2013). Valentine (2008) nous met en garde sur les rencontres où la tolérance est présente. Selon lui, la tolérance ne veut pas dire respect mutuel mais représente plutôt une relation inégalitaire de pouvoir : « c'est une courtoisie qu'un groupe dominant ou privilégié a le pouvoir d'étendre ou de refuser aux autres²⁵ » (Valentine, 2008, p.329). Tolérer quelqu'un, c'est le privilège d'une personne qui est dans une position supérieure à un autre. Être toléré, c'est accepté que l'on soit inférieur. L'important alors est de se poser la question de qui a le privilège de pouvoir tolérer ou non quelqu'un. En effet, il est possible de rester courtois en public et de laisser aller ses préjugés négatifs une fois que l'on se trouve dans la sphère privée, là où la loi n'aurait jamais aucun effet (Valentine, 2008). Il est donc important ici de noter que ce n'est pas parce que les jeunes vivent quotidiennement avec la diversité et qu'ils la perçoivent comme banale ou normale, qu'ils vont avoir des attitudes et des préjugés positifs à l'égard de cette diversité culturelle. En effet, tolérer la diversité quotidiennement, ce n'est pas forcément la respecter. Cependant, dans ce cas-ci, cette banalisation de la diversité culturelle ne semble pas générer de tension. C'est un exemple qui montre que l'on peut se fréquenter et s'apprécier sans qu'il y ait un mélange de cultures (Tonkiss, 2003). Cela permet à Jean de conserver ses amitiés sans se quereller sur des questions délicates qui relèvent, selon lui, de la vie privée.

2.2.2. La diversité culturelle désirée

Les relations interculturelles font partie du quotidien de ces jeunes. La plupart d'entre eux ont affirmé avoir plusieurs amis ou connaissances d'origines différentes qu'ils fréquentaient. En réalité, lorsqu'il était demandé aux jeunes de décrire leurs amis, ils décrivaient d'abord la relation qu'ils avaient avec ces derniers : pourquoi ils s'entendaient bien, ce qu'ils faisaient ensemble, etc. Ce n'est que lorsqu'ils devaient dire s'ils avaient des amis d'origines différentes qu'ils venaient à parler de la diversité culturelle. Cela indique que cette diversité a tellement peu d'influence dans leurs vies qu'elle ne vaut pas la peine d'être mentionnée.

Cependant, lorsqu'il est demandé aux jeunes si la diversité culturelle est un avantage ou un inconvénient dans leur quotidien, c'est toujours un avantage : « Oui, c'est un énorme avantage je trouve. Nos discussions sont toujours riches. Lorsqu'on fait des activités, pareil, chacun amène sa vision des choses, ses idées, ce qui ne peut qu'améliorer la chose » (Manon). Sans pour autant glorifier cette diversité, la plupart des jeunes la voient comme une richesse. Certains jeunes, ont même expliqué qu'il

²⁵ Traduction libre. Version originale : « it is a courtesy that a dominant or privileged group has the power to extend to, or withhold from, others ».

faudrait redistribuer la population à Verviers de sorte qu'il y ait une diversité culturelle dans chaque quartier, expliquant que des quartiers avec uniquement des étrangers ou uniquement des Belges n'étaient pas souhaitables. Louis l'explique, en parlant des étrangers : « Je pense que ça a été fait comme ça, mais je trouve ça dommage. Tandis que s'ils habitaient comme nous dans les rues de Stembert ... Fin je pense que les gens auraient un autre jugement sur les étrangers ». Lucie mentionne également : « Par rapport aux étrangers, arrêter de leur laisser les quartiers qu'à eux, les mettre un peu partout. Fin, les étaler j'ai envie de dire, pas les mettre que dans un quartier parce qu'après ça fait vraiment, les gens ils veulent plus aller dans ce quartier-là [...] C'est comme si nous on nous laissait un quartier qu'avec des Belges, fin je sais pas, ça le fait pas moi je trouve. Les Belges, au final ils ont des a priori. Une fois qu'il commencera à connaître des personnes, par exemple entre voisins des choses comme ça. Ça passerait peut être déjà mieux, ça ferait plus de contact social ».

Cette volonté de plus de diversité peut paraître étonnante. Ce discours est tenu dans un contexte particulier : à Verviers, il y a une surreprésentation des personnes d'origine belge/européenne sur le pourtour et une surreprésentation des personnes étrangères/d'origine étrangère dans le centre. Quand bien même ces jeunes veulent réellement ou non plus de diversité dans leur quartier, ce discours est intéressant dans le sens où il représente la manière dont le manque de différence est appréhendé (Back, 1996). Les jeunes associent ici le manque de diversité culturelle avec les préjugés que les Belges entretiennent sur les étrangers. Selon eux, moins il y a de relations interculturelles, plus il y aura de préjugés négatifs sur la culture de l'autre. Ils associent également le manque de diversité avec des actes de délinquance, comme Louis en parlant des étrangers :

« Louis : Parce que je pense que les enfermer comme ça, ça les pousse à devenir ... ben les gens qui tournent mal, ben je pense que ça les pousse à devenir comme ça en étant enfermé de leur côté.

Etudiante : Et le fait pour toi de rester comme ça entre étrangers etc. ça pousse les gens à devenir ... à faire des crimes, mais à être un peu, tourner un peu mal quoi.

Louis : Ben ... souvent on prend, fin moi je trouve par exemple que les gens ... fin qu'il y a certains groupes qui montrent qu'ils sont ... fin on voit qu'ils viennent de leur côté, qu'ils sont pas du tout adaptés, que comme ça ils croient que eux ils sont tout permis. Par exemple, ils se permettent de dire des choses et que si nous on leur répond en disant que c'est pas normal, ben c'est fini ils vont directement vouloir nous casser la figure. Oui il y a des groupes comme ça, on le voit directement, même pas besoin de leur parler, on le voit ».

La diversité est donc préférée à la fois pour éviter les préjugés mais aussi pour éviter le repli sur soi et les comportements déviants. Les relations interculturelles ne sont pas craintes, au contraire c'est le manque de diversité qui est craint.

Ce manque de diversité a pu effectivement être observé en pratique. Le centre-ville de Verviers est assez diversifié en termes d'origine culturelle des personnes rencontrées en se promenant. Des personnes d'origine européenne et d'origine africaine/nord-africaine se promènent ensemble. Cette mixité est également présente dans les différents groupes de jeunes que nous avons pu croiser. Cependant, lorsqu'on s'éloigne du centre, la diversité diminue. Dans le quartier de Hodimont par exemple, la plupart des personnes croisées étaient des personnes d'origine africaine ou nord africaine, et pour la plupart des hommes. Une fois que l'on remonte vers Stembert ou Heusy, la population visible est d'origine européenne. Le contexte géographique de Verviers joue donc un rôle dans les expériences que les jeunes font des préjugés et des conflits, qu'ils attribuent à un trop peu de mixité.

2.2.3. La diversité culturelle en tant que richesse

Même si les jeunes ne choisissent pas leurs amis pour s'enrichir d'une autre culture, ils évoquent cet aspect pour exprimer les avantages d'une amitié interculturelle. Les interactions interculturelles des jeunes de Verviers interrogés étaient banales, mais la plupart d'entre eux étaient d'accord pour dire que ces interactions quotidiennes permettaient une ouverture à la diversité culturelle. Les bienfaits apportés par les relations interculturelles chez les jeunes sont plutôt de l'ordre de ce que l'on peut appeler le multiculturalisme soft, c'est-à-dire que ce type de multiculturalisme permet aux gens de s'ouvrir à d'autres cultures via la nourriture, la musique, le style vestimentaire, etc. mais sans remettre en question la position des minorités culturelles au sein de la société (Martiniello, 2011). Cependant, comme l'explique Harris (2009), la consommation de la culture populaire reste la forme d'échanges multiculturels la plus accessible pour les jeunes. Parmi les réponses données par les jeunes interrogés, ce qui revient le plus souvent comme consommation d'une autre culture est la nourriture, la religion et l'apprentissage d'une autre langue. Une jeune a également parlé de sa participation à un mariage d'une autre culture : « J'ai été, il n'y a pas longtemps, à un mariage somalien. Alors là, ça a été une totale découverte. C'est vraiment le fait de découvrir l'autre et de se dire "ha ben voila, dans leur pays ça ne se passe pas comme nous". Il y a des trucs, c'est vraiment une totale découverte et je ne sais pas comment expliquer, c'est vraiment ... Il y a des choses qui nous surprennent. Des choses, on se dit "ben en fait c'est comme nous", je sais pas, c'est vraiment ça, c'est découvrir l'autre qui est vraiment intéressant » (Charline). Charline soulève deux éléments intéressants : d'un côté, elle explique que ce mariage somalien ne se déroule pas de la même manière que les mariages auxquels elle a l'habitude d'assister et de l'autre côté, elle explique que ce mariage n'est pas différent de ce qu'elle connaît. En réalité, elle découvre à la fois une nouvelle tradition culturelle qui la surprend et elle se rend compte que ce qui se fait ailleurs est assez proche de ce qui se fait chez elle. Apprendre à connaître d'autres personnes avec une culture différente, c'est se rendre compte, pour Charline, que la différence culturelle n'est pas si importante que ça.

Ce qui ressort dans les discours des jeunes sur leur consommation d'une autre culture, c'est la découverte d'une autre nourriture, d'une autre langue, d'une autre manière de faire les choses, qui est vécu comme avantageux. La culture populaire permet d'avoir accès à d'autres cultures facilement et de manière quotidienne, surtout pour les jeunes qui n'ont pas beaucoup de possibilités de se déplacer en dehors de leur espace local. Consommer la culture populaire, c'est un moyen accessible pour les jeunes de s'ouvrir à d'autres cultures et de confronter leurs préjugés à la réalité. C'est d'abord dans l'univers de la culture populaire que les jeunes peuvent se confronter à d'autres cultures (Harris, 2009). Il est donc important de prendre en compte cet aspect du quotidien des jeunes et de ne pas dévaloriser leurs consommations de culture populaire. En effet, leur ouverture à la différence est enlisée dans leurs expériences quotidiennes ; ce n'est pas quelque chose d'exotique qu'ils regardent de loin, de manière détachée. Les jeunes vivent et ressentent la différence quotidiennement : « [L'ouverture à la différence] se fonde dans l'affect et dans la personne, plutôt dans le détachement intellectuel, et elle se produit dans les foyers ordinaires des quartiers ouvriers²⁶ » (Harris, 2013, p.52).

Beaucoup de jeunes font l'expérience d'une autre culture via la nourriture. Louis explique : « Par exemple, mon ami tchéchène, j'allais chez lui et je découvrais ce qu'il mangeait en Tchétchénie, c'était franchement super bon. Et lui venait chez moi, je lui faisais manger ce qu'on mangeait en Europe. Donc oui, on faisait des trucs comme ça ». Ce qui est intéressant ici, c'est la réciprocité de la découverte d'une autre culture via la nourriture. Noémie entretient également avec son amie des échanges interculturels : « par exemple ma copine elle est témoin de Jéhovah, elle me dit « ah ben non, chez nous on a ça » et moi j'ai ça et on s'échange des trucs. Elle m'a même proposé de venir un dimanche voir leurs réunions. Voilà, ça pause pas de problème ». Chez Noémie, tout comme chez Louis, il y a la découverte d'une autre culture et des échanges interculturels réciproques se produisent sans qu'il n'y ait de craintes quant à la possibilité de perdre leurs héritages culturels propres lors de leur engagement culturel (Ahmad Ali, 2008). Wise (2007) développe le concept de « *quotidian transversality* » (Wise, 2007, p.2) qui reflète ces situations quotidiennes où des liens sociaux sont créés et reproduits à travers des échanges interculturels, ce qui permet aux individus de s'ouvrir et de remodeler leurs identités. Elle s'intéresse aux façons dont les dons lient les gens ensemble malgré leurs différences culturelles. Lorsqu'elle parle d'échanges interculturels, elle parle de don. Elle argumente que la circulation des dons permet la reconnaissance des liens sociaux et permet de conserver des relations sociales équilibrées. Lors de ses recherches dans la ville d'Ashfield en Australie, elle observe effectivement qu'il y a des échanges de fruits, légumes, épices, etc. entre voisins proches, de culture différente. Selon elle, ces dons sont en quelque sorte une partie inaliénable de la personne et lorsqu'ils sont donnés ou échangés, ils sont chargés d'histoires personnelles, de sens culturel. Ces dons

²⁶ Traduction libre. Version originale : « [Openness to difference] is grounded in affect and embodiment rather than intellectual detachment and occurs in ordinary homes in working-class neighbourhood ».

représentent la relation en jeu. Dans un échange comme celui de Louis ou de Noémie, ce qui est important n'est pas de rendre l'équivalent de ce qui a été reçu, mais il doit y avoir une réciprocité. L'avantage de cette réciprocité, c'est que cela permet de rendre les frontières plus fluides. Les identités culturelles des personnes peuvent alors être déconstruites et reconstruites. Ces échanges permettent également de faire confiance à l'autre, au-delà de sa différence culturelle. Ainsi, les individus peuvent étendre ce qu'ils ont appris de l'autre dans leur milieu local à tous les autres individus en général (Wise, 2007).

Il faut cependant être prudent avec ce type de conclusion sur les échanges interculturels. En effet, les jeunes peuvent avoir des relations amicales avec d'autres individus de culture différente, ils peuvent découvrir cette culture, mais ce n'est pas pour autant qu'ils vont étendre leur respect pour cette personne à l'ensemble du groupe culturel qu'elle représente. Opérer cet élargissement du respect pour une personne à l'ensemble du groupe qu'elle représente est très difficile (Matejskova & Helga, 2011; Valentine, 2008; Wise, 2007). En effet, Valentine (2008) note que lors d'un échange positif avec une personne ayant une culture différente, cette dernière est considérée comme un individu à part entière. Lorsque l'échange interculturel est vécu négativement, la personne avec qui l'échange se déroule sera considérée comme l'incarnation des caractéristiques de son groupe d'appartenance. Il faut donc être prudent lorsque les jeunes expliquent qu'ils ont des amitiés de différentes cultures. Ce n'est pas forcément pour cela qu'ils seront respectueux face à l'ensemble du groupe culturel de leurs fréquentations. En parlant avec les jeunes, tous entretenaient des relations interculturelles quotidiennes et la plupart voyaient cela positivement. Néanmoins, certains jeunes expliquaient qu'il faudrait fermer les frontières lorsqu'ils devaient dire ce qui était le plus gros problème en Belgique selon eux. Nous avons là un exemple qui montre que des contacts individuels avec une personne d'une origine culturelle différente ne permettent pas d'étendre le respect développé dans cette relation au groupe culturel en entier.

2.2.4. L'ouverture à la diversité culturelle

Dans cette partie, nous allons aborder les façons dont les jeunes ont relaté leur ouverture à la diversité. Pour les jeunes rencontrés, cette ouverture se produit dans la vie de tous les jours, de manière anodine. Beaucoup d'entre eux ont parlé de la diversité comme une richesse et des raisons pour lesquelles il serait dommage de ne rester « qu'entre Belges » ou « qu'entre étrangers ». Toutefois, certains d'entre eux émettaient plutôt ce type de discours par biais de désirabilité, puisqu'ils ne semblaient pas tous avoir beaucoup d'amis de cultures différentes. Plus particulièrement deux jeunes ont parlé de leur expérience dans une école où la concentration en élèves d'origine belge était plus forte et où ils se sont sentis plus à l'aise que dans l'école qu'ils fréquentaient avant, plus concentrée en élèves d'origines culturelles étrangères. Voici ce que Carole raconte :

« Carole : Ben je me suis beaucoup adaptée surtout depuis que je suis venue à Notre Dame, parce qu'à Saint Michel, j'étais beaucoup avec ceux de mon entourage. Il y avait beaucoup d'Iraniens à Saint Michel. Fin, beaucoup c'était plus mes cousins et cousines. Et quand je suis venue ici, je me suis adaptée, il y a beaucoup de trucs que j'ai appris sur la culture belge, que je ne connaissais pas avant.

Etudiante : Comme quoi ?

Carole : Déjà il y a ... Je crois que c'est en décembre, j'ai eu un stage. Fin ma journée de présentation de stage et je savais pas que c'était une raclette. J'ai mangé une raclette.

Etudiante : C'était bon ?

Carole : Oui.

Etudiante : Donc des trucs comme ça ?

Carole : Oui, c'est des petits trucs que j'ai appris ici.

Etudiante : Donc c'est en changeant d'école que tu ...

Carole : Oui sur la manière de penser aussi, des gens d'ici.

Etudiante : Comme quoi par exemple ?

Carole : Disons qu'à Saint Michel, ils étaient plus coincés, plus enfermés sur eux. Alors que ici, ils parlent de tout, il n'y a pas de soucis du tout ».

Un témoignage similaire est celui de Paul, originaire de Macédoine, qui explique qu'avant d'arriver à Notre Dame, il était dans une école avec une forte concentration d'élèves d'origine étrangère, ce qui lui donnait une sensation « d'école ghetto ». Il exprime également les tensions entre professeurs et élèves parce que ces derniers étaient issus de minorités culturelles et que cela causait de l'incompréhension chez les professeurs. Ce sentiment positif que ces jeunes ressentent vis-à-vis de la même école, parce que cette dernière est moins concentrée en population étrangère est intéressant. On peut voir que l'école peut, pour certains jeunes, permettre une ouverture à la différence culturelle. Nous ne sommes pas ici dans une dynamique stéréotypée où c'est la population majoritaire qui s'ouvre généreusement aux minorités culturelles. Nous sommes face à un processus qui n'est pas préparé et mis en œuvre de manière consciente. Cette ouverture se produit de manière banale et locale (Harris, 2013). Elle génère également des sentiments positifs chez ces jeunes, qui ont tous deux exprimé qu'ils se sentaient mieux dans cette école. L'ouverture à la diversité culturelle est donc dans ce cas banale, locale et réellement vécue : elle produit des sentiments au contraire du « détachement intellectuel » à la diversité (Harris, 2013, p.52).

Il est apparu dans les rencontres avec les jeunes de Verviers qu'une jeune fille, à travers son travail, tentait de faciliter l'intégration des personnes à qui elle apprend le français. Ce sont des personnes étrangères qui ne savent pas ou pas bien parler français. Anne explique qu'elle ne fait pas que leur apprendre à parler français, mais elle leur apprend aussi les us et coutumes en Belgique : « Et je n'ai

que des musulmanes, donc ça c'est particulier, je ne m'attendais pas du tout à ça, ce qui est bien c'est que le fait que moi-même je sois musulmane et que je leur parle de traditions, de coutumes qu'il y a ici en Belgique, ben finalement ça passe mieux. On va revenir à la chandeleur, mais je leur ai parlé de la chandeleur, etc. que c'était une fête chrétienne tatatitata et ça leur fait bizarre, mais moins parce que ça vient de moi ... donc je peux comprendre qu'elles comprennent pas telle ou telle chose et le fait que ma mère soit Belge et que moi-même je vis ces traditions ... Je te dis, ma mère elle fait des crêpes, on la laisse sécher pendant un an sur l'armoire, ben ça leur semble moins différent, moins loin. Elles se disent ben finalement, Anne, qui me ressemble, qui croit en la même chose que nous, ben elle vit ça aussi. Et là c'est la chandeleur mais ça a été pareil pour les cartes de vœux de Noël et j'essaye toujours quand il y a des sujets comme ça sur les traditions et cultures ... euh coutumes pardon, de trouver ce qui me ressemble, ce qui est ressemblant. Comme pour les cartes de vœux finalement, le message qu'on voulait faire passer, c'est qu'on leur souhaite du bien, une bonne année et une bonne santé. Que ce soit Noël, que ce soit Jésus ou pas, c'est pas vraiment ça le point fondamental mais plus souhaiter du bien à son prochain. Donc, voilà j'essaye d'avoir cette approche culturelle, essayer de trouver les points qui sont rassembleurs et ça fait partie des choses que j'apprécie énormément dans mon métier et je me sens utile à ce niveau là ».

On pourrait qualifier Anne de « transversal enablers » (Wise, 2007, p.4) au sens où Wise (2007) l'entend. Ce sont des personnes capables, dans leur espace local, de sortir de leur routine confortable pour créer des liens avec des personnes de culture différente. Ces personnes sont capables de repérer les orientations culturelles des autres personnes avec lesquelles elles sont en contact, ce qui permet de mieux aborder les échanges. Wise (2007) donne par exemple le fait d'essayer d'apprendre à dire bonjour dans le langage de l'autre et de se mettre ainsi dans une relation d'égal à égal et d'éviter le paternalisme. Ce qui est intéressant ici, c'est que Wise (2007) explique que dans ses recherches, tous les transversal enablers qu'elle a observés, étaient des femmes plus âgées. Or, ici, nous sommes face à une jeune femme qui prend très à cœur ce rôle. Elle prend plaisir à pouvoir aider les autres à participer à leur nouvelle société. Cette volonté de faire le lien entre la société belge et la culture des étrangères à qui elle apprend le français est facilitée parce qu'elle-même a certains traits de sa culture qui sont communs avec celle de ses apprenantes. Le fait d'être musulmane mais d'avoir une mère chrétienne aide Anne dans son rôle de transversal enablers : elle parvient à trouver des points communs entre les deux religions et les deux cultures pour permettre à ses apprenantes de se sentir plus proches de la culture belge. Ce qui est également intéressant chez Anne, c'est qu'elle est une jeune femme musulmane, d'origine marocaine. Elle fait donc partie d'un groupe qui est souvent vu en Europe comme ayant des difficultés à s'intégrer (Collins & Reid, 2009 ; Dreby & Foner, 2011 ; Harris, 2013, p.24 & 69 ; Maira, 2009, p.228). Par ses actes, elle montre au contraire, que sa position lui permet de favoriser les échanges entre population minoritaire et majoritaire.

2.2.5. Les conflits liés à la diversité culturelle

A. Les bagarres

A côté de ces relations interculturelles qui se produisent quotidiennement, il est important de s'intéresser aux relations interculturelles qui se passent moins bien. En effet, l'approche du multiculturalisme quotidien analyse la différence culturelle en tant que ressource mais aussi en tant que contrainte. Tout ne se passe pas toujours bien pour les jeunes interrogés lorsque leurs relations sont interculturelles. Bien qu'il existe, comme on l'a vu, une banalisation de la diversité au niveau local dans la vie quotidienne des jeunes de Verviers, cette dernière ne peut être idéalisée. S'il existe une banalisation de la diversité, elle est toujours relative et contingente et ne promet pas un changement du système général (Maira, 2009). Analyser les problèmes auxquels les jeunes font face lorsqu'ils s'engagent dans des échanges interculturels permet de révéler les tensions et les relations de pouvoir en jeu dans la société (Harris, 2009). Le racisme est un fait quotidien qu'il ne faut pas omettre d'analyser. Les discours dominants sur le vivre ensemble promeuvent l'absence de conflit pour que la société fonctionne. Or, ce qui est surtout important pour les jeunes, c'est de pouvoir communiquer sur ce qui pose problème et crée des tensions (Harris, 2009). Comme Louis le dit clairement, peu importe la culture de la personne en face : « J'ai besoin de pouvoir parler à quelqu'un qui pourrait argumenter, par exemple donner son avis, le remettre en question ». Amin (2002) confirme cela en expliquant que ce qui est important pour aboutir à des échanges multiculturels productifs, c'est que les personnes en présence puissent débattre et échanger en tant qu'égaux. L'important donc est que les personnes dans la relation se reconnaissent en tant qu'égaux, il n'est pas nécessaire d'être d'accord, simplement de pouvoir débattre. Comme on l'a vu, beaucoup de jeunes entretiennent des relations quotidiennes multiculturelles banales et paisibles. Cela n'empêche pas le fait qu'il existe aussi des sentiments de stress, de peur, de tension à l'égard d'autres groupes culturels.

Comme l'explique Harris (2013), les jeunes sont vus dans le discours dominant soit comme étant l'espoir d'un avenir meilleur ou à l'inverse, comme étant ce qui va affaiblir la société et la plonger dans le néant. La réalité évidemment n'est ni l'un ni l'autre, elle se situe entre les deux, elle est changeante et ambiguë (Harris, 2013). S'il y a des inquiétudes vis-à-vis des jeunes dans le discours public, il y en a encore plus sur les jeunes d'origine étrangère. Ces derniers sont non seulement considérés comme ne pouvant s'adapter au mode de vie occidental, mais ils sont également perçus comme une menace aux valeurs qui fondent nos sociétés occidentales, d'autant plus lorsqu'ils sont musulmans (Collins & Reid, 2009). L'approche du multiculturalisme quotidien nous impose de regarder de plus près ces représentations et pratiques locales pour mieux appréhender cette dichotomie dans le

discours sur la jeunesse²⁷ (Harris, 2013). Nous faisons ici l'hypothèse que, de la même manière que pour les relations interculturelles quotidiennes chez les jeunes, les conflits culturels ne représentent pas quelque chose d'important et d'omniprésent dans la vie des jeunes de Verviers.

Il faut premièrement souligner l'étonnement et la difficulté des jeunes à parler de conflits entre groupes culturels de jeunes. Certains ont relaté quelques bagarres, mais rien de récurrent. Les jeunes sont conscients que l'image de leur ville n'est pas positive et depuis la fusillade en janvier 2015, c'est même l'image d'une ville violente qui ressort dans le discours public : « Ben moi quand j'arrive à l'école, je suis à l'école à Liège, on me dit « Ah voila Clara, la dangereuse de Verviers ! », alors que surtout moi je suis une gentille. C'est l'image que les gens ont » (Clara). Il est difficile de prouver qu'il y a bel et bien peu de conflits à Verviers, mais il est compréhensible que ces jeunes veulent se distancer de cette image qui pèse sur leur ville et donc sur leur vie (Harris, 2013).

Dans les récits de conflits entre jeunes, ce sont les garçons seulement qui ont avoué avoir déjà fait l'expérience de bagarres ou de provocations. Louis associe la violence avec le fait de rester entre jeunes de même culture, Marc explique que c'est entre familles bien spécifiques de Verviers qu'il y a des tensions et parfois des bagarres. Par contre, le motif d'un départ de bagarre n'est jamais culturel, c'est pour se donner un air supérieur ou pour des raisons sans importance : « ça peut partir pour un regard, ou même une personne qui dirait « ta gueule » sans faire exprès, ben hop ça peut partir aussi comme ça » (Louis). Cependant, même si le motif n'est pas culturel, Jean et d'autres jeunes interrogés insistent sur le fait qu'ils ne voient jamais des « noirs contre des noirs » ou des « Arabes contre des Arabes », il explique : « C'est pas raciste ni rien, c'est la réalité, c'est comme ça. C'est par exemple, mais ça c'est dans toutes les nationalités et tout ça, si un mec est tout seul, il va se taire, il va tracer sa route. Par contre à partir du moment donné où on est plusieurs, on va commencer à sortir en position de force et tout ça. Et une fois, j'ai eu une histoire, on était dans notre coin, j'étais avec deux amis. Et y'a un groupe qui sont arrivés vers nous, ils étaient tous Marocains et ils ont commencé à ... pas à vouloir raquetter ou quoi mais ... faire un petit peu les malins et tout ça, nous rabaisser et tout ça. Et puis ils disaient ... parce qu'on fumait, « Ouais donnez-nous des joints nanani nanana », et on le faisait. Et tout ça pour dire que c'était, cette situation-là je pense pas que ça serait arrivé si nous on était Marocains aussi. Je pense que c'était parce qu'on est blancs ». Cela signifie que les jeunes ne rentrent pas en conflit pour des raisons culturelles, les raisons sont aléatoires. Cependant, si l'on se réfère au discours de Jean

²⁷ Par exemple, plusieurs études sur la politique de la jeunesse ont montré l'ambivalence de la vision de la jeunesse. D'une part, les jeunes sont vus comme étant des personnes prêtes à obtenir le statut de sujet de droit et de l'autre côté, il y a l'image d'une jeunesse délinquante qu'il faut contrôler et responsabiliser. On a donc à la fois l'image de la victime et l'image du criminel (http://www.servicejeunesse.cfwb.be/index.php?eID=tx_nawsecured1&u=0&file=fileadmin/sites/sj/upload/sj_super_editor/sj_editor/documents/Publications/CFWB_Brochure_Jeunesse_A4_v16_contenu.pdf&hash=2fe8a1588979faeb368b31626e181a2dbf95d5d2, consulté le 03/06/16).

et de certains autres jeunes, les « choix des victimes » visent l'origine culturelle et donc l'ethnicité. Les bagarres se font entre groupes ethniques, c'est-à-dire qu'un groupe va choisir de se battre avec un autre groupe parce que ce dernier est catégorisé comme différent culturellement et/ou biologiquement. Peu importe que cette catégorisation soit réelle ou supposée, ou qu'elle soit revendiquée par le groupe lui-même ou imputée par d'autres (Martiniello, 2013).

Les tensions ou conflits relatés par les jeunes dépendent fortement du moment et de l'endroit où cela arrive, ils ne sont pas permanents et stables (Harris, 2013). A travers ces histoires, on peut déceler une volonté chez les jeunes hommes, par la bagarre, d'affirmer leur masculinité et leur pouvoir d'homme (Harris, 2013). Le genre, ici, vient s'entremêler avec les conflits interethniques. Même si la diversité culturelle est légèrement intriquée dans ces conflits, comme le raconte Jean, elle n'est pas déterminante. Il y a bien des tensions ou des conflits entre jeunes, mais dire que ces conflits sont principalement la conséquence de la différence culturelle et/ou ethnique n'est pas juste (Harris, 2013). Comme les jeunes, et encore plus les jeunes d'origine étrangère, sont perçus comme étant des individus à risque pour le vivre ensemble de la société, on aurait pu s'attendre à ce que les conflits entre jeunes dans la ville multiculturelle qu'est Verviers soient déterminés par la culture des jeunes. Cependant, il apparaît que la diversité culturelle n'est pas structurante ni dans les relations quotidiennes banales, ni dans les relations conflictuelles.

B. Les tensions

A côté de ces bagarres, il y a des tensions entre jeunes moins violentes. Il est arrivé à Carole d'être confrontée à un autre jeune réticent aux étrangers :

« Etudiante : Et qu'est-ce que tu dis comme ça au gens qui sont un peu, qui n'aiment pas trop les étrangers, qui sont un peu réticents ? Que tu dis c'est devenu ton meilleur ami maintenant ?
Carole : Oui, en fait on s'était disputé puis on s'est parlé grâce au prof. On s'est un peu expliqué, c'était un peu tendu pendant 2-3 semaines. Mais vu qu'il était dans ma classe, on s'est parlé, on a appris à se connaître. Et voilà, maintenant, il n'a plus de préjugés sur nous ».

Dans cet exemple, l'important n'est pas qu'il y ait eu un conflit culturel ou non. L'important, c'est que ces jeunes aient pu en parler, en débattre. L'important n'est pas d'arriver à une relation harmonieuse, même si Carole affirme que c'est ce qui en a résulté, mais de pouvoir échanger des avis (Amin, 2002). Les moyens mis en œuvre par la ville de Verviers²⁸ pour promouvoir le vivre ensemble ne sont pas forcément cohérents avec la vie des jeunes où ce qui pose problème n'est pas la

²⁸ Op. cit. p. 36.

‘sensibilisation culturelle’, mais bien la possibilité d’avoir des espaces où la communication entre personnes d’origines culturelles différentes est possible. Le mieux vivre ensemble n’est pas l’absence de conflit, car cela voudrait également dire absence d’apprentissage. Au contraire, les conflits et les tensions sont nécessaires pour vivre ensemble dans la diversité culturelle (Harris, 2013).

C. Le racisme

Lors des rencontres avec les jeunes, il est apparu que certains d’entre eux avaient déjà été confrontés au racisme. Définir le concept de racisme n’est pas chose facile. Le racisme ici sera compris comme une idéologie qui différencie et catégorise différentes communautés en fonction de leurs différences biologiques. Ces différences biologiques sont généralement associées à des préjugés négatifs à l’égard de la culture de cet autre groupe, souvent considérée comme une culture inférieure. Par ailleurs, il est intéressant de noter que la construction du racisme dépend fortement du contexte socio-économique de la région (Back, 1996). Le racisme dont les jeunes ont fait l’expérience est un racisme qui apparaît au quotidien, dans divers endroits de Verviers que les jeunes fréquentent. Il est nécessaire de distinguer ici le racisme populaire et le racisme institutionnel (Back, 1996). Le racisme populaire est celui qui est vécu au quotidien, comme dans les extraits que nous allons analyser ici. Le racisme institutionnel, lui, représente les institutions, qui par leur fonctionnement, vont contribuer à reproduire les inégalités raciales (Back, 1996). Ce dernier, même si les jeunes n’en ont pas parlé, est bien présent à Verviers. En effet, lors d’une réunion organisée par le CRVI pour introduire le déroulement d’une formation socioprofessionnelle aux personnes intéressées par cette formation, plusieurs d’entre eux ont émis des critiques du système en affirmant que les agences intérim préféreraient mettre au travail un blanc moins qualifié qu’un étranger mieux qualifié. Une des raisons pour lesquelles les jeunes n’ont pas parlé de ce type de racisme est certainement due au fait que c’est lorsqu’on entre véritablement dans la vie d’adulte que les inégalités raciales institutionnelles se font plus intenses (Back, 1996). Dans les formes de racisme auxquels les jeunes ont été confrontés, c’est leur couleur de peau et leur apparence qui sont à la base des pratiques ou des discours racistes. Par conséquent, le racisme est une expérience vécue intrinsèquement car la personne est touchée psychologiquement (Velayutham, 2007). Nous allons ici analyser trois récits relatés par trois jeunes Verviétoises pour comprendre comment le racisme est vécu par ces jeunes au quotidien.

Premier récit de Charlotte :

« La dernière fois, j’ai été chez Planet Parfum et je voulais acheter une marque de fond de teint. Et j’étais vraiment bien déçue de l’accueil et aussi la façon dont on m’a parlé. Du coup, je suis rentrée et j’ai dit ... la madame elle était en train de parler mais je voulais juste lui dire que je suis là, est-ce qu’elle peut m’aider après. Donc à la place de me dire « est-ce que vous pouvez patienter une minute

ou quoi ? », elle me fait comme ça carrément : « Tu vois pas que je suis avec des gens ? Apprenez un peu la politesse ! ». Alors que j'étais bien polie avec un sourire et je sais bien que je sais le faire, parce que je suis en tourisme, je sais comment je règle les situations avec les autres. Donc j'ai bien patienté avec un gros sourire « oui madame, désolé de vous déranger ». Mais quand même, certaine politesse avec un certain sourire qui venait du cœur, elle était bien désagréable. Elle est revenue, elle m'a vue, elle regarde comme ça, elle est repartie. C'est sa collègue qui est venue s'occuper de moi, mais je me suis pas laissé faire. Donc j'ai bien dit que cette madame n'avait rien de chaleureux et que si elle continuait à faire ça, je crois pas que d'autres gens comme moi viendront acheter ».

Il est important de savoir ici que Charlotte est une jeune fille qui porte le voile et qu'elle attribue l'attitude de la vendeuse comme étant raciste parce qu'elle porte le voile. Depuis le 11 septembre, mais aussi depuis les attentats de Charlie Hebdo et de Paris, une nouvelle catégorie identitaire est apparue et s'est renforcée. Cette dernière associe les Arabes et les musulmans au terrorisme. Cette catégorisation contribue à racialisier les musulmans. Bien qu'être musulman relève de l'ordre de la spiritualité, cela se transforme en catégorie raciale. Auparavant, l'étranger était l'Arabe ou le noir. C'est maintenant l'identité musulmane qui devient facteur d'exclusion dans nos sociétés occidentales (Maira, 2009).

Deuxième récit de Charline :

« Etudiante : Tu as des exemples ?

Charline : Oh j'ai des exemples! Alors hier, petite anecdote. Donc je suis assistante sociale ici au terrain d'aventure. J'ai été à la pharmacie à côté pour chercher des médicaments pour une famille d'immigrés. Et la dame me regarde comme ça, elle me dit, en pensant que c'était pour moi, elle me dit : "Ben j'espère que votre situation sera bientôt régularisée" en me regardant comme ça. Alors je me suis dit "oulalala qu'est-ce qu'il se passe?" J'ai dit : "Ecoutez madame, non je suis l'assistante sociale de la famille, je suis née ici, c'est pas ma situation à moi". Mais voilà, parfois c'est des choses comme ça, ou j'ai déjà été dans des services où on me parle en français petit chinois, parce qu'on a l'impression que je ne parle pas la langue, c'est plein de petits trucs comme ça. Ou oui on me dit : "Mais chez vous!" Mais chez moi où? Chez moi c'est ici. C'est plein de petites choses comme ça qui ... »

Troisième récit de Carole :

« On n'arrête pas de recevoir des messages en fait de nos voisins à cause de nos chiens. Mais notre autre voisin qui n'a pas du tout de soucis avec nous, nous a dit qu'il fait ça à chaque fois qu'il y a des étrangers ou quoi. Donc ce n'est pas la première fois et il est pas super avec les étrangers. Même sa femme, une fois, elle est tombée et on a voulu la relever. Elle a dit : « Non ca va, mon fils va venir » et tout ça ... Alors qu'on voulait juste l'aider et rien d'autre ».

On peut dire ici qu'il existe bel et bien des discriminations et des formes de racisme à Verviers dans les rencontres quotidiennes entre les jeunes d'origines culturelles étrangères et les personnes d'origine belge. Bien sûr, on ne peut pas affirmer que cela se passe tous les jours, mais cela arrive quand même de temps à autres. Ces jeunes font partie de la seconde génération ou sont arrivés en Belgique tout petits. Au fur et à mesure que cette population d'origine étrangère a vu sa situation s'améliorer et qu'elle a accepté les valeurs démocratiques et égalitaires de la société d'accueil, le racisme et la discrimination leur sont devenus inadmissibles et illégitimes. Le racisme et la discrimination contribuent à alimenter un sentiment d'injustice et de frustration chez ces jeunes (Lapeyronnie, 1987). On le ressent dans la manière dont les jeunes racontent ces histoires, l'intonation de leur voix se fait plus nerveuse. Charline expliquera, avant de raconter sa mésaventure, que ces personnes lui font sentir qu'elle n'est pas Belge alors qu'elle se sent Belge. On touche ici à son identité, à ce qu'elle est au plus profond d'elle. Par ailleurs, Charlotte raconte qu'elle ne sort presque plus de chez elle, pas seulement à cause de ses expériences du racisme, mais entre autres quand même. Cela conforte l'idée que le racisme et la discrimination sont vécus de manière intrinsèque et qu'ils influencent les sentiments de ces jeunes.

Dans les différents récits des jeunes, la personne qui est raciste envers eux est toujours plus âgée. Aucun d'eux ne m'a raconté avoir été victime de racisme d'un jeune de leur âge, même s'il est très probable que cela arrive également. Essentialiser les générations est dangereux, mais il est indéniable que les jeunes d'aujourd'hui sont plus familiers avec la différence culturelle que leurs prédécesseurs (Harris, 2009). Wise (2010) explique qu'une personne âgée aura plus de difficultés à s'adapter à un nouvel environnement diversifié culturellement car elle fera plus vite face à la nostalgie du temps passé (Wise, 2010). Il est intéressant ici de voir que le contexte historique et socio-économique de la ville peut être mis en lien avec un racisme quotidien chez les adultes. En effet, si ces derniers lient le déclin économique de la ville à l'arrivée d'étrangers, cela va favoriser l'émergence de discours ou de pratiques racistes (Back, 1996). C'est également le point de vue de Valentine (2008) qui recommande d'analyser le contexte et l'histoire des personnes, autant du côté de la minorité que de la majorité, pour comprendre comment ces sentiments d'injustice économique favorisent les préjugés négatifs à l'égard d'une population. Selon lui, il ne faut pas oublier les problèmes d'injustice et d'inégalité de pouvoir lorsqu'on parle des relations quotidiennes entre personnes de groupes ethniques différents. En effet, la compétition pour les ressources rares ainsi que les revendications de certains droits ont des effets non négligeables sur les relations entre groupes (Valentine, 2008).

Sensibiliser les gens d'une ville à la diversité culturelle ne règlera pas tout, le contexte de la ville est très important. Réduire la ségrégation à une mauvaise communication, c'est essentialiser les cultures, il faut toujours prendre en compte l'histoire de la ville (Amin, 2002). De plus, il est indéniable que les récents événements terroristes ont une influence sur la perception de la population majoritaire à l'égard des jeunes musulmans d'origine maghrébine. Pour résoudre ces problèmes de conflits culturels, Amin

(2002) préconise de créer des initiatives qui permettent de créer des espaces où différents publics culturels se mélangent et permettent un enrichissement mutuel. Pour lui, ce n'est pas grave si ce type de rencontre se termine sans solution et sans accord, le principal c'est que ces rencontres permettent une transparence entre individus différents mais égaux (Amin, 2002). Cependant, la difficulté réside bel et bien dans la capacité à avoir des échanges entre individus qui se considèrent comme égaux (Amin, 2002).

2.3 Le genre, l'âge et la religion comme variables intriquées dans les relations interculturelles

Dans cette partie, nous aborderons les problèmes auxquels les jeunes sont confrontés quotidiennement et qui ne relèvent pas directement de contacts entre cultures différentes. Les problématiques de culture, de genre, de religion et de génération s'entremêlent souvent entre elles. Cependant, on tentera de les analyser une par une, tout en n'omettant pas de pointer leurs liens. Lors de la réalisation de ce travail, il est apparu que les jeunes n'accordaient pas beaucoup d'importance à l'origine culturelle des personnes qu'ils côtoient quotidiennement. Les relations qu'ils entretiennent dans la vie de tous les jours ont tendance à occulter la diversité culturelle. Ce qui apparaît plus problématique dans la vie des jeunes Verviétois rencontrés relève d'autres variables comme le genre, la religion ou la génération. Cette multitude de variables reflète la caractéristique de nos sociétés contemporaines : elles sont super diversifiées (Vertovec, 2007). Ces dernières années, de multiples variables, qui jouent un rôle dans les relations quotidiennes des individus, se sont ajoutées à celle de la culture, si bien que l'on ne peut plus parler de diversité seulement en termes de culture (Vertovec, 2007). Cette super diversité qui caractérise nos sociétés actuelles s'est avérée être présente dans la vie des jeunes rencontrés à Verviers. Nous nous intéresserons plus particulièrement au genre, à la religion et à la génération. Nous verrons que la diversité culturelle est intriquée dans ces variables et que l'on ne peut pas réellement séparer l'une des autres.

2.3.1 La génération

L'âge est la première variable que nous analyserons. Ce travail ayant pour objet les jeunes de Verviers, il est donc intéressant de voir comment leur quotidien peut être influencé par la différence de génération. La plupart des jeunes de différentes origines culturelles interrogés ont exprimé des difficultés dans les relations qu'ils entretiennent quotidiennement avec leurs parents. Ces difficultés sont des différences d'opinions par rapport à certains sujets. Ici, la différence d'âge influence la différence de culture. En effet, ces jeunes estiment que leurs parents pensent différemment parce qu'ils n'ont pas tout à fait la même culture, ils sont toujours attachés à la culture de leurs pays d'origine. Voici un extrait d'un entretien :

« Luc : Ça aussi, ça c'est quelque chose qui ... c'est vraiment quelque chose je trouve que c'est vraiment un gros point fort, parce que ça te donne une certaine confiance en toi aussi. Alors que si t'as toujours des comptes à rendre et on te rabaisse toujours. On va pas se mentir, c'est un peu la mentalité des plus âgés ... fin vraiment la culture un peu plus âgée : le jeune il a pas le droit de parler, c'est toujours le vieux qui a raison même si il a tort.

Clara : Ça je pense que c'est une question de culture, c'est pas une question de religion.

Luc : Ouais, c'est une culture ancienne, c'est ça que je voulais dire.

Clara : C'est un truc d'Arabe ça (rire).

Luc : Oui et non parce que je connais quand même des non-musulmans, ils ont la même culture. Après c'est vrai que c'est plus souvent fréquent chez nous. Après voilà, il faut prendre en compte toute l'histoire qu'ils ont vécue. Ils ont été éduqués comme ça aussi donc forcément, c'est compréhensible aussi.

Etudiante : Quand tu parles de ces gens-là, c'est par rapport à tes parents, des connaissances ou quoi ? Vous avez parfois des difficultés avec vos parents ou des personnes qui pensent pas comme vous ? Parce qu'ils sont plus âgés ?

Manon : Ben oui, ils comprennent pas.

Clara : On saurait pas tous penser de la même façon de toute façon.

Manon : Moi, même le mot réunion moi je savais pas comment le traduire. J'ai juste dit on est avec un groupe !

Luc : Pour eux c'est, eux ils ont la mentalité, ils sont venus ici économiquement, donc vraiment pour travailler, réussir dans la vie. Mais ça s'arrête là quoi. Eux, leur pensée, c'est vraiment dans un futur proche retourner au pays, donc vivre leurs derniers instants de leur vie là-bas. Ils ont pas cette culture de la citoyenneté, le fait d'être Belge, dans sa société. C'est pas toujours évident. D'ailleurs quand je dis que je pars en camp, ils me disent : « Tu vas faire quoi en camp ? T'as pas une maison pour dormir ? ». Au début c'était un peu comme ça, donc vraiment le cliché.

Manon : Ouais, c'est pas évident du tout. Moi je crois que y'aurait pas mon frère qui aurait fait tout ça, je crois même pas que je serais ici aujourd'hui. Ils m'auraient pas comprise du tout... Les gens, ils allaient trouver mon père, ils lui disaient : « oui ton fils, il est bien, il est à la mosquée, etc ». Puis il s'est dit, c'est bon je vais la laisser aller aussi. On verra après ».

Dans cet extrait, on peut voir le poids de l'autorité des parents chez ces jeunes de la 2^e génération. Tyyska (2007) note que plus les jeunes vivent depuis longtemps dans la société d'accueil de leurs parents, plus il y a de conflits entre les jeunes et leurs parents. Dans cet extrait, les jeunes sont nés en Belgique, il n'est donc pas surprenant de voir qu'ils font face à certaines difficultés de compréhension mutuelle avec leurs parents. Il ne faut pas essentialiser cette différence générationnelle, mais on peut voir ici que l'âge et la culture s'entremêlent dans des conflits quotidiens. On peut dire que les tensions

entre enfants et parents peuvent être plus intenses dans des familles de parents immigrés. En effet, les normes et les valeurs du pays d'origine des parents ne sont pas toujours celles du pays d'accueil (Dreby & Foner, 2011). C'est ce qu'on peut appeler la « dissonance générationnelle » (Dreby & Foner, 2011, p.547) : quand les enfants apprennent la manière de vivre du pays d'accueil de leurs parents et qu'ils perdent en même temps une partie de la culture et des valeurs du pays d'origine de leurs parents. « Le conflit intergénérationnel vient des différentes attentes relatives aux problèmes de maintien et de transmission culturelle²⁹ » (Mansouri & Mikola, 2014, p.33).

Par ailleurs, il existe, dans cet extrait, un conflit entre la volonté de l'enfant à aller aux activités organisées par la mosquée et la difficulté des parents de comprendre l'utilité de la participation à ces activités. Ce genre de conflit a aussi été relevé chez d'autres jeunes interrogés qui ont expliqué que leurs parents avaient des difficultés à les laisser aller aux scouts ou aller boire un verre d'alcool. Les parents de ces jeunes de minorités culturelles auront plutôt tendance à voir les institutions communautaires du pays d'accueil comme étant dangereuses ou allant à l'encontre des valeurs qu'ils tentent d'inculquer à leurs enfants (Crockett, Driscoll & Russel, 2008). Au-delà de cette dangerosité, on peut surtout ici déceler une ignorance du fonctionnement de ces activités, et donc une angoisse à laisser leurs enfants y participer. Les jeunes d'origine étrangère peuvent donc rencontrer des difficultés dans leurs déplacements en dehors de leur maison, comme c'est le cas ici. Les enfants ont tendance à voir les demandes d'obéissance de leurs parents comme de la soumission et de la domination (Dreby & Foner, 2011). Lorsque Luc dit : « On va pas se mentir, c'est un peu la mentalité des plus âgés ... fin vraiment la culture un peu plus âgée : le jeune il a pas le droit de parler, c'est toujours le vieux qui a raison même si il a tort », il y a un sentiment de soumission puisqu'il explique que le jeune n'a pas 'le droit' de parler, il doit faire ce que le plus âgés demande sans discuter. Cela nous renvoie à la volonté des jeunes de pouvoir discuter et de l'importance de la communication dans leur vie quotidienne lorsqu'ils ne partagent pas le même point de vue que quelqu'un d'autre. Cette volonté d'une meilleure communication au-delà d'un accord de points de vue est récurrente. Une meilleure communication permet surtout aux jeunes de se sentir mieux au sein de leur communauté : pouvoir débattre, échanger et négocier permet aux jeunes de ressentir leur présence comme légitime même si ces échanges aboutissent à un conflit (Harris, 2013). Ce que Julie explique plus tard dans la conversation vient conforter cette idée : « les jeunes sont oubliés, mis de côté et trop souvent infantilisés par la société. Comme si leur présence était sans importance. Il n'y a pas d'espace de discussion pour eux ouvert à tous, peu importe ce qu'ils sont ou ce qu'ils font ». Cette volonté de communiquer, d'avoir son mot à dire chez les jeunes de Verviers peut être comprise dans un sens général, mais c'est aussi quelque chose de particulier à Verviers. Comme on a pu l'analyser dans la partie sur la communauté, les jeunes se représentent leur ville²⁹ comme ne donnant pas la possibilité aux habitants des différentes communautés

²⁹ Traduction libre. Version originale : « Intergenerational conflict is driven by different expectations in relations to issues of cultural maintenance and transmission ».

culturelles de communiquer entre eux. Ici, on peut clairement identifier une volonté de pouvoir communiquer avec les adultes ou en tout cas, les plus âgés. Les jeunes ont des choses à dire et voudraient avoir la possibilité de donner leurs avis. En dehors donc de la confrontation directe avec leurs parents, les jeunes ont aussi des revendications envers les plus âgés généralement.

Par ailleurs, le contrôle des parents immigrés sur leurs enfants peut s'accroître lorsque ceux-ci sont des filles. Les filles peuvent subir plus de restrictions et être plus surveillées que leurs frères (Dreby & Foner, 2011). Les inquiétudes à leur égard sont surtout relatives à la sécurité et à la réputation de la famille (Tyyska, 2007). C'est ce qu'exprime Manon lorsqu'elle explique que si son frère n'avait pas tracé le chemin, jamais elle n'aurait pu participer aux activités de la mosquée. Ici, le genre, la culture et l'âge sont imbriqués dans les conflits et les tensions que les jeunes peuvent ressentir dans leur vie quotidienne. On se rend compte que parler exclusivement de relations interculturelles ne peut pas englober toute la réalité vécue par ces jeunes.

Une autre source de conflit qui peut apparaître lorsqu'on croise la culture, l'âge et le genre, c'est le choix du (de la) petit(e) copain/copine et des relations sexuelles. Les relations intimes et sexuelles sont certainement les relations interculturelles les plus profondes (Harris, 2013). On pourrait penser que les tensions seraient plus prégnantes pour une fille car elles sont à la base de la reproduction des frontières entre groupes ethniques et culturels (Peleman, 2003 ; Martiniello, 2013). Cependant, les garçons ne sont pas forcément épargnés. Un des garçons interrogés a aussi expliqué devoir faire face à des difficultés de compréhension chez ses parents s'il ramenait une copine. Paul parle de la réticence de ses parents par rapport à une possible relation amoureuse : « Ben ne serait-ce qu'avoir une petite amie, par exemple. Ça, par exemple, c'est pas hors de question. Mais il y a un questionnement. Je veux dire ils sont pas à l'aise. Ils sont pas à l'aise même s'ils me font confiance sans doute. Fin, j'ai pas de petite amie hein, mais, je le ressens, je le sais très bien. Et par expérience, je sais que ça ne choque pas mais, il y a une sorte d'incompréhension. Ils se demandent pourquoi. Parce que ils ont pas connu ça, c'est pas du connu chez eux ».

Harris (2013) explique que dans le discours dominant, ce qui est encouragé, c'est une intégration, voire une assimilation à la population majoritaire, mais pas nécessairement le métissage via des relations intimes et sexuelles. C'est ce que Charline reproche à sa mère : « Il y a des mariages mixtes et dernièrement, j'ai une cousine à moi qui s'est mariée avec quelqu'un d'une origine différente et ma maman ne comprenait pas. Elle me dit : « Ben oui je comprends pas comment ça se fait qu'il y a tout le monde qui se marie avec des gens d'origine différente. » Je lui dis : « Ecoute maman, c'est normal, puisque vous êtes venus ici en Belgique. C'est un pays où il y a plein de personnes d'origines différentes qui se côtoient ». Et elle me disait : « Oui mais pourquoi vous ne vous mariez pas avec des Marocains ? ». Je dis : « Ben je pense que si on avait vécu au Maroc, là où il n'y a que des Marocains, ben on se serait marié avec des Marocains. Vous auriez voulu ça, ben on aurait dû retourner là-bas » ».

Le métissage va en quelque sorte fracturer les frontières entre communautés ethniques et culturelles que certaines politiques publiques tentent de maintenir. Selon Harris (2013), ces frontières entre communautés ethniques et culturelles permettaient aux minorités ethniques et culturelles de clamer leurs droits et une reconnaissance d'égalité face à la population majoritaire. Si ces frontières se disloquent, alors il deviendra difficile de continuer à revendiquer ces droits sur la base d'un groupe culturel ou ethnique bien défini (Harris, 2013). Harris (2013) va assez loin dans son raisonnement mais elle explique tout de même qu'il ne faut pas essentialiser ces conflits intergénérationnels. Cependant, il est vrai que les parents auront tendance à s'immiscer dans la vie intime de leurs enfants lorsque ceux-ci veulent s'engager dans des relations intimes multiculturelles (Harris, 2013).

Carole explique ce que ses parents penseraient s'ils savaient qu'elle avait eu des rapports sexuels : « Ben, déjà sur ... Fin ... C'est un peu gênant de dire ça mais bon pour faire ... pour passer à l'acte et tout ça, je voulais pas trop, je fin ... Vu ma pensée de faire, c'était vraiment mariage. Mes parents, ils seraient vraiment pas d'accord. Des fois sur les idées de mes amis, je pense toujours à ma manière à faire, à ce que j'ai appris depuis que je suis petite ». Ce qui est intéressant ici, au-delà de ce que ses parents pensent sur les relations sexuelles avant le mariage, c'est que Carole semble vaciller entre ses parents et sa vie de jeune. Comme Tyyska (2007) l'explique, les jeunes d'origine étrangère peuvent se sentir piégés entre l'envie de faire comme leurs amis et l'envie de respecter les attentes de leurs parents. Pour les jeunes filles, le problème peut se situer aussi dans la volonté de ses parents à ce qu'elle marie un homme du même groupe culturel ou ethnique (Dreby & Foner, 2011). Carole explique effectivement que depuis qu'elle est petite, elle soutient face à ses parents qu'elle ne veut pas se marier avec un Iranien et qu'elle souhaite fonder une famille multiculturelle. Il faut cependant pouvoir relativiser ces relations conflictuelles qui mêlent culture, âge et genre. Dire que les familles dont les parents sont la première génération d'immigrés ont des relations conflictuelles difficiles avec leurs enfants est simpliste et exagéré. En effet, il est certain que dans beaucoup d'entre elles, les relations conflictuelles s'entremêlent avec les relations pacifiques et coopératives. Un enfant pourrait rejeter certaines attentes de ses parents, tout en respectant d'autres (Dreby & Foner, 2011 ; Maira, 2009). Ce compromis entre la vie extérieure des jeunes et les attentes de leurs parents est présent chez Carole : « Des fois, ma manière de penser, je reste quand même sur la culture iranienne mais fin je ne saurais jamais aller vivre là-bas ». Finalement, « les relations entre les générations ne sont pas fixes ou statiques, elles prennent de nouveaux tournants au fil du temps en même temps que les tensions naissent et retombent en réponse aux situations et circonstances changeantes³⁰ » (Dreby & Foner, 2011, p.549).

Nous avons ici principalement parlé des différences intergénérationnelles chez les jeunes

³⁰ Traduction libre. Version originale : « relations between the generations are not fixed or static and take new twists and turns over time as tensions rise and fall in response to changed circumstances and situations ».

d'origines culturelles étrangères. Mais il existe également des différences chez les jeunes d'origine belge. Celles-ci résident principalement dans la tolérance et l'acceptation de la population étrangère ou d'origine étrangère. Lucie, par exemple, nous explique que sa grand-mère a des préjugés négatifs à l'égard des étrangers, notamment à l'égard des personnes d'origine maghrébine depuis les récents attentats. Ce qui est important ici n'est pas d'analyser le discours de la grand-mère de Lucie, mais bien de se pencher sur ce que Lucie pense de cette différence intergénérationnelle. Elle explique :

« Etudiante : Pourquoi tu penses qu'il y a une différence comme ça entre les plus vieux et les plus jeunes ?

Lucie : Ben parce que eux, il n'y avait pas d'étrangers avant, ils sont pas habitués. Pour eux, les étrangers ça leur a pris leur terre, pour eux ça prend leur emploi, ça prend tout. Ils se mettent pas à la place en fait. Eux ils ont déjà connu genre, les personnes âgées, leurs parents ont connu la guerre, fin ils ont connu un peu la misère on va dire. Maintenant on va à l'école, il y a plus d'étrangers maintenant qu'avant, mais vraiment beaucoup. Il n'y en avait presque pas et ils ont pas été habitués, ils ont pas été éduqués avec d'autres cultures. Donc du coup c'est belge, belge, belge et c'est rien d'autre. Que nous, moi je suis née y'avait déjà des étrangers. Voilà quoi. Y'avait des étrangers en maternelle, en primaire, c'est pas pour autant que je leur parlais pas. En même temps je crois que c'est la façon aussi, fin par l'éducation de dire « mais ... dans quel milieu on a vécu ». Fin je pense ... Maintenant si on a vécu par exemple dans une ville où y'a pas d'étrangers, comme un peu Heusy, on va dire où y'en a vachement moins et qu'on connaît pas, ben ces personnes-là vont être un peu plus réticentes que les personnes qui ont vécu avec déjà avant ».

Lucie associe ici le manque de contact avec des personnes d'autres cultures au racisme. Selon elle, ses contacts fréquents avec des personnes d'autres cultures lui ont permis de ne pas développer de préjugés négatifs à l'égard de ces dernières. Il est important de ne pas essentialiser les générations, mais les jeunes d'aujourd'hui sont effectivement plus familiers avec la diversité culturelle que ne l'étaient leurs parents ou grands-parents (Harris, 2013). Par ailleurs, plus une personne vieillit, plus elle aura du mal à s'adapter à un nouvel environnement, dans ce cas-ci un environnement où les cultures se mélangent. Parce que les personnes plus âgées ont souvent plus de difficultés à se déplacer et entretiennent moins de relations sociales, elles ont tendance à se raccrocher à leurs souvenirs. Elles se crisperont donc plus facilement face au changement (Wise, 2010).

Cependant, il faut rester prudent par rapport à la corrélation positive qu'il existe entre l'augmentation des contacts avec des personnes d'origines culturelles différentes et la réduction des attitudes et préjugés négatifs. Matejskova & Helga (2011) nous rappellent que les partisans de la théorie du contact soutiennent que les contacts interpersonnels et même intimes, vont permettre d'élargir

l'attitude positive de l'individu au groupe qu'il représente. De ce fait, les rencontres avec une personne d'une autre origine culturelle vont permettre de réduire les préjugés à l'égard du groupe de cette personne. Toutefois, selon Matejskova & Helga (2011), il est dangereux de s'attacher à la théorie du contact. En effet, il faut tout d'abord prendre en compte l'influence du contexte socio-économique qui sert souvent de justificatif pour émettre des préjugés négatifs à l'égard d'un autre groupe culturel (Valentine, 2008). Ensuite, des contacts quotidiens avec une personne d'une origine culturelle différente peuvent renforcer les attitudes négatives à l'égard de son groupe (Amin, 2002). De plus, la corrélation positive entre les attitudes positives à l'égard d'un groupe et les contacts avec des personnes de ce groupe, peut être inversée. En effet, les attitudes positives peuvent être la cause et pas le résultat de contacts récurrents avec les membres d'un autre groupe culturel (Matejskova & Helga, 2011).

2.3.2 La religion musulmane

L'islam est une religion, elle fait donc partie de la culture de certains jeunes rencontrés. Cependant, il semblait pertinent d'en faire une analyse à part de la diversité culturelle. En effet, pour les jeunes musulmans rencontrés, leur religion est un pan de leur culture « comme les autres », mais les récents évènements ont contribué à essentialiser le couple « musulman – terroriste ». Les jeunes musulmans rencontrés à Verviers ont conscience de cette catégorisation, y réfléchissent, en débattent et tentent de créer le dialogue entre les musulmans et les non-musulmans de la ville de Verviers. On ne peut donc pas ignorer que leur religion, dans les circonstances actuelles, joue un rôle important dans leurs relations quotidiennes.

Dans le débat public, lorsqu'on parle de sécurité dans les lieux multiculturels, on met souvent l'accent sur les jeunes comme étant le groupe le plus à risque d'être violent ou de commettre des crimes. Les groupes de jeunes d'origine culturelle différente ont tendance à être vus comme étant dangereux et engendrant de l'insécurité là où ils traînent. Les médias ont contribué à lier les jeunes de cultures différentes avec les crimes graves et les activités terroristes, notamment à cause des révoltes dans plusieurs villes européennes, dans les années 2000. Par ailleurs, le 11 septembre, mais aussi les attentats terroristes qui ont eu lieu à Londres, à Madrid et plus récemment l'émergence de l'Etat Islamique causant des dizaines de morts en France, en Belgique, en Turquie et au Maghreb ont contribué à renforcer l'image du jeune musulman criminel, d'autant plus que les récents attentats n'ont été perpétrés que par des jeunes. Dans ce contexte, les jeunes musulmans sont catégorisés comme étant le groupe le moins « intégré » et le plus à risque de tomber dans la radicalisation (Harris, 2013 ; Collins & Reid, 2009). En Belgique, ces évènements ont contribué à l'émergence et le renforcement de la problématique du multiculturalisme et de la place de l'islam au sein de la société, dans le discours public (Bousetta & Jacobs, 2006). « Les inquiétudes soulevées dans l'opinion publique dominante par les actes de violence politique qui se produisent dans le monde au nom de l'islam, soulèvent des questions ouvertes sur la

nature de l'islam européen and du degré de loyauté des musulmans européens³¹ » (Bousetta & Jacobs, 2006, p.24). Ces évènements ont poussé certains jeunes du CECIV de Verviers à vouloir créer « quelque chose » avec d'autres jeunes de Verviers, sans obligation d'être musulman. Lors de l'entretien, ils ont expliqué que c'est suite aux évènements de Charlie Hebdo et de la fusillade qui a suivi à Verviers, qu'il y a eu une réflexion et qu'ils ont voulu mettre quelque chose en place. C'est ainsi qu'ils sont parvenus, avec l'aide des autorités communales, à avoir accès à des locaux et à réunir des jeunes de Verviers.

Ce qui est intéressant ici, c'est de voir que ces évènements terroristes ont eu un impact sur les jeunes. En effet, les jeunes de culture différente sont souvent vus comme étant coincés entre deux mondes : celui de leur pays d'origine et celui de leur pays d'accueil. Ils deviennent donc des suspects au niveau culturel mais aussi au niveau politique (Maira, 2009). Ces jeunes étant d'origine culturelle différente mais étant également des musulmans, ils se retrouvent dans une zone délicate entre une identification nationale et religieuse (Maira, 2009), les évènements récents ne leur permettant pas de concilier facilement les deux. On peut alors voir leur volonté de construire quelque chose avec d'autres jeunes de Verviers comme une tentative de réconcilier leur identité musulmane et leur identité belge, ou ce que l'état belge voudrait qu'ils soient. Une des actions flash organisée par les jeunes du projet citoyen a justement consisté à aller trouver les personnes présentes lors du marché hebdomadaire du centre-ville et à distribuer des compliments aux passants. C'est une manière d'établir une connexion mais c'est aussi une manière de montrer que les jeunes musulmans présents ne sont pas « dangereux » comme ce qu'on peut voir dans les infos.

Le projet citoyen a donc eu comme point déclencheur les attentats et la fusillade à Verviers. On aurait pu s'attendre à ce qu'il se forme alors autour des questions de vivre ensemble entre personnes de cultures différentes. Ces jeunes ont d'abord organisé une réunion afin de se rencontrer. La deuxième réunion a été le moment pour eux de proposer des activités à faire ensemble. Parmi celles-ci, on peut retrouver deux activités sur le thème du multiculturalisme qui ont pour but principal des rencontres entre personnes de cultures différentes. Cependant, ces deux activités n'ont pas été retenues et celles qui ont été choisies n'avaient pas de lien direct avec l'envie d'apprendre à se connaître entre personnes de différentes cultures. Le but était simplement de créer des choses ensemble à Verviers entre jeunes qui ne se connaissaient pas. Ce projet citoyen est à l'image de ce que l'analyse des représentations des relations interculturelles quotidiennes chez les jeunes nous a montré : il est enraciné dans le local et n'est pas focalisé sur les questions d'interculturalité. Cependant, on peut questionner le but de ce projet citoyen : apprendre à se connaître entre jeunes qui partagent la même ville. Lorsqu'on observe les personnes qui étaient présentes, beaucoup d'entre elles faisaient partie du CECIV, d'autres faisaient

³¹ Traduction libre. Version originale : « The worries raised in mainstream public opinion by acts of political violence happening in the world in the name of Islam raise open questions about the nature of European Islam and the degree of loyalty of European Muslims ».

partie du tissu associatif verviétois et s'il y avait des jeunes qui s'y sont rendus spontanément, en dehors de tout lien avec l'associatif verviétois, il ne devait pas y en avoir beaucoup. Même si l'on pouvait observer une certaine mixité entre filles et garçons et origine belge et origine étrangère, ce projet ne s'est pas créé spontanément grâce à des jeunes qui ne se connaissaient pas du tout.

Ce qui est surtout important de montrer ici, c'est que les jeunes musulmans rencontrés au CECIV sont sensibles aux enjeux mondiaux et locaux. A partir du problème global qu'est le terrorisme et de son association avec les musulmans, ils ont décidé de créer un projet au niveau local, dans leur ville, pour tenter ne serait-ce qu'un peu, d'améliorer l'image des jeunes musulmans au sein de leur ville et de favoriser l'entre-connaissance. Cela va à l'encontre de l'image des jeunes musulmans comme opposés à la modernité de nos sociétés occidentales et ayant des difficultés à s'intégrer (Collins & Reid, 2009 ; Harris, 2013 ; Maira, 2009). Dans une époque où les jeunes musulmans sont étiquetés comme difficilement intégrables à la société belge, ces jeunes ont réussi à construire leur relation à l'islam d'une manière qui les aide à aborder cette question de l'intégration et du vivre ensemble. Ces jeunes musulmans organisent également des cafés-débats autour de questions d'actualité, en lien avec l'islam. Lors d'un café-débat organisé sur l'engagement citoyen, on pouvait se rendre compte que les jeunes se sentaient très concernés par la construction du problème musulman dans les médias et de leur rôle à jouer là-dedans. Au niveau plus local, ils ont conscience qu'il existe plusieurs communautés de cultures différentes à Verviers qui ne communiquent pas vraiment entre elles. Leur but à travers ces activités est justement de promouvoir le dialogue et l'ouverture. Comme cela a été dit précédemment, les jeunes vivent positivement le fait de pouvoir dialoguer et débattre avec d'autres personnes dans leur milieu local (Harris, 2013).

Comme au projet citoyen, le café-débat ne réunit pas beaucoup de personnes de l'extérieur. Même s'il y a autant de filles que de garçons, ils appartiennent presque tous à la mosquée. On peut donc dire que bien que leur but soit noble, il est difficile de réellement rassembler les différentes communautés habitant à Verviers. Les relations interculturelles ne représentent pas un enjeu important dans la vie des jeunes de Verviers en général, mais pour les jeunes du CECIV, l'image de leur religion au niveau global les pousse à agir au niveau local.

Maintenant qu'on a vu la conséquence pratique des récents attentats sur la vie des jeunes musulmans, il est intéressant de voir si ces attentats ont eu un impact dans les relations quotidiennes chez les autres jeunes interrogés. Chez les jeunes non musulmans, tous ont expliqué que ces attentats n'avaient rien changé à leur manière de vivre. En réalité, ces jeunes prennent ce qui s'est passé de manière détachée : ce n'est pas très important, ils y pensent sur le moment-même mais ils ne changeront pas leur manière de vivre ou de se déplacer à cause de ça. Cela conforte les observations qu'on a pu faire depuis le début : en termes de relations interculturelles, les jeunes n'essentialisent pas l'origine

culturelle des autres jeunes avec lesquels ils traînent. Il faut cependant rester prudent et ne pas généraliser cette tolérance mais lorsqu'un attentat terroriste arrive, les jeunes ne semblent pas faire d'amalgames entre terroriste et musulman. Par ailleurs, même si ces jeunes interrogés semblent ouverts, certains d'entre eux ont entendu dans leurs fréquentations ou lu sur internet, des commentaires islamophobes. Il faut donc relativiser cette tolérance et cette compréhension positive des événements terroristes, d'autant plus qu'il existe un biais de désirabilité qui a pu empêcher certains d'aller au bout de leur pensée.

Un autre point à aborder est la différence d'activités entre les jeunes musulmans et non musulmans. En effet, les jeunes non musulmans ont tous parlé de leur plaisir à aller boire un verre et faire la fête tandis que chez les jeunes musulmans, c'est plus compliqué. Anne explique : « j'ai d'autres amis, par exemple, qui n'ont pas la même culture que moi ou la même confession que moi et lorsqu'on m'invite, par exemple, ben en boîte de nuit, moi j'ai pas envie d'y aller donc ça pose problème ou si je sors et qu'elles vont boire ben après on n'est pas vraiment dans le même délire on va dire ». Boire de l'alcool est plutôt valorisé en Belgique. Il suffit simplement de prêter attention à certains slogans comme « Jupiler, les hommes savent pourquoi » ou encore « L'alcool, c'est de l'eau ». Cette culture de l'alcool ne peut pas être ignorée lorsqu'on étudie les relations interculturelles entre jeunes, surtout entre jeunes musulmans et non musulmans. La difficulté pour ces jeunes musulmans réside dans leur volonté de faire des rencontres et tisser des liens avec d'autres jeunes non musulmans tout en trouvant le moyen de concilier cela avec leur croyance (Harris, 2013). Il y a ici la question de la capacité de la société belge à inclure ces minorités : « les appels à la cohésion sociale, à la mixité et à la participation via des activités culturelles et sociales du courant dominant, peuvent ne pas faire référence à la boisson alcoolisée, au fait d'aller dans des cafés et faire la fête, mais la réalité pour les jeunes est que ces activités sont fondamentales à la culture hégémonique des jeunes³² » (Harris, 2013, p.62). Si ces jeunes veulent s'intégrer à la culture dominante, ils doivent paraître normaux et boire de l'alcool fait partie de cette normalité, c'est même valorisé (Harris, 2013). Il n'est pas étonnant alors de voir que lorsqu'on se promène à Verviers, les quelques cafés sont remplis principalement par des jeunes non musulmans d'origine belge. De plus, lors de la coupe d'Europe, la fan zone était aussi très peu diversifiée en termes d'origine culturelle et était principalement fréquentée par des jeunes d'origine belge.

2.3.3 Le genre

On a vu que le genre était parfois intriqué avec l'âge et la culture. Le concept de genre doit se différencier de la notion de sexe. En effet, le sexe renvoie uniquement à l'organe biologique, tandis que

³² Traduction libre. Version originale : « calls for social cohesion, mix and participation via mainstream cultural and social activities may not be intended to refer to drinking, pub going and partying, but the reality for young people is that these activities are fundamental to hegemonic youth culture ».

le genre « désigne les façons dont la différence sexuelle est socialement représentée et organisée » (Martiniello, 2013, p.123). Le genre est en réalité un concept qui structure toute la vie sociale, en fonction des définitions de la féminité et de la masculinité que la société en fait. Il est alors inévitable d'être confronté à des relations où le pouvoir est en jeu lorsqu'on étudie le genre (Ajrouch, 2004). La difficulté dans ce travail, lorsque nous croisons le genre et la culture, est de ne pas faire de stéréotypes par rapport aux femmes d'origine étrangère, particulièrement concernant les femmes musulmanes d'origine maghrébine. En effet, ces dernières sont très souvent perçues comme étant totalement soumises à la culture du patriarcat. C'est d'autant plus vrai lorsque les normes et coutumes d'une culture particulière sont prises hors contexte. Par exemple, les femmes portant le voile sont perçues comme étant obligées de le faire, bien que les raisons soient multiples (Ajrouch, 2004). Dans ce sens, Julie explique : « Moi je pense qu'une identité peut être multiple, autant je l'ai dit dans le questionnaire, autant je suis musulmane, je suis Belge et je suis d'origine algérienne. Ce qui est malheureux, c'est que les gens, ils s'arrêtent souvent à notre apparence. Par exemple, je porte le voile : « Ah, elle est musulmane ». Donc voilà, je veux dire, on ne dit pas ... on dira plus que je suis musulmane que Belge. Donc souvent on m'arrête à ce que je porte alors qu'en réalité je peux être plusieurs choses en même temps, sans avoir à faire le choix ... sans avoir à faire ... à préférer quelque chose, ou à me définir plus telle chose ou telle chose. Donc je trouve que c'est ça qui est malheureux, c'est qu'on nous arrête à notre apparence ». Julie déplore ici l'identification que les gens font entre elle et la religion, elle souhaiterait pouvoir être identifiée autrement que comme musulmane dans ses rencontres quotidiennes. Le genre ici rencontre la religion et l'origine culturelle et contribue à renfermer certaines filles qui portent le voile dans une identité fixe, alors qu'elles sont beaucoup d'autres choses à côté de leur religion. En effet, Noble (2008) montre que les jeunes vivent positivement une rencontre lorsqu'on ne met pas l'accent sur leur origine culturelle. C'est une non-reconnaissance de leur origine culturelle qui est appréciée parce que le jeune est beaucoup d'autres choses à côté de sa culture ou de son ethnicité (Noble, 2008).

Les rôles attribués à la femme et à l'homme par les différentes religions sont souvent plus théoriques et symboliques qu'effectifs. En fait, ceux-ci sont généralement réinterprétés en fonction des réalités sociétales. Il n'est pas rare que les femmes immigrées ou d'origine étrangère reproduisent les rôles assignés par leur culture ou leur religion traditionnelle pour conserver les liens sociaux (Chafetz & Ebaugh, 1999). Cependant, « la reproduction de la culture traditionnelle dans un cadre religieux se produit en même temps que la contestation des inégalités de genre inhérentes aux normes et idéaux religieux qui fondent la culture traditionnelle³³ » (Ajrouch, 2004, p.374). Cela est d'autant plus vrai pour les jeunes filles nées et élevées dans le pays d'accueil (Chafetz & Ebaugh, 1999). Chez les jeunes musulmans rencontrés, la question du genre est prégnante. Ils font partie de la deuxième génération

³³ Traduction libre. Version originale : « the reproduction of traditional culture in religious settings occurs alongside a quest to challenge gender inequality inherent to the norms and religious ideals underpinning that traditional culture ».

d'immigrés et sont assez ouverts sur cette question. Ils parlent de leur mosquée comme d'une mosquée où la place de la femme est mise en avant. En effet, les femmes ont la possibilité de s'investir dans les différentes activités proposées par le CECIV. Luc attribue la différence de vision de la place de la femme au sein de la société à la culture : « On le voit bien un peu partout, on va pas se mentir, il suffit d'aller dans d'autres mosquées, tu verras jamais une femme investie ou avec des responsabilités. Comme elle le disait, je pense que c'est plus culturel. C'est dans les mentalités, la femme c'est à la maison et c'est comme ça. Ça, c'est une richesse qu'on a ici, on a beaucoup été critiqué pour ça ». Cela est cohérent avec ce que Chafetz et Ebaugh (1999) ont analysé. Lorsque les femmes d'origine étrangère accèdent à l'éducation et obtiennent des emplois, elles accèdent à plus d'autonomie et accroissent leur autorité au sein de leur famille. Cela est souvent mal vu par les hommes mais aussi par certaines femmes qui considèrent cette émancipation comme un danger à leur conception de la famille. Cependant, lorsque ces femmes de la première ou de la deuxième génération d'immigrés ont eu une bonne éducation ou qu'elles travaillent, elles commencent à questionner ces inégalités et ces restrictions culturelles et/ou religieuses (Chafetz & Ebaugh, 1999). Ce qui est intéressant ici, c'est que la mosquée contribue à ce questionnement. Elle met notamment en place des cercles où les jeunes qui y participent questionnent la société actuelle à l'aide de l'histoire et des préceptes de leur religion. Cependant, les cercles ne sont pas mixtes, alors que si l'on reste dans le même esprit, le questionnement pourrait être enrichi par l'apport de visions différentes en fonction du genre. Il faut néanmoins relativiser car le CECIV reste une association où plusieurs activités sont mixtes. De plus, les jeunes rencontrés lors de l'entretien, mais aussi lors des différentes activités, n'avaient pas l'air d'avoir un problème à travailler avec des personnes de l'autre sexe. De plus, il reste aussi dans la « culture belge » de grosses inégalités entre hommes et femmes en défaveur de ces dernières. Ces inégalités sont souvent moins visibles que celles vécues par les femmes vivant dans des communautés plus patriarcales, cela n'empêche pas qu'elles soient tout autant structurantes³⁴.

On voit donc ici que le genre reste une problématique qui questionne les jeunes filles mais aussi les jeunes garçons. Les jeunes musulmans rencontrés ont conscience des difficultés que les femmes d'origine étrangère peuvent rencontrer lorsqu'elles souhaitent plus d'autonomie et d'égalité. Selon eux, c'est un problème culturel et ils tentent de faire évoluer cette culture vers plus d'égalité entre hommes et femmes.

En ce qui concerne le temps libre, les femmes sont généralement plus restreintes dans leurs activités que les hommes, cela souvent dû à leur rôle et leurs responsabilités, qui limitent leur temps de loisir. Les parents mettent aussi parfois un frein à ces activités en n'étant pas d'accord que leur fille sorte

³⁴ Pour plus d'informations, voir l'Observatoire des inégalités. En ligne http://www.inegalites.fr/spip.php?page=rubrique&id_groupe=15&id_rubrique=114, consulté le 30/07/16.

(Peters, 2011). Chez les jeunes filles musulmanes en particulier, les différences en termes de genre se font sentir pour les activités de loisir. Les femmes sont en quelque sorte les garantes de la reproduction des frontières qui existent entre les différents groupes ethniques et culturels (Martiniello, 2013). Cela explique pourquoi ces dernières peuvent parfois être contrôlées par les hommes dans leurs déplacements et leurs activités. De plus, certaines activités mixtes peuvent leur être interdites. En réalité, les femmes musulmanes portent en elles « l'honneur » (Peleman, 2003, p.153) du groupe. Le poids des codes sociaux traditionnels pèse donc davantage sur ces dernières que sur les hommes. De ce fait, la création de groupes basés sur le genre et la religion peuvent être des moyens d'échapper aux restrictions imposées à ces jeunes filles musulmanes et ainsi, créer plus de possibilités de loisirs (Peleman, 2003). Cela est cohérent avec la création des scouts musulmanes ou du groupe « Couleurs d'ado », par exemple, réservé aux filles et créé dans le but d'offrir la possibilité aux jeunes filles musulmanes (mais ouvert à toutes confessions) de participer à des activités extérieures, sans être restreintes par le regard de leurs frères. Les filles elles-mêmes ont expliqué qu'elles aimaient être entre filles et avoir leur intimité loin du regard des autres garçons de la communauté. De plus, les animatrices ont expliqué que c'était plus facile pour les parents de les laisser partir lorsqu'ils savent qu'elles restent entre filles. Alors qu'à première vue, cette séparation filles/garçons peut être perçue comme une régression ou une soumission aux yeux de la population majoritaire, c'est en réalité le résultat de la capacité de ces femmes à négocier l'espace public et à résister aux restrictions qui leur sont imposées. Ces jeunes femmes musulmanes ne doivent pas être considérées comme les victimes d'une oppression, mais comme des personnes capables de négocier ces restrictions (Peleman, 2003 ; Peters, 2011).

3 Conclusion

Tout au long de ce travail, nous avons analysé les représentations que les jeunes Verviétois se font de leurs relations interculturelles quotidiennes, dans le but de répondre à la question problème de départ. Pour rappel, nous nous questionnions sur l'importance et le rôle de la diversité culturelle dans les représentations que les jeunes Verviétois se font de leurs relations interculturelles dans leur vie quotidienne. Notre but était de voir si cette diversité culturelle jouait un rôle prépondérant dans les relations interculturelles quotidiennes chez les jeunes ou si, au contraire, la diversité culturelle était perçue et vécue comme banale et sans enjeu. Nous avons fait l'hypothèse que la diversité culturelle ne jouait pas un rôle décisif dans les relations interculturelles quotidiennes des jeunes de Verviers. En effet, plusieurs recherches ont démontré le détachement des jeunes par rapport à la variable culturelle dans leurs relations quotidiennes (Harris, 2013 ; Noble, 2008).

Les recherches que nous avons effectuées à l'aide de l'approche du multiculturalisme quotidien ont confirmé l'hypothèse de départ. Grâce à une démarche qualitative où nous avons réalisé plusieurs observations et entretiens dans la ville de Verviers, nous avons pu analyser les relations interculturelles quotidiennes des jeunes. Ces analyses nous ont montré que la diversité culturelle ne constitue pas une donnée importante lorsque les jeunes se rencontrent et échangent avec d'autres personnes de différentes cultures ou origines culturelles. Nous avons bien sûr prêté attention aux relations interculturelles plus conflictuelles où la diversité culturelle était le nœud du problème. En effet, il est important de ne pas essentialiser cette vision banale de la diversité culturelle chez les jeunes. Néanmoins, il apparaît que les jeunes d'aujourd'hui sont de plus en plus familiers avec la diversité culturelle, si bien qu'elle est devenue une donnée de leur vie avec laquelle il faut composer quotidiennement mais qui ne pose pas plus de problème qu'une autre.

Au terme de ce travail, nous pouvons soutenir que ces recherches ont permis de mieux appréhender les relations interculturelles quotidiennes des jeunes. S'intéresser au quotidien des jeunes permet de cerner ce qu'il se passe sur le terrain, dans la vie de tous les jours, loin des discours dominants et des analyses macrosociologiques. Nous avons pu nous distancer des discours publics qui voudraient qu'une communauté soit un tout uni où ses habitants partagent les mêmes avis, la même culture et les mêmes valeurs démocratiques (Harris, 2013 ; Tissot, 2014). En réalité, lorsqu'on s'intéresse au quotidien des jeunes, on voit qu'ils parviennent à vivre ensemble malgré leurs différences culturelles. Ces dernières existent, ils ne peuvent pas faire autrement que de vivre avec. Certains s'y intéressent et d'autres vivent comme si elles n'avaient pas d'importance. Ce qui est intéressant ici, c'est que la diversité culturelle n'est pas appréhendée par les jeunes comme un enjeu important.

Pour conclure, il est important de se pencher sur les pistes de recherche futures que ce travail nous a permis de dégager par rapport à l'objet de recherche. Premièrement, l'approche du multiculturalisme quotidien est pertinente lorsqu'on s'intéresse aux relations interculturelles des jeunes parce que la vie quotidienne de ces derniers est ancrée dans l'espace local de leur ville. Nous nous trouvons ici à un niveau d'analyse microsociologique. Il serait intéressant de s'élever à un niveau méso ou macrosociologique pour tenter d'appréhender l'influence des institutions sur les relations interculturelles des jeunes. Par ailleurs, ce travail a permis de voir que la diversité culturelle était vécue de manière banale par les jeunes lorsqu'ils entretiennent des relations interculturelles. Pour aborder d'une autre façon la question de la diversité culturelle chez les jeunes, il serait pertinent d'étudier l'identité ethnique pour voir si cette dernière a une importance dans les relations que les jeunes entretiennent entre eux. En effet, la question des relations interculturelles ou interethniques est étroitement liée à la question de l'identité ethnique que les jeunes s'attribuent. Finalement, lorsqu'on s'intéresse à un objet tel que celui que sont les jeunes et leurs relations interculturelles quotidiennes, il apparaît nécessaire d'entreprendre une démarche qui allie théorie et travail sur le terrain.

Bibliographie

- Abbott-Chapman, J. & Robertson, M. (2001). Youth, leisure and home: Space, place and identity. *Society and Leisure*, 24(2), 485–506.
- Adam, I. (2013). Immigrant integration policies of the Belgian regions: Sub-state nationalism and policy divergence after devolution. *Regional and Federal Studies*, 23(5), 547–569.
- Ahmad Ali, M. (2008). Second-generation youth's belief in the myth of Canadian multiculturalism. *Canadian Ethnic Studies*, 40(2), 89–107.
- Ajrouch, K. (2004). Gender, race, and symbolic boundaries: contested spaces of identity among Arab American adolescents. *Sociological Perspectives*, 47(4), 371–391.
- Amin, A. (2002). Ethnicity and the multicultural city: living with diversity. *Environment and Planning*, 34, 959–980.
- Anderson, E. (2004). The cosmopolitan canopy. *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 595, 14–31.
- Back, L. (1996). *New ethnicities and urban culture: racisms and multiculturalism in young lives*. London: Routledge.
- Bousetta, H. & Jacobs, D. (2006). Multiculturalism, citizenship and Islam in problematic encounters in Belgium. Modood, T., Triandafyllidou, A. & Zapata-Barrero, R. (éds). *Multiculturalism, Muslims and Citizenship: a European Approach*, New York: Routledge.
- Bousetta, H. & Simon, R. (2015). Intégration : entre volonté individuelle et contrainte des contextes de réception. *Dialogues sur la Diversité*, Presses Universitaires de Liège, 61–76.
- Cahill, C. (2000). Street literacy: Urban teenagers' strategies for negotiating their neighbourhood. *Journal of Youth Studies*, 3(3), 251–277.
- Chafetz, J. & Ebaugh, H. (1999). Agents for cultural reproduction and structural change: The ironic role of women in immigrant religious institutions. *Social Forces*, 78(2), 585–612.
- Collins, J. & Reid, C. (2009). Minority youth, crime, conflict, and belonging in Australia. *Int. Migration & Integration*, 10, 377–391.
- Crockett, L., Driscoll, A. & Russel, S. (2008). Parenting styles and youth well-being across immigrant generations. *Journal of Family Issues*, 29(2), 185–209.
- Dahmen, C. (2008). *Verviers, Bastion du Hamas?* En ligne <http://www.lavenir.net/cnt/138489>, consulté le 27/06/2016.
- Dreby, J. & Foner, N. (2011). Relations between the generations in immigrant families. *Annual Review of Sociology*, 37, 545–564.
- Dumoulin, M. (2016). *Les magasins de jouets en voie d'extinction au centre de Verviers*. En ligne <http://academic.gopress.be/Public/index.php?page=archive-article&issueDate=2016-05-18&articleOriginalId=loc-jclavenirc9a0ae38-1c28-11e6-b47a-d638265184d218052016-00000&q=verviers%20magasins>, consulté le 23/06/2016.
- Gill, J. & Howard, S. (2001). 'It's like we're a normal way and everyone else is different': Australian children's constructions of citizenship and national identity. *Educational Studies*, 27(1), 87–103.
- Grosjean, G. (2016). *Combattants Liégeois de Daesh en Syrie : 7 sur place et 13 'retournees'*. En ligne <http://www.lameuse.be/1611506/article/2016-06-29/combattants-liegeois-de-daesh-en-syrie-7-sur-place-et-13-%E2%80%98returnees>, consulté le 29/06/2016.
- Gsir S. & Mandin J. (2012). L'intégration et la cohésion sociale dans la ville de Verviers. Un état des lieux, M. Martiniello (éds), Verviers, CRVI.
- Harris, A. (2009). Shifting the boundaries of cultural spaces: young people and everyday multiculturalism. *Social Identities*, 15(2), 187–205.
- Harris, A. (2013). *Young people and everyday multiculturalism*. New York: Routledge.
- Harris, A., Wyn, J. & Younes, S. (2010). Beyond apathetic or activist youth: 'Ordinary' young people and contemporary forms of participation. *Young*, 18(1), 9–32.

- Helga, L. & Matejskova, T. (2011). Urban encounters with difference: the contact hypothesis and immigrant integration projects in eastern Berlin. *Social & Cultural Geography*, 12(7), 717–741.
- Lamquin, V. (2016). « *Il faut rassurer la population bruxelloise sur sa diversité* ». En ligne <http://academic.gopress.be/Public/index.php?page=archive-article&issueDate=2016-03-26&articleOriginalId=soir-3esoird-20160325-g6rexv26032016-00000&q=r%C3%A9fugi%C3%A9s%20coh%C3%A9sion%20sociale#>, consulté le 11/08/2016.
- Lapeyronnie, D. (1987). Assimilation, mobilisation et action collective chez les jeunes de la seconde génération de l'immigration maghrébine. *Revue Française de Sociologie*, 28, 287–318.
- Lorent, P. & Padoan, B. (2016). *Un commerce sur dix inoccupé en plein centre*. En ligne <http://academic.gopress.be/Public/index.php?page=archive-article&issueDate=2016-03-10&articleOriginalId=soir-3esoird-20160309-g6ewdf10032016-00000&q=verviers%20magasins#>, consulté le 18/06/2016.
- Maira, S. (2009). *Missing. Youth, Citizenship, and Empire after 9/11*. Durham & London: Duke University Press.
- Maira, S., Soep, E. & al. (2005). *Youthscapes. The Popular, the National, the Global*. Philadelphia, Pennsylvania: University of Pennsylvania Press.
- Mansouri, F. & Mikola, M. (2014). Crossing boundaries: Acts of citizenship among migrant youth in Melbourne. *Social Inclusion*, 2(2), 28–37.
- Martiniello, M. (2011). *La Démocratie Multiculturelle. Citoyenneté, Diversité, Justice Sociale*. Paris : Presses de Sciences Po.
- Martiniello, M. (2013). *Penser l'Ethnicité. Identité, Culture et Relations Sociales*. Liège : Presses universitaires de Liège.
- Martiniello, M. & Simon, P. (2005). Les enjeux de la catégorisation : rapports de domination et luttes autour de la représentation dans les sociétés post-migratoires. *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 21(2), 7–18.
- Morelli A. et al. (2004). *Histoire des étrangers et de l'immigration en Belgique, de la préhistoire à nos jours*. Groupe d'étude sur l'Histoire de l'Immigration de l'ULB, Charleroi, Belgique, Editions Couleur Livres.
- Nayak, A. (2003). *Race, Place and Globalization. Youth Cultures in a Changing World*. Oxford: Berg.
- Noble, G. (2008). Respect and respectability amongst second-generation Arab and Muslim Australian men. *Journal of Intercultural Studies*, 28(3), 331–344.
- Noble, G. (2009). Everyday cosmopolitanism and the labour of intercultural community. Wise, A. & Velayutham, R. (éds), *Everyday Multiculturalism*, Palgrave, London.
- Noble, G. (2011). 'Bumping into alterity': Transacting cultural complexities. *Journal of Media & Cultural Studies*, 25(6), 827–840.
- Peleman, K. (2003). Power and territoriality: A study of Moroccan women in Antwerp. *Economische en Sociale Geografie*, 94(2), 151–163.
- Peters, K. (2011). *Living Together in Multiethnic Neighbourhoods. The Meaning of Public Spaces for Issues of Social Integration*. The Netherlands: Wageningen Academic Publishers.
- Plan Local d'Intégration Verviers-Dison. (2012). *Analyse des Données Quantitatives*. En ligne http://crvi.be/images/word/RAPPORT_QUANTITATIF_FINALnovembre2012.pdf, consulté le 11/08/2016.
- Quivy, R. & Van Campenhoudt, L. (2011). *Manuel de Recherche en Sciences Sociales*. Paris : Dunod.
- Rattansi, A. & Phoenix, A. (1997). Rethinking youth identities: Modernist and postmodernist frameworks. *Identity: an International Journal of Theory and Research*, 5(2), 97–123.
- Service des étrangers de Verviers. (2014). *Données et Statistiques Année 2014*. En ligne <http://www.verviers.be/administration-communale/formalites-et-publications/donnees-statistiques-2014.pdf>, consulté le 11/08/2016.
- Télévesdre (2016). *Verviers : coup d'envoi de la Quinzaine de la Citoyenneté*. Vidéo en ligne http://www.televesdre.eu/m/verviers_coup_d_envoi_de_la_quinzaine_de_la_citoyennete-88980-999-89.html, consulté le 05/06/2016.
- Tissot, S. (2014). *Vertus et limites du vivre ensemble : quelques réflexions critiques*. En ligne <http://lmsi.net/Reflexions-critiques-sur-le-vivre>, consulté le 20/06/2016.

- Tonkiss, F. (2003). The ethics of indifference: Community and solitude in the city. *International Journal of Cultural Studies*, 6(3), 297–311.
- Tyyska, V. (2007). Immigrant families in sociology. Lansford, J., Deater-Deckard, K. & Bornstein, M. (éds), *Immigrant Families in Contemporary Society*, New York: Guilford Press.
- Valentine, G. (2008). Living with difference: reflections on geographies of encounter. *Progress in Human Geography*, 32(3), 323–337.
- Velayutham, S. (2007). Everyday racism in Singapore. *Centre for Research on Social Inclusion, Macquarie University*. En ligne file:///C:/Users/UTILIS~1/AppData/Local/Temp/everyday_racism_in_singapore.pdf, consulté le 15/07/2016.
- Velayutham, S. & Wise, A. (2009). Introduction: Multiculturalism and everyday life. Wise, A. & Velayutham, S. (éds), *Everyday Multiculturalism*, Palgrave, London.
- Vertovec, S. (2007). Super-diversity and its implications. *Ethnic and Racial Studies*, 30(6), 1024–1054.
- Wise, A. (2007). Everyday multiculturalism: transversal crossings and working class cosmopolitans. *Centre for Research on Social Inclusion*, 1–25.
- Wise, A. (2010). Sensuous multiculturalism: Emotional landscapes of inter-ethnic living in Australian suburbia. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 36(6), 917–937.
- Wise, A. (2014). Everyday multiculturalism. Anderson, B. & Keith, M. (éds), *Migration: a COMPAS Anthology*, COMPAS, Oxford.

Annexes

Liste des annexes

- Annexe 1*** Tableau récapitulatif des caractéristiques des jeunes rencontrés
- Annexe 2*** Le guide d'entretien
- Annexe 3*** Carte de Verviers délimitant les anciennes communes fusionnées

Annexe 1

Tableau récapitulatif des caractéristiques des jeunes rencontrés

Prénom	Age	Quartier	Origine	Métier des parents	Statut
Clara	24	Andrimont	Belge et Espagnole	Mère : agent d'entretien Père : incapacité de travail	Etudiant en comptabilité
Manon	17	Quartier de la gare	Marocaine	Mère : femme au foyer Père : suit une formation	Etudiante du secondaire
Charline	25	Verviers centre – Récollets	Marocaine	Mère : femme au foyer Père (décédé) : maçon	Assistante sociale
Anne	25	Verviers centre	Marocaine et Belge	Mère : sacristine Père : professeur de religion islamique	Assistante sociale
Julie	17	Dison	Algérienne	Mère : femme au foyer Père : invalide	Etudiante du secondaire
Carole	19	Stembert	Née en Iran	Mère : indépendante commerçante Père : camionneur	Etudiante du secondaire
Louis	19	Stembert	Belge	Beau-père : travaille à la Poste à Liège Mère : femme au foyer	Etudiant du secondaire
Lucie	19	Pepinster	Belge	Mère : a repris des études. Père : absent.	Etudiant du secondaire
Jean	18	Ensival	Belge	Mère : directrice d'une maison de repos Père : ouvrier de production	Etudiant du secondaire

Prénom	Age	Quartier	Origine	Métier des parents	Statut
Paul	22	Lambermont	Né en Macédoine	Mère : couturière de formation Père : mécanicien	Etudiant en philosophie
Luc	23	Hougnes	Marocaine	Mère : femme au foyer Père : ouvrier	Etudiant dessinateur industriel
Ariane	17	Hodimont	Marocaine	Mère : femme au foyer Père : garagiste	Etudiant du secondaire
Noémie	17	Stembert	Marocaine	Mère : femme au foyer Père : ouvrier du bâtiment	Etudiant du secondaire
Marc	18	Dison	Belge	Mère : incapacité Père : absent.	Etudiant du secondaire
Charlotte	19	Rue du Pont	Née au Maroc	Mère : femme au foyer Père : ouvrier du bâtiment	Etudiant du secondaire
Gauthier	19	Surdents	Chilienne	Mère : aide-soignante Père : bûcheron	A fini les études
Marie	22	Stembert	Congolaise et Belge	Mère : ouvrière chez Colruyt Père : absent	Secrétaire

Annexe 2

Le guide d'entretien

Belgique – Verviers – Quartier

- C'est quoi être Belge ?
- Qu'est-ce que pour toi ça signifie être Belge (pratiques + valeurs) ?
- Quand est-ce que tu te sens Belge ? Wallon ? Verviétois ?
- Est-ce que cela a une importance pour toi ?
- Est-ce que c'est important de se sentir Belge ?
- Est-ce qu'il y a des moments où tu ne te sens pas Belge ?
- Est-ce que tu te sens chez toi à Verviers ? Tu peux expliquer pourquoi ?
- Si tu devais expliquer la ville de Verviers à quelqu'un d'inconnu, comment est-ce que tu la décrirais ?
- C'est quoi le mieux et le moins bien où tu vis ?
- Est-ce que tu ressens que la ville est un peu coupée en deux, entre les gens du centre et ceux des quartiers aux alentours ?
- C'est quoi la chose la plus dure quand on vit dans un endroit où il y a des gens de cultures différentes ?
- Est-ce qu'il y a des endroits que tu évites à Verviers, où tu te sens en insécurité ? Des endroits où tu te sens plus chez toi que d'autres ?
- Est-ce qu'il y a des endroits que tu fréquentes plus, où tu es à l'aise ? Avec tes amis ?
- Est-ce que tu te sens attaché à Verviers ? Voudrais-tu y vivre plus tard ? Attaché à ton quartier ?
- Comment tu définirais ton quartier ? Par rapport au reste de la ville ?
- Au niveau culturel, comment tu trouves ton quartier ? Beaucoup de gens de culture différentes ? Comment ça se passe ?
- Est-ce qu'il y a des fêtes de quartier, qu'est-ce qu'il se passe dans le quartier ? A Verviers ? Tu y participes ?
- Qu'est-ce qui fait que les gens se rassemblent, s'entraident ? Dans ton quartier ?
- Est-ce que tu as déjà ressenti des tensions entre des jeunes du quartier ou de différents quartiers de Verviers ?

- Est-ce que tu trouves que Verviers est une ville sécurisante ?
- As-tu déjà été victime de racisme ? De discrimination ? Comment tu l'as vécu ?
- Qu'est-ce que tu penses que Verviers reflète comme image pour les gens qui n'y vivent pas ?

Famille – Amis – Ecole

- Quel type de relation as-tu avec tes parents ? Ta famille ?
- Est-ce qu'il t'arrive d'avoir des conflits avec tes parents ? (par rapport à la culture) Parce que tu fais quelque chose qu'ils n'aimeraient pas que tu fasses ?
- Qu'est-ce qui est différent entre grandir ici en Belgique et où tes parents ont grandi (s'ils ont grandi ailleurs) ?
- Est-ce que tu aimes bien venir à l'école ? Tu t'y sens bien ? Est-ce qu'à l'école il y a des groupes ?
- T'as envie de faire quoi plus tard ? (job)
- Est-ce que tu as peur pour ton avenir ?
- Qui sont tes amis ? Peux-tu les décrire ?
- Est-ce qu'il y a des endroits à Verviers où tu peux retrouver tes amis ?
- Est-ce que tu as des amis d'une culture différente ?
- Dans ce que vous faites ensemble, est-ce que c'est un avantage ou est-ce que ça peut poser problème ?
- Est-ce qu'ils t'ont appris des choses de leur culture ?
- Est-ce que tu as des contacts avec des gens qui habitent ailleurs qu'en Belgique ?
- Est-ce que tu voyages ?

Temps libre – Sport – Politique – Travail

- Qu'est-ce que tu fais pendant ton temps libre ? Des activités, du sport, job étudiant ? Comment ça se passe ?
- Est-ce que dans ces activités tu fréquentes des jeunes d'une autre culture ?

- Est-ce que tu t'intéresses à la politique ?
- Pour toi, c'est quoi le plus gros problème à résoudre en Belgique ? A Verviers ?
- Qu'est-ce que tu fais pour changer les choses ?
- Où est-ce que tu penses que ce que tu dis compte ?
- Quels sont les problèmes clés en tant que jeune par rapport à Verviers, la Belgique et le monde ?
- Et est-ce que tu aimerais en parler à un politicien ?
- Avec qui est-ce que tu discutes des problèmes sociaux et politiques ? (famille/amis ?)
- Où est-ce que tu penses que ce que tu dis est entendu ?
- Où est-ce que tu voudrais être plus entendu ?
- Est-ce que tu es engagé dans une association, un groupe politique ? Dans un club de sport, une activité artistique ?
- Est-ce que tu pratiques un sport particulier ou pratiquais ?
- Comment ça se passe au travail ? Parler de ton travail. Des difficultés à gérer les différences culturelles ?
- Quel genre de musique aimes-tu ? Pourquoi ?
- Est-ce que tu supportes une équipe de sport ?
- Après les attentats de Paris, comment te sens-tu ? Est-ce que vous en avez parlé en classe ? Avec tes amis ? En famille ?
- Est-ce que tu as l'impression que, depuis les attentats, les étrangers sont montrés du doigt ?

Identité

- Quelle image tu trouves que les médias donnent des personnes étrangères ou d'origine étrangère/de Verviers ?
- Est-ce que tu trouves qu'elle est juste par rapport à ce que tu vis ?
- Qu'est-ce que ça veut dire pour toi avoir 18 ans dans le monde d'aujourd'hui ?
- A où est-ce que tu te sens appartenir si tes parents sont partis de leur pays ?
- Peux-tu me parler de ta religion ?
- Qu'est-ce que ça représente pour toi ?
- Qu'est-ce que être chrétien/musulman veut dire pour toi ?

- Est-ce que c'est différent pour tes parents/amis ?
- Est-ce que le mot citoyenneté te parle ?
- Est-ce que tu pourrais définir ton identité ?
- Qu'est-ce qui est le plus important pour toi dans ton identité ?
- Quelle est la facette de ton identité qui est la plus importante/te définit le mieux ? (s'il y en a une)
- Imagine que tu as une carte d'identité et que tu peux écrire ce que tu veux dessus, qu'est-ce que tu y mettrais ?
- Qu'est-ce que tu voudrais devenir ?
- Qui es-tu maintenant ?

Annexe 3

Carte de Verviers délimitant les anciennes communes fusionnées



Source : Mandin, J. & Gsir, S. (2012)

